

Éditions MobileRead

Les femmes des autres

Richard O'Monroy

Les femmes des autres

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1880

LE DOMINO BLANC



*...Et grâce à mon domino noir,
Je passe sans m'apercevoir...*
(EUGÈNE SCRIBE).

I

MAXENCE ne pouvait se consoler du mariage de Bélantroy, son meilleur camarade ; un beau jour, il avait subitement disparu, puis il s'était marié, lâchant tous les joyeux viveurs et donnant ainsi le plus fâcheux exemple. Maxence lui en avait tellement voulu qu'il n'avait jamais consenti à assister au mariage, ni même à aller voir sa femme.

Ce soir d'Opéra surtout, Maxence regrettait son gai compagnon et il se dirigeait avec assez peu d'enthousiasme vers le bal.

— C'est bête ! les habitudes ! se disait-il. On voit affiché sur les murs : Bal masqué à l'Opéra ; on sait qu'on s'ennuiera, mais on y va tout de même, sans trop savoir pourquoi. Autrefois c'était amusant parce que nous formions une bande : Tournecourt, Précy-Bussac, Boisonfort, Taradel. Ils sont tous deve-

nus lugubres. Il n'y a que Tosté qui lutte, et encore je ne lui donne pas deux ans pour être comme les autres. Mais celui que je regrette le plus, c'est mon Bélantroy. Une bonne humeur intarissable et une imagination ! Impossible de se fâcher quand, après quelque farce de sa façon, il vous disait avec sa grosse voix : « Elle est toujours bien bonne ! » Aujourd'hui, c'est un homme fini !

Et tout en faisant ces réflexions, Maxence gravissait lentement le grand escalier de l'Opéra, tandis qu'à sa droite et à sa gauche, des messieurs en habit noir étaient rangés sur deux files. Il arriva à l'étage des loges et jeta un regard mélancolique sur ces grands corridors de marbre, si nus, si froids à l'œil, se rappelant les petits coins capitonnés des couloirs de la rue Le Peletier. À ce moment, Tosté, pimpant, frisé au petit fer, le chapeau sur l'oreille, sortait radieux d'une loge.

— Eh bien, vous amusez-vous ? demanda Maxence.

— Si je m'amuse ! Mon cher, je ne puis faire dix pas sans qu'on vienne gentiment à moi me dire : « Bonsoir, mon petit Tosté. » J'ai déjà plus de dix adresses dans ma poche. Par exemple, je n'ai pas fait long feu dans la loge 24. Une ancienne qui m'a rap-

pelé que j'avais loué pour elle une fenêtre chez Bignon au retour de la guerre d'Italie. Je cours encore. Tiens, qu'est-ce que c'est donc que ce petit papillon tout noir avec des ailes d'argent ? Vous ne le connaissez pas ? Il a des jambes superbes, il faut que j'aille voir cela de près.

Et Tosté partit à la poursuite du papillon noir, tandis que Maxence le regardait s'éloigner d'un œil d'envie.

À tout hasard il entra dans la loge du Cercle. Après avoir donné un coup d'œil distrait à l'orchestre de Métra et à la grande arène où s'agitaient dans la poussière et sous la lumière crue du gaz les chicards et les clodoches loués par l'administration, il rentra dans le petit salon du fond. De temps en temps la porte de la loge s'ouvrait, une poussée avait lieu, et l'on voyait apparaître quelque malheureux domino, ahuri, effaré, au milieu de tous ces inconnus. La visite ne durait pas longtemps. Après avoir passé de main en main, le domino s'esquivaient dès qu'il le pouvait. On ne se donnait même pas la peine de le retenir. Parfois une gaillarde plus délurée tenait tête aux propos, faisait mettre à bas les pattes et se retirait au moins avec les hon-

neurs de la guerre pour céder la place à une nouvelle fournée.

C'était écœurant. Maxence sortit de la loge un peu plus triste qu'il n'y était entré et se dirigeait vers le foyer, lorsqu'il se sentit prendre par le bras. Il se retourna et aperçut à ses côtés une femme grande, svelte, vêtue d'un domino blanc d'une extrême élégance; une petite pèlerine Watteau laissait voir la taille ronde et des hanches admirables moulées dans un fourreau de satin; les manches du corsage, bordées d'une ample ruche en faille, s'arrêtaient au-dessus du coude; entre les gants à trente-deux boutons et la ruche, on apercevait à peine trois centimètres de peau; sous le loup de satin blanc doublé de rose, les yeux paraissaient splendides, tandis qu'une longue barbe de dentelles blanches masquait le bas de la figure et formait une physionomie des plus étranges. Le reste de la tête était enroulé dans une magnifique dentelle chantilly qui laissait passer de çà, de là, quelque mèche blonde.

— Eh bien, mon cher Maxence, dit le domino, qu'est-ce que vous devenez ?

— Ma foi, répartit Maxence, ravi de cette gracieuse apparition, c'est assez curieux que tu saches mon petit nom, car moi je ne te connais pas du tout.

— Et moi je vous connais parfaitement. Est-ce que votre amie Petrola vous aime toujours ? Et Lucie Régnier vous en veut-elle encore de la lettre d'adieu signée conjointement avec Bélantroy : « Nous vous embrassons les mains chacun la nôtre ? »

Ah ça, où diable avait-elle pu savoir tout cela ? Maxence était intrigué au possible et la voix lui était décidément inconnue.

— Ma foi, dit-il, il est évident que tu as sous le rapport des renseignements une avance énorme sur moi, mais je puis réparer le temps perdu.

Et trouvant que le toucher pouvait suppléer à l'insuffisance des données fournies par l'ouïe et par la vue, il glissa son bras autour de la taille de sa compagne. Mais le domino se cambra vivement en lui envoyant sur la joue un coup d'éventail.

— Dites donc ! mon cher, il me semble que vous allez un peu vite.

— Bah ! répondit Maxence avec une fatuité bonhomme qui était dans sa nature, moi je suis pour la théorie du coup de foudre. Les femmes auprès desquelles on doit réussir demandent à être prises un peu d'assaut. Si l'on perd son temps à leur faire la cour, c'est une affaire manquée. Ainsi toi, tu crois peut-être que je vais me contenter de te dire : au re-

voir ; pas du tout, je ne te laisserai partir que quand tu m'auras donné bien et dûment un rendez-vous.

Le domino jeta un coup d'œil en arrière.

— Oh ! tu peux regarder, dit Maxence, cela m'est tout à fait indifférent, il n'y a pas d'intervention qui tienne. Il ne fallait pas venir aussi étourdiment se jeter dans la gueule du loup.

Et il serrait contre lui le bras rond et potelé de la dame, les dentelles exhalaient toutes sortes de bonnes odeurs enivrantes qui le grisait.

— Eh bien, dit le domino, quand je vous aurai donné un rendez-vous, vous serez bien avancé.

— Ça, c'est mon affaire, répondit Maxence en riant.

— Alors, vous vous croyez irrésistible ?

— Non, mais si tu consens à me revoir, j'ai le droit d'en tirer certaines déductions.

— Vos déductions seraient absurdes, mon cher, et la meilleure preuve, c'est que j'accepte votre défi. Je serai après-demain lundi à minuit au café Riche. Vous demanderez... le Domino Blanc. Maintenant, impossible de rester plus longtemps avec vous, je me sauve.

Et lui serrant une dernière fois la main, le domino disparut dans la foule, tandis que Maxence lut criait triomphant :

— Tu vois bien que j’avais raison !

Et il rentra chez lui enchanté de cette aventure.

II

Pendant les deux jours qui suivirent, Maxence ne put s’empêcher de penser beaucoup à son inconnue. Il avait beau chercher dans ses souvenirs, il ne trouvait rien qui pût le mettre sur la voie. La conversation, le geste, la tournure, tout cela était d’une femme absolument comme il faut. D’un autre côté, elle ne s’était guère fait prier pour accepter un rendez-vous. Un rendez-vous au café Riche ! avec l’ordre de demander le Domino Blanc ! Franchement, dans ces conditions-là, il ne pouvait pas compter sur la fine fleur du faubourg Saint-Germain... En tout cas, elle paraissait bien jolie.

À minuit, Maxence arriva au café Riche, monta le petit escalier qui conduit aux cabinets et demanda au maître d’hôtel si le Domino Blanc était venu :

— Non, monsieur, répondit le gros Auguste, mais je vais toujours ouvrir un cabinet à monsieur,

et l'on fera entrer la *personne* aussitôt qu'elle arrivera.

Maxence fit allumer un bon feu, et se mit à travailler le menu du souper. À minuit et demi, personne n'était encore là. Il commençait à se trouver passablement ridicule tout seul devant cette table, et vis-à-vis de ces glaces où des centaines de couples avaient jugé utile d'écrire leur nom. À une heure moins le quart, personne encore. Devait-on assez rire à l'office de ce monsieur qui attendait le Domino Blanc !

Au moins, elle aurait pu lui donner un nom. À une heure, Maxence, furieux, repassa son pardessus et partit non sans avoir essuyé au passage le salut ironique du gros Auguste.

— Évidemment, elle s'est moquée de moi, se disait Maxence en rentrant chez lui. Mais je la retrouverai et elle me paiera cher cette heure d'attente. C'est là qu'on sent la perte de ses amis. Si Bélantroy était encore avec nous, comme il se mettrait eu campagne, et quel bon tour nous lui jouerions ! Enfin, je demanderai à Tosté.

Rentré chez lui, Maxence trouva un petit mot parfumé sur lequel il y avait écrit :

« Cher monsieur,

» Impossible ce soir. Mais faites mieux. Venez dîner après-demain chez moi. Ma voiture ira vous chercher et sera devant votre porte à sept heures moins le quart. »

— Comment, elle connaît mon adresse ! s'écria Maxence. Et la voilà maintenant qui m'invite à dîner ! Sa voiture, ses chevaux... Ma foi, laissons-nous toujours aller aux événements, et adienne que pourra !

Comme il arrive toujours en pareil cas, ces retards avaient agi beaucoup sur l'imagination de notre ami, et lui, l'homme blasé, ennuyé, fatigué de tout, se sentait peu à peu devenir amoureux de cette femme dont il ne connaissait même pas les traits.

Il y avait longtemps qu'il n'avait été aussi intrigué, et pendant les deux jours qui suivirent il fatigua sa mémoire en lui posant des points d'interrogation les plus gigantesques. À l'heure dite, il entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant sa porte, et, regardant par la fenêtre, il aperçut un coupé marron, attelé de deux chevaux bais magnifiques et conduit par un gros cocher à l'air excessivement majestueux. D'ailleurs, pas de chiffres sur les harnais ni sur la portière.

À mesure que l'aventure prenait forme, Maxence sentait augmenter ses défiances. Où cette voiture allait-elle le conduire ? S'il allait tomber dans quelqu'un de ces guets-apens où on l'obligerait à signer toutes sortes d'engagements !... Il avait beau se dire que des histoires semblables étaient très rares, il était bien obligé d'avouer qu'elles étaient parfois arrivées, et il se rappelait certain malheur survenu à Tosté qui avait, lui aussi, suivi un soir la piste d'une belle dame et avait été complètement dévalisé. D'un autre côté, la femme était très élégante, la voiture avait très bon air et, en refusant d'y monter, peut-être allait-il perdre une bonne fortune qui se présentait dans les meilleures conditions possibles.

À tout hasard cependant il prit une grosse canne et descendit enveloppé dans sa grande pelisse de loutre. Le cocher salua. Maxence eut bien un instant l'idée de lui demander où il allait le mener, mais il réfléchit que sa question paraîtrait saugrenue et il monta bravement dans le coupé, qui partit au grand trot.

La voiture suivit le boulevard Malesherbes, dépassa le parc Monceaux et s'engagea dans l'avenue de Villiers. À droite et à gauche on apercevait de vastes plaines couvertes de neige ; çà et là, quelque

maison en construction dressait ses échafaudages au milieu de la boue et indiquait l'encoignure de quelque projet de rue, tracée à travers un cloaque sans nom. Tout ce nouveau quartier était, d'ailleurs, assez mal éclairé.

— Ah ça, où allons-nous ? pensait Maxence. Est-ce que, par hasard, j'aurais bien fait d'emporter une trique ? Qui diable peut demeurer dans un quartier aussi désert ? Hum ! tout cela n'est pas très rassurant.

La voiture tourna par la rue Fortuny et s'arrêta enfin devant un petit hôtel très coquet situé à l'extrémité de la rue de Prony. La porte s'ouvrit à deux battants et Maxence descendit dans un vestibule tout tendu de tapisseries représentant des sujets Louis XV. Deux valets de pied gigantesques se tenaient en bas de l'escalier, en grande livrée, culotte courte et bas de soie.

— Pardon, dit Maxence à voix basse, tandis qu'on lui enlevait son paletot, je ne me suis pas trompé ? Je suis bien ici chez madame... ?

— Ma foi, monsieur, répondit le domestique, je ne pourrais pas vous dire, je suis loué pour la soirée.

Maxence gravit l'escalier assez soucieux. La réponse bizarre du domestique venait de renouveler toutes ses inquiétudes. Pourquoi cet homme était-il loué rien que pour la soirée ?...

Ces gaillards en bas de soie étaient fort grands ; comme ce serait sot de se trouver acculé par cinq ou six vigoureux chenapans !...

...D'un autre côté, il n'y avait aucune raison pour qu'on l'eût attiré dans un coupe-gorge, surtout un coupe-gorge aussi élégant. En tout cas, au point où il en était, il était trop tard pour reculer.

Arrivé au premier, le valet de pied souleva une lourde tenture en tapisserie, et, après avoir traversé une longue galerie, Maxence se trouva dans un petit salon fort artistement meublé. Auprès de la cheminée était un piano devant lequel tapotait un monsieur chauve. Auprès de lui se trouvait debout une femme qui paraissait tourner les pages. Ce petit tableau d'intérieur était évidemment préparé. La femme se retourna. Elle était merveilleusement belle. Ses cheveux blonds, lins et frisés, lui faisaient autour de la tête comme un nimbe d'or. Avec cela, les deux grands diables d'yeux noirs à cils retroussés, moqueurs au possible, qui avaient tant charmé sous le loup doublé de rose.

Cette vue rassura Maxence. Une aussi jolie femme ne pouvait être animée d'intentions bien terribles. Elle avança et lui tendit la main le plus naturellement du monde en lui disant :

— C'est tout à fait aimable de vous être rendu à mon invitation. Ainsi, vous allez dîner avec moi ? Permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis, le comte Foltikoff.

Le vieux monsieur se leva du piano, salua et se remit à jouer. Il avait une tête moscovite assez peu rassurante. Des favoris blancs en broussailles, une moustache roussie par le cigare, et avec cela une brochette d'innombrables ordres étrangers. Vraiment un peu trop de décorations. Mais il n'eut pas le temps de réfléchir longtemps, la dame en rose l'avait entraîné près de la cheminée et s'était assise sur un canapé à côté de lui.

— Dites-moi, chère madame, est-ce que ce comte... russe va dîner avec nous ?

— Mais oui.

— Cela change un peu la question. Vous me faites espérer un tête-à-tête, et vous me faites dîner avec quelqu'un que je ne connais pas.

— Je vous assure qu'il n'est pas gênant.

Et de fait, le vieux Russe continuait à tapoter avec conviction, sans se retourner. Maxence comprit que c'était un encouragement et prit les mains de l'inconnue.

— Allons, soyez sage, dit-elle en souriant.

— Sage ! je n'ai nullement envie d'être sage, reprit Maxence en se rapprochant de plus en plus.

Mais tout à coup il s'arrêta ; il venait de découvrir une disposition bizarre de l'appartement. Les trois faces du salon étaient garnies de tableaux et de statuettes – et une seule face était nue et tendue seulement d'un grand rideau de satin vert. Pourquoi ? Que pouvait-il y avoir de l'autre côté de ce rideau ?

— Qu'avez-vous ? lui demanda la belle blonde.

— Mon Dieu, madame, je me disais tout bonnement : Pourquoi des tableaux partout, excepté sur ce panneau !

— Et l'on dit que les femmes sont curieuses ! répondit-elle. Apprenez, indiscret, que ce rideau est là parce qu'il me plaît de l'y voir.

Et elle se mit à rire en se renversant en arrière, et en montrant des dents merveilleuses. Évidemment, derrière ce rideau devait se trouver quelque boudoir mystérieux où l'on pouvait échapper à la sur-

veillance du pianiste. Maxence commençait à perdre un peu la tête et son cœur battait à tout rompre tandis que le vieux monsieur pianotait toujours. Il passa vivement son bras autour de la taille de la belle et chercha à l'attirer vers le rideau. Celle-ci résistait ; cependant Maxence gagnait du terrain. Il n'était plus qu'à un pas de la tenture, et d'un dernier effort il allait entraîner sa compagne lorsqu'elle poussa un petit cri, tout petit ; le pianiste plaqua deux accords et le rideau vert s'ouvrit tout à coup.

Maxence, ahuri, aperçut rangés sur deux lignes tous ses amis : Tosté, Précy-Bussac, Boisonfort, Tournecourt, et au centre Bélantrouy qui paraissait radieux.

Ce dernier s'avança au-devant de Maxence et prenant la main de la dame blonde :

— Mon cher ami, dit-il, permets-moi de te présenter à madame de Bélantrouy, ma femme. Tu ne venais pas nous voir, il a bien fallu aller te chercher.

Puis, comme Maxence le regardait avec stupéfaction, Bélantrouy lui serra la main en lui disant comme autrefois :

— Elle est toujours bien bonne !

GRANDES MANŒUVRES



I

GUY DE TOURNECOURT, sous-lieutenant au 30^e dragons, avait été détaché comme troisième officier d'ordonnance auprès du général Bourgachard pendant les manœuvres du quatrième corps sur Paris.

Le colonel du 30^e savait bien ce qu'il faisait en envoyant ainsi auprès du général son plus brillant officier. Il y avait près de sept ans que son régiment n'avait pas quitté Paris ou Versailles, et dame, on commençait un peu à crier. Mais quoi ! le 30^e n'était-il pas réellement le plus beau de l'arme ? les sentinelles qui montaient la garde à la porte du quartier n'étaient-elles pas admirables de tenue ? Le colonel en avait l'intime conviction, mais il n'était pas mauvais que cette conviction fût partagée parle ministre.

Or, tout le monde sait que Bourgachard a l'oreille du ministre.

Eh bien, un officier élégant, bien élevé, débrouillard, montant bien à cheval, etc., pouvait don-

ner une excellente opinion de l'ensemble du cadre, et, lorsqu'à la revue de Vincennes, on verrait défiler ces magnifiques escadrons, l'attention du général se porterait plus naturellement sur le régiment, il ferait part de son admiration au ministre... et, du coup, la province serait encore évitée pour cette année.

Aussi le colonel donna-t-il au jeune officier les instructions les plus précises avant son départ :

— Mon cher ami, lui dit-il, je vous charge là d'une mission absolument de confiance. Comprenez-moi bien : certes les manœuvres du quatrième corps peuvent être d'une grande utilité pour votre instruction personnelle, mais, ce qu'il faut surtout, c'est plaire au général.

— Mon colonel, dit Tournecourt en s'inclinant, vous pouvez compter sur mon zèle.

— Je suis persuadé que vous ferez très rapidement la conquête du général, mais il y a plus, il faut que votre présence serve à tout le régiment. Ainsi, en conversation, vous pouvez glisser habilement quelques aperçus sur l'esprit de corps admirable, la discipline, l'entrain qui règnent dans le 30^e. Ceci est une affaire de tact. À l'occasion, parlez un peu de moi, des progrès que j'ai su réaliser, de ma sollicitude

pour l'ordinaire, de l'affection qu'ont pour moi mes dragons.

— De l'affection ! Dites du fétichisme, mon colonel !

— Du fétichisme est peut-être beaucoup... cependant, je me sais populaire dans les chambrées... Enfin, je m'en rapporte à vous. Faites pour le mieux.

Là-dessus, le colonel donna une bonne poignée de main au jeune sous-lieutenant qui, quelques heures après, partait pour le quatrième corps avec ses chevaux et son ordonnance.

Le quartier général était situé sur les bords de la Voise, entre Maintenon et Auneau, et le général Bourgachard s'était établi, *de sa personne*, dans la mairie de Maintenon.

Au moment où Turnecourt arrivait, la cour de la mairie était envahie par une foule de réservistes dont les bonnes figures pleines et les grosses moustaches faisaient contraste avec les faces maigres et imberbes des caporaux et sergents qui essayaient, bien en vain, du reste, d'obtenir un peu de silence.

Les grandes capotes grises dessinaient des bedons naissants et, sous le képi tout neuf, apparaissaient des mèches peu d'ordonnance. Devant les rangs, ahuri, affairé, s'agitait un petit fourrier, la

plume derrière l'oreille, avec un gros registre matricule sous le bras. Du haut des marches de la mairie, deux gendarmes contemplaient paternellement ce spectacle éclairé par un beau rayon de soleil.

Tournecourt jeta les rênes de son cheval à son ordonnance et entra au rez-de-chaussée. À travers une porte entrouverte il aperçut le général signant fiévreusement sur une table une foule de papiers divers, tandis que des officiers de toutes sortes s'empressaient autour de lui. Le général n'avait pas précisément l'air commode : traits accentués, nez en bec d'aigle courbé sur une moustache en brosse, sourcils touffus, tout, en lui, dénotait l'habitude de l'autorité.

Tournecourt frappa pour la forme et entra :

— Mon général, je suis M. de Tournecourt, du 30^e dragons !

— Ah ! c'est vous qui m'êtes envoyé comme officier d'ordonnance ? Bien ! Vous connaissez Paris ?

— Je suis Parisien, mon général.

— Parfait. Voici un billet à porter 40, rue Murillo. Très important. Partez tout de suite.

Et il lui tendit un pli cacheté d'aspect ministériel sur lequel s'étalaient le timbre du quatrième corps et les deux initiales connues S. M. (Service militaire).

— Diable, pensa Tournecourt, le service ne languit pas avec le général...

Il s'élança à cheval, courut à la gare, sauta dans l'express du Mans, arriva à Paris et sans perdre une seconde mit le cap sur la rue Murillo. On était probablement prévenu de sa visite et la lettre qu'il apportait devait avoir une importance considérable pour les mouvements du quatrième corps, car un gros suisse, après l'avoir prié d'attendre une seconde, revint bientôt après avec un autre pli également majestueux sur lequel quelques pattes de mouche avaient tracé à la hâte : Général Bourgachard, 4^e corps, puis un gigantesque S. M., et dans l'autre coin : Très pressé.

Il y avait précisément vingt minutes après un train à la gare Montparnasse. Tournecourt fut assez heureux pour arriver à temps pour le prendre. Il commençait à être un peu fatigué. Depuis le matin, il ne s'était pas encore reposé une seconde, mais bast ! il s'agissait bien de fatigue.

— C'est moi, disait-il avec orgueil, qu'on charge déjà des ordres trop importants pour être confiés à un simple planton. Dans le pli que je tiens, sont renfermées les instructions qui vont décider les mouve-

ments de 25 000 hommes ! Bon début ! je crois que le colonel sera content.

Le général Bourgachard reçut en effet à merveille Tournecourt qui arrivait haletant, couvert de sueur et de poussière.

— Peste ! mon jeune ami, vous êtes un courrier alerte. Qui vous a remis ces ordres ?

— Un suisse, mon général.

— Parfait !

Le général fit sauter le cachet, lut rapidement le contenu du billet. Les ordres envoyés pour le lendemain paraissaient lui convenir, car il sourit avec satisfaction et invita immédiatement le sous-lieutenant à dîner.

C'était le cas ou jamais de faire l'éloge du 30^e. Tournecourt, placé non loin du général, n'y manqua pas. Malgré lui, il se rappelait, en souriant, certaine pièce des Variétés où Dupuis était chargé de crier : « Quel génie ! Quel dentiste ! N'y a que lui ! » et tout en mangeant il glissait à l'occasion quelque phrase élogieuse sur le colonel, et sur l'esprit de corps de son beau régiment.

Au dessert, il était au mieux avec son nouveau général. Ce dernier annonçait aux officiers qui l'entouraient le service du lendemain : la brigade de-

vait se porter vers le Val-Saint-Germain. On partit dès l'aube. Tournecourt, par sa bonne humeur et sa complaisance, s'était bien vite mis au mieux avec l'état-major du général, il avait en effet emporté dans ses sacoches de quoi satisfaire tout le monde. À droite, d'excellents cigares, du tabac, des cigarettes, une bouteille de rhum pour chasser l'humidité du matin, de la viande froide, etc. À gauche, la carte du pays, sur laquelle était à l'avance tracé au crayon rouge l'itinéraire à suivre ; du papier gommé marqué à l'entête du corps et de la division, crayon, compas, boussole, etc., il n'avait rien oublié.

À chaque instant, quelque aide de camp, ou le général lui-même, avait recours à lui. Sa carte était sur une échelle plus grande et plus claire que celle de l'état-major. Et comme Bourgachard le félicitait de sa prévoyance :

— Nous sommes tous dressés à cette école-là au 30^e, reprit encore Tournecourt.

À deux heures, on arrivait au Val-Saint-Germain. Tournecourt se réjouissait d'assister à l'éparpillement de toutes les forces. Il allait surveiller avec soin la manière dont serait établi le service de sûreté. Comment allait-on placer les grand'gardes, les petits postes, les vedettes ? il y avait là toutes

sortes d'études utiles à faire ; au moment où il prenait ses dispositions en conséquence, on lui remit de la part du général un nouveau pli pour la rue Murillo avec l'ordre de partir tout de suite.

— Décidément, pensa Tournecourt, on ne se repose jamais avec ce Bourgachard !

II

La route, cette fois, était un peu moins longue. Tournecourt arriva, remit son pli cacheté au suisse qui le reçut comme une ancienne connaissance et qui lui rapporta bientôt la réponse.

— Ah ça, pensait notre ami en retournant à la hâte au Val-Saint-Germain, qui peut bien habiter cet hôtel ? Pas de drapeaux, pas de factionnaires, rien d'officiel. Qui sait ? le parc Monceaux est peut-être un point stratégique...

Tournecourt remit sa lettre à Bourgachard et s'en alla coucher éreinté. Il tenait d'autant plus à se reposer que le lendemain, 10 septembre, devait avoir lieu à Dourdan une grande bataille entre les deux divisions. Bourgachard avait expliqué le plan à dîner : on supposait Paris investi et une partie de l'armée assiégeante marchait vers Chartres afin de s'opposer à la marche d'une armée de secours. De plus, une im-

portante innovation allait avoir lieu : des arbitres devaient juger quelle était la division victorieuse, sans qu'aucun ordre donnât par avance la victoire à l'une ou l'autre des deux divisions.

Aussi, arrivé à Dourdan, notre jeune dragon n'eut rien de plus pressé que de choisir une bonne position sur la hauteur d'où il allait pouvoir ne perdre aucun détail de l'attaque. Huit régiments d'infanterie, dix régiments de cavalerie, seize batteries d'artillerie et deux compagnies du génie allaient entrer en lutte. Un coup de canon venait d'annoncer en même temps l'arrivée du maréchal de Mac-Mahon et le commencement de la bataille.

À ce moment, un hussard arriva tout effaré :

— Ah ! mon lieutenant, l'on vous cherche partout. Voilà un ordre à porter immédiatement à Paris. Très pressé, paraît-il, et j'ai déjà perdu cinq minutes !

— Diable ! dit Tournecourt. Et dire que peut-être le sort de la bataille en dépend !

Et s'arrachant, non sans un gros soupir, à la vue du beau combat qui commençait, il dégringola les hauteurs au milieu du crépitement de la mousqueterie, et partit pour Paris, tourmenté par la crainte de faire manquer les plans du général Bourgachard.

Cette fois, le suisse dit à l'officier qu'il n'y avait pas de réponse, mais qu'on le remerciait bien tout de même.

— Comment ! on me remercie, se dit Tourne-court. Ah ça, qu'est-ce que tout cela signifie ? et pourquoi ces ordres si pressés, toujours pour la rue Murillo ? Franchement, ce métier de facteur commence à être peu divertissant et m'a empêché déjà d'assister à des exercices bien utiles. Mais n'oublions pas que le colonel m'a recommandé de faire la conquête du général.

Bourgachard fit la grimace lorsqu'il apprit qu'il n'y avait pas de réponse et fut d'une humeur mas-sacrante toute la soirée. Le lendemain, l'on se remit en marche vers l'Est et, le 13, le général s'établissait dans une petite maison située sur les bords de la Seine, en avant de Choisy. Les pontonniers du génie se mettaient à l'œuvre, et bientôt allait être construit un pont de bateaux qui permettrait à la brigade de cavalerie de passer la Seine. Rien de pittoresque comme les rives du fleuve couvertes de petits hus-sards bleu de ciel tenant par la bride les chevaux arabes qui piaffaient, se cabraient, hennissaient, en attendant le moment où ils allaient pouvoir passer l'eau. Tourne-court était absorbé par ce spectacle,

lorsque Bourgachard l'appela brusquement, et lui remettant une enveloppe :

— Montez à cheval, et partez pour la rue Murillo ! D'ici, c'est à peine quatre heures ! Allez !

Il n'y avait, hélas ! qu'à obéir : le jeune officier sauta en selle, remonta jusqu'au pont, traversa Choisy, prit la route d'Italie, le boulevard des Invalides, et arriva enfin devant l'hôtel.

— Cette fois, se dit-il, j'en aurai le cœur net.

Et comme le portier tendait la main pour recevoir la lettre :

— J'ai ordre, dit fièrement Tournecourt, de ne reine tue ce pli qu'en main propre.

Le suisse hésita ; mais l'officier avait l'air si sûr de lui-même qu'il n'osa pas l'arrêter et lui indiqua le perron en sonnante un timbre.

— Enfin, pensa Tournecourt, je vais donc savoir à qui écrit mon général.

Un domestique le fit monter au premier, souleva une lourde portière, et bientôt le jeune sous-lieutenant se trouva en présence d'une femme qui, du premier coup, lui parut fort jolie, quoique d'une beauté un peu opulente. Brune, les traits accentués, les yeux largement ouverts sous le sourcil arqué, ce n'était plus évidemment une jeune fille. Elle avait atteint

cet âge heureux où les formes ont tout leur développement, sans avoir encore fait perdre grand-chose à la pureté des lignes. Le corsage collant aux hanches révélait de véritables merveilles. Sur la nuque puissante, mille petites mèches brunes se tordaient en révolte. Tournecourt avait encore au moins trois ans à préférer ce type de femme à toutes les autres ; de plus, il y avait huit jours qu'il vivait comme un anachorète... ; bref, il ne put s'empêcher d'être très troublé, et ce fut avec une certaine émotion qu'il tendit son billet en disant :

— Excusez-moi, madame, d'avoir osé monter moi-même chez vous, mais j'ai cru bien faire !

— Comment, monsieur, mais j'aurais été désolée qu'on vous fit rester en bas ! C'était bon pour les plantons des jours précédents.

— C'est moi qui suis toujours venu, répondit simplement Tournecourt.

— C'était vous ! Ah ! monsieur, comment m'excuser de ne vous avoir jamais reçu ! J'étais si loin de penser... Vous avez très chaud. Je vais donner des ordres pour que vous puissiez vous rafraîchir.

Et aussitôt elle s'empressa pour qu'on apportât au jeune dragon de bonnes petites choses reconstituantes, qu'elle arrangea elle-même sur un guéridon

auprès duquel elle le fit asseoir. Puis, tout en causant, elle lui versait à boire, et s'occupait de lui avec toutes sortes d'attentions maternelles.

— Comme vous avez chaud ! répétait-elle encore ; pourquoi être venu si vite ?

— Si j'avais su, je serais venu bien plus vite encore, répondait Tournecourt.

— Vous êtes un grand enfant !

Et, de son mouchoir parfumé, elle lui épongeait le front sur lequel frisaient les petits bandeaux du jeune dragon. Elle s'acquittait de ce soin doucement, lentement, de manière à ne pas le décoiffer, et semblait prendre à cette opération un plaisir extrême.

On parla de Bourgachard, bien entendu. C'était un aimable homme, mais qui avait le grand tort de se croire encore à l'âge où l'on peut inspirer des passions. Ainsi, il avait exigé qu'elle lui écrivît tous les jours, pendant les manœuvres. Franchement, était-ce possible ? La dernière fois, elle n'avait absolument rien trouvé à lui dire.

Voilà donc quel était le but des courses quotidiennes de Tournecourt ! Certes, il ne pensait pas à l'heure actuelle à s'en plaindre, mais au fond il trouvait qu'on aurait peut-être pu employer un autre messenger. Sans doute, Bourgachard savait qu'un

planton n'aurait jamais montré autant de zèle, autant d'intelligence, mis tant de rapidité dans ses moyens de transport... Et c'était pour cela ! Tourne-court était indigné.

Aussi, quand sa belle hôtesse lui proposa de rester à dîner, il accepta sans scrupule.

— Bast ! dit-il, puisqu'il n'y a pas de réponse, rien ne presse ; je retournerai à Choisy ce soir.

Le dîner fut excellent et arrosé de vins exquis. Tourne-court, qui mangeait depuis huit jours dans des auberges de village, y fit largement honneur, et en offrant son bras pour regagner le boudoir, il trouvait que la vie était absolument rose. Il se jeta sur un canapé, non sans s'être mis un peu à son aise, sur le désir formel exprimé par la dame.

Le ceinturon était déjà déposé dans un coin. Elle lui enleva sa giberne et poussa même la sollicitude jusqu'à dégrafer deux boutons de la tunique qui seraient beaucoup trop dans le bas.

Quant à elle, elle disparut un instant, puis revint vêtue d'un grand péplum noir, doublé de satin rouge, qui s'alliait merveilleusement avec la pâleur de son teint. Puis, s'asseyant gentiment à côté de lui :

— Je n'ai pas été trop longue, n'est-ce pas ?

— Oh ! si ! riposta Tournecourt, qui perdait un peu la tête. Il y avait dans l'air toutes sortes de parfums enivrants, l'effet des vins capiteux commençait à se faire sentir ; il prit une main qu'on ne retira pas et couvrit de baisers fous un beau bras blanc et satiné.

La bonne dame le repoussait de plus en plus mollement et disait seulement entre deux soupirs :

— Mon Dieu, quel enfant ! quel grand enfant ! Tournecourt n'était nullement un enfant et il le prouva bien, lorsque, tout à coup, un timbre retentit. La dame courut à la fenêtre, souleva le rideau et cria :

— Voilà Bourgachard !

Tournecourt sauta vivement sur sa giberne, reboucla son ceinturon, puis songea à s'enfuir, mais il n'y avait absolument qu'une porte. Sa compagne repiquait à la hâte des épingles à cheveux au hasard, rajustant les mèches éparses, tandis qu'un bruit de grosses bottes se rapprochait dans l'escalier. Il n'y avait qu'à attendre l'orage.

La portière se souleva. Le général parut. À la vue du trouble des deux coupables, il devina la vérité.

— Ah ! c'est vous, Tournecourt, dit-il froidement. Ah çà, pourquoi n'êtes-vous pas ce soir à votre poste,

à Arcueil, avec l'état-major?... Vous garderez les ar-
rêts quatre jours ; allez, monsieur.

Tournecourt s'inclina, plus mort que vif, fit
demi-tour à droite et s'esquiva, s'estimant heureux
d'en être quitte à si bon marché.

III

Le surlendemain, avait lieu la grande revue de
Vincennes.

Le 30^e défilait par escadrons devant les tribunes.
Tournecourt avait repris sa place devant le deuxième
peloton du premier escadron, mais, apercevant
Bourgachard à côté du ministre, il n'osa pas tourner
la tête de son côté, ainsi que le prescrit le règlement.

— Quel est donc cet officier qui reste tête fixe ?
demanda le ministre.

— C'est Tournecourt, du 30^e, répondit Bourga-
chard. La discipline se relâche joliment dans ce
régiment-là ; dame, voilà sept ans qu'il est à Paris.

— Sept ans ! Hum ! c'est beaucoup, dit le mi-
nistre.

Et ce fut tout.

Quelques jours après, le 30^e dragons était averti
qu'il serait envoyé en octobre dans un petit trou
des frontières de l'Est. Quatre officiers supérieurs,

quatorze capitaines, vingt-deux lieutenants, six cents hommes et cinq cent quarante chevaux vont se trouver déplacés par suite d'un manque de tact de M. Guy de Tournecourt.

LA PERLE DE CIRCASSIE



I

BOISONFORT, en récompense des services rendus autrefois par son père dans la diplomatie, avait été, vers la fin de l'Empire, nommé consul à Araba-Konak. C'était un petit trou sur le Don, près des Balkans, très pittoresque d'ailleurs, et où le consul français, lorsqu'il n'était pas assassiné, jouissait d'une considération tout à fait particulière.

Boisonfort était garçon. Flatté d'abord des honneurs extraordinaires dont il était l'objet dès qu'il sortait du consulat pour faire un tour dans la ville, il finit, au bout de quelques jours, par trouver que cela ne suffisait pas à son bonheur, et il chargea Ibrahim-Effendi, son interprète et secrétaire particulier, de lui trouver quelque beauté turque à laquelle il pût inconnito aller présenter ses hommages.

Le lendemain, Ibrahim arriva triomphant, et, après avoir porté la main à son cœur, à sa bouche et à son fez avec une grâce tout orientale, annonça à Boisonfort que Fatma, – elles doivent toutes s'appeler

Fatma, – surnommée la perle de Circassie, l’attendrait le soir à dix heures. Ce jour-là, le consul expédia les affaires de son département avec une bonne humeur qui fut remarquée ; cette perle de Circassie lui revenait à chaque instant par la tête, et, entre deux signatures, la belle Fatma lui apparaissait comme un rêve des *Mille et une Nuits*. Après son dîner, il se retira dans ses appartements, se frisa, se parfuma, et, après avoir jeté un pardessus bien sombre sur ses épaules, attendit, non sans un certain battement de cœur, le moment où Ibrahim allait venir le chercher pour le mener chez Fatma.

Il fallait, en effet, que la nuit fût bien noire, et, pour la dignité du consulat, cette escapade avait besoin de se passer très mystérieusement. Ibrahim avait reçu à cet égard les instructions les plus formelles et les plus complètes. Malheureusement la démarche d’Ibrahim avait transpiré ; Fatma, très flattée de la préférence du consul, n’avait rien eu de plus pressé que de le raconter à quelques belles amies, ses compagnes, qui, à leur tour, en informèrent les visites qu’elles reçurent dans la journée ; bref, dans Araba-Konak, on ne parlait plus que du grave événement qui allait avoir lieu le soir.

Quand les autorités turques apprirent que le consul devait aller chez Fatma, elles prirent des mesures pour que cette visite fût accompagnée non seulement de toute la sécurité, mais aussi de toute la pompe et du cérémonial nécessaires. Aussi, lorsque Boisonfort, bien enveloppé dans son caban et accompagné d'Ibrahim portant une lanterne sourde, sortit discrètement de chez lui, il recula stupéfait. La musique des *Mustahjiž* (territoriale) était assemblée sur la place du Consulat, et dès qu'elle aperçut le consul, elle le salua d'une fanfare bruyante accompagnée de cymbales, de tambourins et de chapeaux chinois. Les principaux citoyens d'Araba-Konak avaient tenu à s'armer d'une torche et formaient la haie. Derrière, suivait toute la ville.

On se mit en marche vers la petite maison de Fatma, située à l'autre extrémité des faubourgs. Boisonfort, très ennuyé, comme bien on pense, emboîtait malgré lui le pas derrière cette diable de fanfare, qui faisait un vacarme épouvantable. Tout le long du cortège, les rues s'illuminaient de la lueur des torches, les fenêtres s'ouvraient, et partout la foule criait, avec un enthousiasme indescriptible : « Le consul va chez Fatma ! le consul va chez Fatma ! Allah ! Allah !!! »

On arriva devant une petite porte grillée au-dessus de laquelle brillait la lanterne rouge surmontée du croissant traditionnel. Le cortège forma le cercle, la porte s'ouvrit, et un farouche gaillard, haut de six pieds et orné d'une moustache gigantesque, s'inclina gravement devant le consul et lui dit :

— Sois le bienvenu sous le toit hospitalier de Mukhtar. La perle de Circassie attend son doux seigneur comme la cavale frémissante attend le courrier du désert.

Puis il lui présenta sur un plateau une petite clef d'or, et Boisonfort disparut aux acclamations de la foule. À minuit, lorsqu'il voulut rentrer au consulat, il retrouva sa musique et ses porteurs de torches qui le reconduisirent chez lui avec la même pompe et la même marche triomphale ; seulement, les cris de la foule avaient un peu varié. Elle disait, cette fois : « Le consul vient de chez Fatma ! Allah !... » mais ce n'était pas plus agréable.

D'autant plus que Boisonfort revenait tout à fait enthousiasmé de Fatma. Jamais plus belle fille ne mérita mieux son surnom de perle de Circassie. Des cheveux noirs d'ébène lui descendant jusqu'aux talons, des formes admirablement potelées, des yeux immenses, fendus en long avec des cils retroussés,

des lèvres pourpres continuellement entr'ouvertes par un sourire d'enfant, et, avec cela, une voix extraordinaire, tellement mélodieuse, avec des inflexions si douces, si molles et si caressantes, que rien qu'en lui parlant on se sentait frissonner de la tête aux pieds. Cette Fatma était un morceau de roi ; docile, humble, soumise, attentive à satisfaire les moindres désirs, se prêtant avec une bonne volonté touchante aux plus folles fantaisies.

— Parbleu ! s'écria Boisonfort, j'espère bien que toutes les fois qu'il me prendra l'envie d'aller voir la belle pensionnaire de M. Mukhtar, les autorités d'Araba-Konak ne se croiront pas obligées de me rendre les mêmes honneurs, ce serait insupportable ! Hélas ! il avait compté sans le zèle des fonctionnaires, et toutes les fois qu'il voulut retourner chez la belle Fatma, on lui resservit le même cérémonial. Comme ces visites se renouvelaient souvent, on avait même commandé un service quotidien, et Boisonfort, un jour, ayant jeté les yeux sur le service de place, aperçut avec stupeur :

« Tous les soirs, de neuf heures à minuit, musique des *Mustahjiz*, commandée pour le service spécial du consul de France. »

Boisonfort n'y tint plus. Placé entre le scandale permanent et le désir de ne pas rompre avec une douce habitude, il prit un parti décisif et se rendit chez le terrible Mukhtar pour lui acheter Fatma. Celui-ci la céda pour une quarantaine de mille francs.

C'était pour rien.

Le jour même, Fatma s'installa dans un des appartements du consulat, et Boisonfort put à son aise aller voir sa belle esclave sans que tout Araba-Konak en fût informé.

Ce bonheur dura longtemps. Boisonfort était le plus heureux des consuls. La perle de Circassie était non seulement une maîtresse idéale, mais encore elle avait une foule de petits talents pratiques qui rendaient la vie agréable et douce. Elle tenait les comptes de la maison, surveillait la cuisine : très gourmande, elle avait inventé, à l'usage de son seigneur et maître, quelques plats turcs qui étaient des merveilles ; il y avait surtout un gigot au couscousou et une certaine confiture à la rose qu'elle réussissait dans la perfection.

Ainsi choyé, dorloté, Boisonfort fut un beau jour tiré de sa béatitude par un ordre le rappelant en France. Le gouvernement avait changé, et les ser-

vices du père de Boisonfort n'avaient pas paru suffisants pour maintenir le fils au consulat d'Araba-Konak.

Boisonfort n'hésita pas. Après avoir donné ses instructions au successeur centre-gauche chargé de le remplacer, il fit ses malles à la hâte, et, parmi les objets précieux qu'il emporta à Paris, il n'oublia pas la belle Fatma, enthousiasmée d'aller en France.

II

À Paris la situation changea un peu. Obligé d'aller dans le monde, de faire des visites officielles, et de renouer un peu connaissance avec tous ceux qui ne l'avaient pas vu depuis dix ans, Boisonfort, à son grand regret, fut souvent obligé de laisser Fatma à la maison. Il avait loué à son intention un petit hôtel dans un quartier perdu des Champs-Élysées et l'avait fait meubler à la turque. Là, au milieu des fleurs, des jets d'eau, des volières, il y avait encore de bons moments, mais il y avait aussi pour l'esclave de longues heures d'ennui.

Pour se distraire, elle se rejeta sur la cuisine et put développer son goût dominant avec des ressources gastronomiques qu'elle n'eût jamais trouvées à Araba-Konak. Que de plats merveilleux, que

de sauces exquises elle sut inventer, secondée par un excellent cuisinier français ! Elle passait ainsi la plus grande partie de son temps, couchée sur des divans, à fumer des cigarettes, à jouer de la guitare, et à digérer trois excellents repas. À ce régime, elle devint énorme, et Boisonfort, qui autrefois ne la sortait pas souvent avec lui parce que sa beauté faisait sensation, la promena encore bien moins le jour où il vit que la perle de Circassie était devenue tout bonnement une tonne.

Fatma s'aperçut de cet abandon et devint absolument insupportable.

Quand Boisonfort voulait sortir, elle lui cachait son chapeau, se cramponnait à lui en versant des torrents de larmes, lui rappelant les bons jours d'autrefois et le suppliant de ne pas la laisser seule.

— Sacrebleu ! réfléchit Boisonfort, quelle folie insigne ai-je faite en ramenant cette fille de Turquie ! Quel problème d'occuper sans cesse une femme qui parle à peine le français, qui ne sait ni les usages, ni les habitudes de Paris, qui n'a et n'aura jamais ni amies, ni relations ! Dans quel guêpier me suis-je fourré !

La situation se tendit au point qu'il résolut se délivrer à tout prix.

Dans ce but il organisa des petits dîners d'*amis*. Sous des prétextes futiles, il les laissait en tête-à-tête après dîner avec la perle de Circassie.

Les vins étaient vieux, le dîner était bon ; l'atmosphère chargée de parfums capiteux, les cousins turcs épais çà et là invitaient à de douces causeries.

Par-dessus tout la maîtresse d'un ami a toujours un attrait particulier, et Fatma, avec ses habitudes de soumission passive, n'était pas femme à résister longtemps aux demandes de l'hôte de son seigneur et maître. Et cependant tous les invités restèrent fidèles à l'amitié.

C'est qu'aussi la pauvre Turque était devenue énorme. Assise, encore, cela pouvait à peu près aller, mais, lorsqu'elle se levait, on apercevait surtout une croupe tellement andalouse qu'elle décourageait les plus entreprenants !

Bref, il n'y eut pas le plus petit accroc qui pût permettre à Boisonfort, indigné de sa trahison, de la remettre entre les mains d'un ami. Il commençait à désespérer, lorsqu'il apprit que son jeune cousin Tournecourt, élève à l'école Saint-Cyr, allait avoir un congé de trois jours pour le nouvel an. Il est riche, il a dix-neuf ans, pensait Boisonfort, il est vigou-

reux comme un chêne et n'a pas mis le pied hors de l'école depuis la rentrée qui a eu lieu le 24 octobre dernier. À cet âge-là, après deux mois de séquestration, on n'est pas difficile, et il doit avoir un de ces appétits qui feraient manger avec ardeur les plats les moins attrayants. Il ne faut pas laisser passer cette occasion-là, c'est une suprême chance à courir. »

Et il fit envoyer au jeune Tournecourt une invitation pour le bal masqué que donnait à l'occasion de la nouvelle année, sa voisine Delphine Canisy.

Le soir du bal, Boisonfort, non sans une certaine émotion, tint à surveiller lui-même tous les détails de la toilette de Fatma. Jamais mère conduisant sa fille au bal pour la première fois ne veilla avec plus d'amour sur la toilette de son enfant. Il avait fait exécuter par un tailleur en renom un domino de satin noir qui était une merveille. Un triple collet, dit à *la duchesse de Berry*, masquait les rondeurs exagérées. Un large pli partant du col tombait tout droit jusqu'à la traîne, et couvrait en la dissimulant la croupe extra-andalouse dont nous avons parlé. Le loup de velours laissait voir des yeux magnifiques et une bouche qui n'avait rien perdu de sa séduction. La voix avait toujours ses inflexions voluptueuses et molles. Il prit un flacon rempli d'un parfum turc

dont il avait souvent éprouvé par lui-même l'effet étrange et enivrant, et en aspergea la nuque, le cou et les mains de la Circassienne.

Cela fait, il recula un pou pour juger de l'ensemble.

— Ma foi, s'écria-t-il avec conviction, si je ne connaissais pas le dessous des cartes, je m'y laisserais prendre moi-même.

Et il lança ainsi la pauvre corvette, parée et grée, en plein bal après lui avoir donné ses instructions les plus précises.

III

Ce qu'avait prévu Boisonfort arriva. Toute la soirée, au milieu des masques et des costumes de toutes sortes, Tournecourt promena triomphalement son majestueux domino. Il sentait peser — un peu lourdement, il est vrai, mais ce n'en était que plus tendre — un bras rond, potelé et blanc comme l'ivoire émergeant des grandes manches du domino doublé de satin cerise. De toute la personne de Fatma se dégageait un parfum âcre, enivrant; sa voix avait en parlant des langueurs qui faisaient bondir le cœur du jeune Saint-Cyrien. Les yeux noirs brillaient sous le loup et semblaient lui promettre une foule de choses

exquises... Avec cela songez qu'il n'était pas sorti depuis neuf semaines. L'on eût perdu la tête à moins... À la fin du bal, il voulut la reconduire, mais elle le repoussa doucement, et après lui avoir laissé embrasser une petite main ronde, potelée et toute garnie de fossettes, elle lui dit tout bas : Espérez ! et monta dans son coupé, laissant le jeune homme enthousiasmé.

— Mon cher, s'écria-t-il en prenant le bras de Boisonfort, il n'y a qu'à moi qu'il arrive des aventures semblables. Figure-toi que j'ai fait la conquête d'une Turque ! d'une vraie Turque. Elle est d'Araba-Konak ; jamais les camarades ne voudront croire cela à l'École.

— Le fait est, mon gaillard, que la personne que tu as promenée toute la soirée paraissait splendidement belle. Tout le monde t'enviait ; et as-tu espérance de la revoir ?

— Oui ! car, tout en me refusant ce soir, elle ma positivement dit en partant : Espérez !

— À la bonne heure ! s'écria Boisonfort enchanté, et j'espère que tu vas m'enlever cela à la baïonnette.

— Tu peux compter sur moi, répondit Tourne-court.

Boisonfort rentra chez lui un peu rasséréné.

Le premier pas était franchi, mais le plus difficile restait à faire, et il se mit à travailler une mise en scène qui pût l'aider dans ses desseins.

Dès le lendemain matin, un message mystérieux prévenait Tournecourt d'avoir à être libre toute sa soirée ; à dix heures, on le viendrait chercher ; il devrait alors se laisser bander les yeux et se laisser conduire là où il plairait au domino d'Araba-Konak.

C'était clair ! Tournecourt promit tout ce qu'on voulut.

Le soir venu, Boisonfort voulut présider une dernière fois à la toilette de la victime.

La pauvre Fatma dut enrouler dans ses beaux cheveux noirs trois rangs de perles magnifiques et revêtir un costume turc de satin bleu sombre qui atténuait les prodigalités de la nature envers elle. La petite veste bien dégagée du col, tombant tout droit, s'ouvrait sur un gilet tout soutaché et serré par-derrière avec des lacets aussi résistants que des petits câbles. Le large pantalon couvrait le reste de plis vagues et indécis empêchant de dessiner exactement les lignes frontières. Des écrans roses furent placés devant les lumières, de façon à ne laisser régner dans la salle qu'un demi-jour mystérieux.

Cela fait, Boisonfort plaça Fatma dans une pose étudiée, le bras nu appuyé sur une pile de coussins de soie, une espèce de petit bastion naturel qui masquait les hanches; le pied merveilleusement petit, chaussé d'un bas de soie rose à côte brodée, dans une babouche écarlate, s'allongea bien en vue sur une peau d'ours noir. Au milieu de la salle, un jet d'eau chantait en envoyant dans les airs un panache d'argent. Dans la grande volière, les oiseaux éveillés gazouillaient doucement.

À toutes les issues, de lourdes portières turques à franges multicolores, par terre un épais tapis de Smyrne; c'était un joli nid pour l'amour. Boisonfort donna un dernier coup d'œil général au tableau, comme un régisseur consciencieux qui ne veut rien laisser au hasard; puis, l'heure venue, il embrassa Fatma sur le front et sortit plein d'espoir.

À dix heures un quart Tournecourt fit son entrée. Le domestique qui l'avait accompagné, ne lui ôta son bandeau qu'au seuil même du boudoir: le cadre répondait à ce qu'il avait rêvé et il continuait à nager en plein conte arabe, il s'avança brusquement comme un homme qui pense qu'il a déjà perdu beaucoup trop de temps la veille en paroles inutiles et très décidé à tenir la promesse faite à Boisonfort, de mar-

cher à la baïonnette. Il prit la main de Fatma et la porta passionnément à ses lèvres, si passionnément que la pile de coussins si artistement étagée tomba, entraînant la perle de Circassie qui tomba comme une masse en bas du divan, fut obligée de prendre un point d'appui par terre et ne se releva qu'à grand-peine.

Il y eut un effet de hanche formidable. Deux lacets craquèrent, puis rouge, essoufflée, Fatma reprit son équilibre au bout de quelques secondes de lutte.

Quel changement !

Les franges de cheveux postiches déplacées, laissant le front chauve à nu ; l'écharpe déroulée ne cachait plus les trois mentons ; le teint de lys décomposé craquelait de partout !!!...

Quand ce combat pénible fut terminé, Tourne-court, tout pâle et tout déconfit, avait été s'asseoir à quelques pas de là, sur un pouf.

— Madame, lui dit-il avec calme, vous m'avez dit hier au soir que vous étiez d'Araba-Konak. Je vais, d'ici quelques jours, avoir une *colle* à subir sur la position du général Gourko dans les Balkans, et j'ai pensé que vous pourriez me donner sur le pays où vous êtes née des renseignements précieux sur la route qui va d'Araba-Konak à Tschuyan et à Sofia.

Puis, tirant son carnet, il écrivit avec le plus grand soin les cotes des montagnes, les divers passages, la direction des vallées d'après les renseignements fournis par la pauvre Fatma, étonnée qu'on lui eût fait faire autant d'apprêts pour répondre à ce cours de géographie militaire. Cela fait, il remercia chaleureusement la Circassienne, lui disant que, grâce à elle, il allait être très bien noté, et partit en lui rebaisant la main, mais cette fois avec le calme que lui conseillait l'expérience acquise.

Quand il fut parti, Boisonfort souleva la portière et se laissa tomber sur un canapé, désespéré !!!...

Après trois mois de tentatives aussi infructueuses, une idée lumineuse vint un beau jour à Boisonfort.

— Ah ça! dit-il, mais si personne ne veut de Fatma, celui qui serait son mari ne courrait aucun risque... et par cela même jouirait d'une liberté immense. Comme maîtresse, elle est odieuse, mais, comme femme, elle est unique; on serait le mari le plus libre de la création !...

Et comme il était assez riche pour deux et qu'en effet c'était bien le seul moyen de se débarrasser de la Perle de Circassie et de reconquérir sa liberté, il l'épousa.

UN DUEL INTERCONTINENTAL



I

UN SOIR de la semaine dernière, l'attention des quelques Parisiens restés fidèles au tour du Lac fut attirée par l'arrivée de deux magnifiques *rastaquères* dont l'originalité tranchait sur le défilé d'étrangers qui remplace actuellement l'élégant *persil* d'autrefois.

L'un, fort, vigoureux, trapu, le menton orné d'une barbiche d'un rouge flamboyant, portait une cravate blanche à immenses pois rouges, une redingote extravagante pincée à la taille et un chapeau à larges bords dissimulant difficilement les broussailles rousses et drues qui lui servaient de chevelure. Ses mains énormes étaient emprisonnées dans une paire de gros gants de peau de chien jaune à piqure brodée. C'était évidemment quelque riche trappeur de l'Arkansas peu habitué au costume européen.

L'autre, olivâtre, maigre, efflanqué, portait une longue lévite à collet droit et était coiffé d'un riche fez brodé dont le gland doré lui retombait sans cesse sur les yeux et paraissait l'ennuyer singulièrement. Leurs deux voitures, au reste, étaient parfaitement tenues et sortaient de chez un bon loueur. Ces nobles étrangers avaient l'air véritablement cossu ; aussi les petites dames, qui font le plus bel ornement de cette promenade traditionnelle, leur envoyaient-elles au passage leurs œillades les plus incendiaires.

Sauf ces belles petites, il ne restait plus grand'chose du défilé si élégant en mai et en juin. Sur l'allée réservée aux cavaliers galopaient des chevaux de manège montés par des types extraordinaires : un brigadier de spahis en congé exécutait des *fantasias* bizarres, en laissant flotter au vent son grand manteau écarlate. Quel plaisir s'il avait pu en même temps jongler avec son fusil et faire un peu parler la poudre ! Malheureusement il est probable que les gardiens n'auraient pas autorisé ce genre de divertissement. Plus loin, un indigène du Punjab passait fièrement coiffé d'un turban gigantesque, armé du *kookrie* national, et enroulé dans une espèce de couverture garnie de glands qui ressemblait fort aux portières au rabais vendues par des ma-

gasins de nouveautés. Parfois, en souvenir d'Hyde-Park, quelque *Paterfamilias* passait escorté par une nombreuse famille.

Puis des Arabes, des Chinois, des Espagnols, l'invasion des barbares ! Parmi les voitures, sauf la bonne princesse, peu de figures de connaissance. Celle-ci, couchée dans son huit-ressorts traîné par quatre petits chevaux, rêvait aux moyens d'avoir des menus de dîner assez copieux pour que ses invités ne fussent plus tentés d'emporter les couverts pour aller souper ailleurs. Un peu plus loin, le Chou et la Chicorée trônaient tout à leur aise. Heureusement, pour éclairer cette cohue, apparaissait par-ci par-là quelque bonne petite amie d'autrefois. La grande duchesse causait avec son amie Alphonsine de la pièce prochaine des Bouffes. La Perle, retour de Beauséjour, envoyait des saluts au passage et racontait le plaisir qu'elle avait eu à peindre, à la campagne, la queue et les oreilles de son cochon en vert. Derrière elle, la princesse Citron, coiffée d'un grand gainsborough sous lequel brillaient ses yeux pétillant de malice ; puis Valentine d'E..., la grâce faite femme ; puis Lucie Régnier avec son amie inséparable, Henriette Breville. Ces dernières semblaient s'amuser fort.

Et, de fait, nos deux rastaquères paraissaient être l'objet d'une attention marquée de ces deux dames ; à plusieurs reprises ils s'étaient vus favorisés de risettes absolument significatives. Au deuxième tour, le trappeur rutilant n'y tint plus ; sautant d'un bond hors de sa Victoria, il se précipita au-devant de ces dames qui firent arrêter leur voiture, et se présenta carrément sans, du reste, ôter son chapeau.

— Samuel Jefferson ! dit-il, puis il se mit à parler dans un baragouin dont ces dames ne comprirent pas une phrase ; mais comme les mots New-York et dollar revenaient souvent, elles déclarèrent à l'unanimité qu'il était charmant. Cependant Henriette ne perdait pas son temps, et, tandis que Lucie répondait à tout hasard *yes* à tout ce que lui disait son interlocuteur américain, elle avait fait au passage un petit signe à l'homme au fez qui s'approcha à son tour, radieux, en portant successivement, suivant la mode orientale, sa main à son front, à son cœur et à ses lèvres.

— Yakob-Ali-Khan, dit-il.

Lucie Régnier, qui connaît les usages, présenta aussitôt les deux étrangers l'un à l'autre.

— Monsieur Jacob Pelikan – monsieur Jefferson.

Ceux-ci se saluèrent et entamèrent aussitôt, l'un en afghan et l'autre en anglais, une conversation qui fit la joie de Lucie et d'Henriette. Autour de la voiture commençait à se former un petit rassemblement.

— Ma chère, il faut filer, dit Lucie, on nous regarde trop. Donnons-leur un rendez-vous pour ce soir.

— Où cela ?

— Au bal du bailli de Corneville.

Et alors, avec force gestes, Lucie cria :

— Hôtel Continental !

Les étrangers opinèrent du bonnet, ils connaissaient.

— Douze heures ! douze !...

Elle montra ses doigts, puis sa montre, et enfin, en comptant un, deux, trois, quatre sur la poitrine des quatre interlocuteurs, comme les enfants lorsqu'ils veulent savoir « qui le sera », elle parvint, non sans peine, à expliquer qu'il s'agissait d'un rendez-vous à minuit pour un bal.

Ceux-ci s'inclinèrent radieux et remontèrent dans leurs voitures respectives.

Le soir avait lieu, en effet, à l'hôtel Continental, le bal du bailli de Corneville. De chaque côté de la porte, raides, impassibles, se tenaient deux vieux braves vêtus d'une longue capote sur laquelle la croix de la Légion d'honneur brillait au milieu des médailles de Chine, de Crimée et d'Italie. À l'entrée des salons, le maître d'hôtel Ernest avait pour la circonstance, accroché sur son habit la chaîne d'argent de l'huissier et indiquait d'un geste gracieux aux arrivants le chemin de la salle des fêtes. Dans cette salle toute ruisselante de dorure avec ses colonnes de marbre et ses peintures à fresques représentant les quatre saisons, avait déjà commencé un concert devant un public très curieux; beaucoup d'étrangers, bien entendu, descendus tranquillement de leur chambre pour assister au spectacle; puis çà et là, tranchant sur les habits sombres, les petites figurantes des *Cloches* venues avec le costume normand. Le grand bonnet cauchois était perché très en arrière sur les cheveux frisés, et les jupes courtes montraient les jambes moulées dans des bas multicolores.

Yakob-Ali-Khan et Samuel Jefferson n'avaient eu garde de manquer au rendez-vous et attendaient avec anxiété l'arrivée de Lucie et d'Henriette. En

vain madame Peschard avait vocalisé une valse avec son talent habituel ; en vain la charmante mademoiselle Lody avait débité la pièce de vers : « Oh ! monsieur ! » avec l'air mutin que vous savez, les deux rastaquères n'écoutaient rien, ne voyaient rien et avaient toujours les yeux tournés vers la porte. Ils n'avaient pas d'ailleurs la ressource de causer ensemble puisqu'ils ne se comprenaient pas, mais une pensée commune les unissait Enfin, à une heure, au moment où le bal allait commencer, le gros Ernest souleva la portière et les deux belles amies firent leur entrée.

— Eh bien, M. Pelikan, vous voyez que nous sommes de parole ? dit Henriette en entrant, et cependant j'étais invitée à souper à la *Maison-d'Or*.

— Un peu plus elle n'allait pas venir, continua Lucie, mais je lui ai fait de la morale. Les promesses sont des promesses, n'est-ce pas, Jefferson ?

Puis elles éclatèrent de rire. Les deux étrangers les regardaient en effet d'un air béat, mais il était facile de voir qu'ils ne comprenaient pas un mot de ce qu'on leur racontait.

— Allons, viens voir danser, mon vieux Pelikan, dit Henriette en entraînant son Afghan.

Les danses avaient en effet commencé dans le grand salon et il y avait chez les Normandes des effets de jupe courte qui faisaient merveille. Les deux rastaquères étaient transportés. Excités par le spectacle enchanteur auquel ils assistaient et par les libations d'un copieux dîner, ils serraient de plus en plus le bras de leurs petites amies en baragouinant dans leur langage respectif les choses les plus tendres du monde. L'Afghan roulait des yeux de gazelle amoureuse véritablement inouïs.

— Dis donc, dit tout à coup Henriette, je l'ai assez vu mon Pelikan et j'ai joliment envie d'aller faire un tour à la Maison-d'Or.

— Tu as tort, dit Lucie, je t'assure qu'il a l'air tout à fait comme il faut. Il a le fez d'un homme sérieux.

— Ah ! flûte, il m'ennuie.

Et la folle Henriette, se dégageant de l'étreinte amoureuse du rastaquère, lui tira une belle révérence et disparut.

Yakob-Ali-Khan resta un moment rêveur, puis avec la philosophie orientale comme un homme qui est persuadé que « c'était écrit », il se tourna simplement vers Lucie et lui prit tendrement le bras resté libre.

Mais Jefferson n'entendait pas de cette oreille-là.

— *Let me alone with madame!* cria-t-il en attirant vers lui sa belle amie.

— *Tetrof carcaro palef!* riposta l'Afghan en tirant Lucie de son côté. La jeune enfant menaçait d'être écartelée. Heureusement pour elle, Jefferson envoya un coup de poing dans la poitrine de son rival. Celui-ci, fou de rage, se précipita sur le Yankee, et, tandis que le personnel de l'hôtel s'interposait, Lucie s'esquiva au milieu de la bagarre, en annonçant à Ernest qu'elle allait rejoindre son amie à la Maison-d'Or.

Quant au gros Ernest, il était véritablement désolé. Jamais un événement semblable ne s'était produit dans ses salons. Comme au milieu des vociférations réciproques des deux étrangers il était impossible de rien comprendre, on envoya chercher Joseph, un des deux braves de l'entrée qui servait d'interprète et parlait plusieurs langues.

— Dites bien à monsieur qu'il est une canaille, s'écria Jefferson en s'emparant de Joseph!

Joseph s'acquitta fidèlement de la commission.

— Dites à ce chrétien que je le tuerai comme un chien qu'il est, répondit l'Afghan. Joseph rapporta l'aimable réponse. Et cela dura ainsi plusieurs mi-

notes, Joseph allant de l'un à l'autre, et expliquant les injures de l'adversaire. Aussi leur fureur allait en crescendo ; de plus, ils étaient exaspérés du départ des deux femmes. La foule avait fait cercle autour des étrangers. Ce scandale ne pouvait durer.

— Messieurs, leur fit dire le gros Ernest, en France, les gens aussi comme il faut que vous ne se querellent jamais, ils vont sur le terrain vider leur querelle. C'est ce que nous appelons un duel.

— Oui, oui, un duel ! hurlèrent les rastaquères, lorsqu'on leur eut expliqué la phrase d'Ernest, un duel immédiat, un duel à mort !

Et ils sortirent avec le gros Ernest et Joseph de la salle du bal.

Une fois dans la cour, une réflexion arrêta Joseph.

— Avant tout il vous faut des témoins, leur dit-il.

— Il n'y a pas besoin de témoins, dit l'Afghan. L'œil de Mahomet suffit.

— Expliquez-leur que l'œil de Mahomet est tout à fait insuffisant, répondit Ernest.

— Ma foi, messieurs, dit Joseph, je crois qu'à cette époque-ci de l'année, vous auriez beaucoup de mal à trouver comme témoins des gentlemen à Paris, mais j'ai été dix ans sous-officier de zouaves, je suis

chevalier de la Légion d'honneur, et à la porte il y a mon camarade Buisson, qui sort des chasseurs de la garde. Bien que n'ayant jamais servi de témoins, si vous voulez, nous nous offrons faute de mieux.

Les rastaquères acceptèrent avec enthousiasme, et quelques secondes après un fiacre était amené dans la cour. Jefferson et Ali-Khan s'asseyaient dans le fond, et Joseph et Buisson se plaçaient sur la banquette du devant.

— Eh bien, et des armes ? demanda Ernest.

Et de fait où trouver des armuriers ouverts à cette heure ?

— Bah ! j'ai ce qu'il faut, répondit gravement Buisson. Puis il dit au cocher :

— Au bois de Boulogne. Le fiacre partit.

— Ces dames avaient bien besoin d'aller à la Maison-d'Or, réfléchissait le gros Ernest très ennuyé. Au moins, voyons comment tout cela va tourner.

Et montant dans une voiture, il donna l'ordre de suivre le fiacre.

III

Le fiacre était une de ces horribles voitures de nuit et le vieux cheval blanc allait cahin-caha.

— Dis donc, Buisson, dit Joseph à son camarade, de ce train-là nous arriverons après-demain au bois de Boulogne.

— C'est vrai, mais on ne peut s'arrêter plus près.

En ce moment le fiacre venait d'enfiler le boulevard Haussmann et longeait le square du monument expiatoire.

— Une idée ! fit Joseph, si nous descendions là tout bonnement !

— Bravo ! répondit Buisson.

Il transmit l'ordre au cocher qui parut enchanté de s'arrêter là.

Malheureusement la grille du square était encore fermée.

— Tournez autour du monument en attendant l'ouverture qui ne peut tarder, dit Buisson.

Et le fiacre se mit à faire le tour par la rue Neuve-des-Mathurins, la rue d'Anjou et la rue Pasquier.

— Ah çà ! qu'est-ce qui leur prend ? se demandait le gros Ernest très étonné de ce mouvement tourmentant.

Enfin, au petit jour, alors que les deux fiacres avaient déjà tourné une trentaine de fois, un vieux balayeur ouvrit les grilles. Le fiacre s'arrêta et les

quatre voyageurs descendirent. Étonné d'abord, le balayeur reconnut l'uniforme des gardiens de l'hôtel et crut qu'il s'agissait de deux étrangers venus dès l'aube pour visiter le monument.

Quant à Ernest, content de savoir où le duel allait avoir lieu, il donna ordre au cocher de cesser ses rotations et de reprendre la direction des boulevards.

Tout en cherchant un espace favorable :

— À propos, dit Joseph à son camarade, où donc sont tes armes ?

— J'ai apporté ma canne à épée, dit Buisson.

— Sacrebleu ! Comment, une seule canne pour les deux adversaires ?

— Non pas ; on va tirer au sort : l'un aura la canne, et l'autre aura l'épée.

— C'est un peu fort, mais je vais toujours le leur proposer.

Très étonnés d'abord de cette coutume française, les deux étrangers demandèrent l'épée avec une touchante unanimité. Cela était impossible, on tira au sort : Yakob-Ali-Khan eut l'épée et Jefferson la canne.

— Maintenant qu'est-ce qu'on fait quand on va se battre ? dit Buisson à son camarade.

— J’ai toujours entendu dire qu’on comptait quinze pas.

— Pourquoi quinze pas ?

— Je ne sais pas, c’est l’usage.

Buisson compta quinze pas, plaça les adversaires l’un en face de l’autre à cette distance, puis il frappa trois coups dans sa main.

Les deux adversaires se regardèrent. Il leur était impossible d’engager le moindre combat à cette distance.

— Mais, imbécile, dit Joseph, comment veux-tu qu’ils se battent ?

— Je te dis que c’est l’usage, répondit Buisson. Tout à coup Jefferson fut pris d’une idée subite.

Se rappelant les duels à l’américaine, il franchit d’un bond les chaînes qui bordent le jardin, et disparut derrière un massif à gauche du monument.

Yakob-Ali-Khan partit à sa poursuite, brandissant son épée et poussant des cris gutturaux.

Le balayeur commençait à être très intrigué.

Au moment où Yakob-Ali passait devant la sortie de la rue d’Anjou, Jefferson sortit vivement de sa cachette et allongea, par derrière, à son adversaire un immense coup de canne, puis il rentra derrière le massif.

Celui-ci se précipita dans le massif, et une poursuite échevelée continua d'arbre en arbre, jusqu'à ce que les deux adversaires, haletants, se trouvant accablés au perron du monument, ne purent plus reculer.

Joseph s'intéressait malgré lui au sort de l'Américain qu'il trouvait si mal armé, grâce à l'idée bizarre de Buisson.

— Allez-y franchement, soufflait-il à Jefferson, Menacez la tête et envoyez-lui le coup de banderole dans le ventre, une, deux.

Yakob-Ali-Khan était très embarrassé. Il hésitait à se servir de son épée contre son adversaire qui n'avait qu'une canne.

Tandis qu'il réfléchissait, il n'eut que le temps de parer pour la tête, son gland doré lui entra dans l'œil, et il reçut dans le ventre un magnifique coup de canne.

— Bravo ! cria Joseph.

— Mais allez donc, dit Buisson à l'Afghan, un coup à dégager, une, deux, en plein cœur.

Mais Jefferson enthousiasmé avait exécuté le mouvement inverse. Après avoir menacé le ventre, il avait allongé sur le sommet du fez un autre coup de canne très réussi. Puis les moulinets commencèrent, accompagnés de coups de hanche, d'épaule, de ban-

derole. Yakob-Ali-Khan, aveuglé, ne savait plus ce qu'il faisait et envoyait au hasard des coups d'épée dans les airs.

Le balayeur était parti à la hâte réveiller le gardien de la rue Lavoisier.

Tout à coup on entendit un roulement de voiture, et l'on vit apparaître Lucie et Henriette ramenées à la hâte parle gros Ernest. Le souper avait dû être joyeux, car ces dames paraissaient d'une gaieté folle. Elles descendaient à la hâte et Henriette se précipita au cou de l'Afghan tout meurtri :

— Mon vieux Pelikan, je t'adore, nous ne nous quitterons plus.

— Beefsteack, waggon, water-closet, steeple-chase! balbutiait Lucie, en embrassant Jefferson, et en cherchant dans sa mémoire tous les mots anglais qu'elle connaissait.

Ce dénouement inattendu désarma complètement les adversaires. À quoi bon se battre, du moment que les femmes étaient revenues ?

Jefferson tendit sa large main à Yakob-Ali-Khan qui la porta sur son cœur. Joseph pleurait, Buisson pleurait, le gros Ernest était tout attendri.

À ce moment arriva le gardien tout effaré, son épée sous le bras, et boutonnant sa tunique.

— Ah ça ! pourquoi m'avez-vous fait lever ? demanda-t-il au balayeur.

— Tiens, vous vous êtes levé, dit Henriette, eh bien, nous, nous allons nous coucher. Bonsoir, monsieur le gardien !

Et toute la bande, bras dessus, bras dessous, remonta en voiture au milieu des éclats de rire, tandis que le gardien exaspéré jurait au balayeur qu'il allait faire son rapport.

INFANTERIE OU CAVALERIE



I

CE JOUR-LÀ, j'avais un mal de tête affreux. Il faut vous dire que la veille on avait fêté à Saint-Cyr, dans le dortoir de Balaklava, l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz, et qu'en ma qualité de melon, j'avais reçu, comme ennemi, un nombre prodigieux de coups de traversin sur la tête. Je ne sais pas si les Autrichiens pendant la bataille avaient été aussi fortement contusionnés, mais dans ce cas je les plains, et m'explique parfaitement leur défaite.

L'arrivée de l'adjutant Brulard, au moment psychologique où tous les melons ahuris commençaient à plier, me sauva seule d'une méningite. Je piquai une tête dans le lit vide le plus à ma portée et me mis à feindre un profond sommeil. Le terrible Brulard ne s'y laissa pas prendre ; il marcha droit à moi et me frappa sur l'épaule.

— Pourquoi n'êtes-vous pas dans votre lit ?

— Je ne suis pas dans mon lit ! lui dis-je en simulant une stupéfaction profonde.

— Allons, prenez-moi vos draps et grimpez à l'ours. Vivement !

Je montai à la salle de police, ou la dureté de la couche et le souvenir de la bataille m'empêchèrent de fermer l'œil ; d'où, le lendemain, comme je vous l'ai dit, un mal de tête monstre.

C'était d'autant plus grave que nous passions nos derniers examens de cavalerie. Nous étions 106 candidats pour 57 places, et il ne restait plus que trois places à donner. Les autres, comme leur disaient ironiquement les anciens, avaient des chances pour monter dans l'infanterie. Fantassin ! c'est absurde, mais je ne me voyais pas officier d'infanterie, et à ce compte-là j'eusse presque aimé autant sortir de Saint-Cyr et m'engager dans le premier régiment de hussards venu. Depuis, mes idées ont bien changé, mais j'étais jeune, et puis dans ce temps les uniformes de la cavalerie étaient si élégants !... Qu'est-ce que vous voulez ? je me voyais officier en spencer et non en tunique. On a ses idées.

À une heure, le *sergent d'ours* vint tirer le verrou de mon cabanon et je descendis tout transi au manège. Les pieds à la glace et la tête en feu. Vous

voyez cela d'ici. Tous les camarades arrivés avant moi avaient déjà choisi leur monture. Il ne restait plus près des piliers que la *Didon*, une jument qui m'avait donné bien du désagrément.

— Allons, à cheval, me cria le lieutenant-écuyer drapé dans son grand manteau d'ordonnance.

Je me mis en selle, non sans inquiétude, et caressai doucement la *Didon* sur l'encolure, la suppliant en moi-même de bien vouloir ne pas me déposer par terre – car, ce jour-là, pour se débarrasser d'un trop grand nombre de concurrents, tout candidat tombé passait, par cela même, dans l'infanterie.

— Préparez-vous pour marcher à main droite. Marchez ! dit l'écuyer. Puis il se dirigea d'un air ennuyé vers les poteaux et y attacha son grand manteau. Le fait est qu'il faisait un froid de loup dans le manège, mais le règlement défend de donner la leçon en manteau, et il fallait bien s'y conformer.

Pour commencer, cela n'allait pas trop mal. La *Didon* avait l'air assez calme. Je levai la tête, j'effaçai les épaules, en essayant d'avoir en même temps « les poignets à hauteur du coude, les jambes tombant naturellement et le corps aisé, libre et droit ».

C'est effrayant tout ce que demande la théorie !

— Préparez-vous pour marcher au trot. Marchez au trot ! cria l'écuyer.

Il y eut quelques hennissements sinistres, quelques pointes et quelques écarts, mais tout rentra dans l'ordre, et je continuai à piler du poivre consciencieusement, me rappelant l'heureux temps où je montais dans l'allée des poteaux au bois de Boulogne pour mon plaisir.

Tout à coup l'écuyer, qui décidément s'enrhumait, éternua d'une façon formidable, et cet éternuement, répercuté par les grandes voûtes du manège, éclata comme une détonation. Alors ce fut un désarroi épouvantable. Quinze chevaux sortirent de la piste, pointant, ruant, se cabrant, tandis que leurs cavaliers mordaient la poussière avec un ensemble étonnant.

Quant à moi, la Didon, d'un brusque écart à droite, m'avait tellement déplacé que j'avais complètement tourné du côté du mur et ne tenais plus à la selle que par la cheville droite. Ce fut un moment atroce et le collet jaune de l'infanterie m'apparut dans toute son horreur. Heureusement je passai auprès d'une de ces grandes ficelles qui servent à fermer les fenêtres du haut du manège. Je m'y accro-

chai et, par un mouvement désespéré, je me remis en selle.

L'écuyer m'avait regardé lutter d'un air goguenard.

— Allons, me dit-il, vous n'êtes pas tombé, mais vous n'en valez guère mieux. Vous avez le droit de concourir encore une fois avec M. Ricornot, pour la dernière place. MM. Pouraille et de Tournecourt sont reçus. Quant aux autres, dit-il aux malheureux qui se brossaient, ils peuvent désormais se dispenser de venir au quartier.

Le soir, je m'endormis en rêvant à ce que je pourrais bien faire à Ricornot pour l'empêcher d'arriver. Ricornot mieux noté que moi ! Ricornot qui ne s'était pas rattrapé à la ficelle !...

II

Le lendemain était un dimanche. Arrivés à Paris dès dix heures du matin, nous fîmes avec Ricornot un copieux déjeuner au Heldert puis, selon notre habitude, nous nous précipitâmes à la sortie de la messe de une heure à la Madeleine. Chemin faisant je constatai, non sans inquiétude, l'effet produit par mon camarade. De fait, c'était un gaillard superbe. Grand, mince, dégagé, taillé pour le cheval comme

pas un ; avec cela, une moustache brune, retroussée d'un air vainqueur, et l'air pas melon du tout. Il portait avec une désinvolture toute particulière ce costume de Saint-Cyr auquel je n'étais pas encore très habitué, et il avait su donner à son plumet une inclinaison des plus coquettes. Et je réfléchissais avec terreur qu'il y avait une note pour le physique et qu'elle n'était pas sans influence sur l'admission dans la cavalerie !...

Nous arrivâmes devant la porte de l'église, et décrochant nos grandes lattes, nous prîmes des poses héroïques en faisant des effets de torse. Pauvre latte ! peut-être était-ce le dernier dimanche où on me la confiait, peut-être allais-je être obligé de la troquer contre le petit *coupe-choux* du fantassin ? Cette seule pensée me faisait frémir.

On commençait à sortir. Nos deux uniformes jetaient une note gaie au milieu de tous ces costumes sombres, et nous avions notre petit succès, surtout Ricornot. Tout à coup, je vis apparaître la belle madame de Beaurain, qui sortait gravement tenant à la main son livre de messe. Évidemment, elle n'était plus de la première jeunesse ; les lignes du visage commençaient à s'empâter un peu, et la taille tournait au majestueux ; mais les dents étaient toujours

superbes, et l'œil n'avait rien perdu de son velouté ni de son éclat, un grand œil bleu, par lequel passaient parfois toutes sortes de lueurs étranges; j'ajoute qu'il était souligné par une pointe de fard indien, mais c'était bien peu de chose, et il fallait nos yeux de vingt ans pour s'en apercevoir. Avec cela, veuve, gaie comme un pinson, pas collet monté du tout et adorant les jeunes gens.

Il y avait juste cinq semaines que les melons n'avaient pas mis le nez hors de l'école, et je ne sais si cette situation spéciale eut une influence sur ma façon de voir, mais je la trouvai aussi jolie... qu'autrefois. Quanta Ricornot, il était littéralement ébloui, tellement ébloui que je suis sûr qu'il n'avait pas vu le fard indien.

Je la saluai le plus respectueusement du monde, et aussitôt elle vint à moi en plaçant gentiment sa petite main gantée de peau de Suède dans mon gros gant blanc d'ordonnance.

— Comment c'est vous, mon cher R..., cria-t-elle (elle m'appelait par mon petit nom, mais elle m'avait connu si jeune!). Ainsi vous voilà Saint-Cyrien, je ne vous aurais jamais reconnu! c'est donc pour cela qu'on ne vous voit plus du tout.

— Chère madame, croyez bien que si j'étais venu à Paris plus tôt, ma première visite eût été pour vous.

— C'est gentil de ne pas oublier ses vieilles amies. Moi, j'ai toujours beaucoup pensé à vous, beaucoup, beaucoup. Vous rappelez-vous le petit hôtel de la rue de Balzac?...

Je jugeai inutile de nous lancer dans ces souvenirs, et je lui demandai la permission de lui présenter mon ami Ricornot qui s'était tenu un peu à l'écart, mais qui avança aussitôt avec empressement.

Madame de Beaurain leva sur mon ami un regard connaisseur et le détailla, tandis qu'il s'inclinait, puis elle pâlit légèrement. Je connaissais cette pâleur-là.

Lorsqu'il se releva, leurs yeux se rencontrèrent; elle le fixa un moment, puis elle ferma à demi les paupières, tandis que ses cils frissonnaient sur sa joue. Elle se tourna vers moi.

— Soyez gentil, me dit-elle, venez dîner ce soir avec moi.

— Mon Dieu, chère madame, ce serait avec grand plaisir, mais je ne puis guère laisser mon ami seul.

— N'est-ce que cela? J'espère, monsieur, dit-elle à Ricornot avec son plus charmant sourire, que vous

ne refuserez pas de venir dîner chez moi avec votre camarade ?

Ricornot devint rouge jusqu'aux oreilles et balbutia je ne sais quoi qui voulait dire qu'il acceptait avec bonheur. Puis nous quittâmes madame de Beaurain qui fut assez bonne pour mettre, à notre intention, le dîner à six heures et demie.

III

À six heures un quart, heure militaire, nous faisons notre entrée. Ricornot s'était fait friser au petit fer et, grâce à ses cheveux courts, avait réussi une espèce de coiffure à la Bressant qui lui allait fort bien. Sur sa tunique, il avait versé les parfums les plus inconnus, c'était un bouquet ambulante. Quant à madame de Beaurain, elle avait revêtu à notre intention un long peignoir de crêpe de Chine blanc tout garni de nœuds roses qui ne manquait pas de prétention et qui exhalait un doux parfum d'iris. Les manches larges laissaient apercevoir de beaux bras nus, peut-être un peu replets, mais blancs comme du marbre, et terminés par de petites mains à fossettes, toutes garnies de bagues. Elle avait relevé ses beaux cheveux noirs sur le sommet de la tête par un grand peigne espagnol planté un peu de côté, et, sur sa

nuque puissante, se tordaient de petites mèches en révolte.

Dans ce costume, aux lumières, elle était encore fort agréable, et qui sait, peut-être allais-je me laisser aller à lui refaire un doigt de cour; mais toute réflexion faite, je m'arrangeai pour que Ricornot fût assis à côté d'elle, tout en lui glissant qu'on le trouvait charmant.

Le dîner commença, un de ces dîners fins dont elle avait le secret, avec une foule de bonnes petites choses arrosées de vins merveilleux. Nous qui depuis six semaines étions abonnés régulièrement au gigot du gouvernement, nous trouvions tout exquis et nous dévorions tout avec enthousiasme. Ricornot surtout était admirable de brio, d'entrain et d'appétit.

Sans perdre un coup de dent, il racontait en riant les histoires les plus folles, tandis que sa belle voisine, les deux coudes sur la table, la tête supportée par ses belles mains, l'écoutait en souriant et sans le perdre des yeux une minute.

Aux entrées, la glace entre eux était déjà rompue; au rôti, ils étaient bons amis; à l'entremets, ils se portaient des santés, et je crois qu'au dessert ils s'étaient plusieurs fois trompés de verre. Je ne

sais par quel phénomène la distance entre les deux chaises avait beaucoup diminué. Était-ce l'influence des vins capiteux ? étais-je ébloui par les lumières des candélabres ! voyais-je double ? je ne sais, mais il me semblait apercevoir, comme dans un rêve, leurs mains se rapprocher de plus en plus ; un moment je me baissai exprès comme pour ramasser ma serviette, je crus entendre le bruit d'un baiser.

Je me levai brusquement.

— Vous m'excuserez, chère madame, de vous quitter aussitôt, mais j'ai absolument promis d'assister à un punch au café d'Orsay avant de prendre le train. Je vous laisse avec mon ami.

— Comment ! déjà ? me dit madame de Beaurain en me retenant assez mollement. Enfin, puisqu'il le faut, adieu, mon ami.

— Adieu, mon vieux, adieu, me dit Ricornot comme un homme qui avait hâte de me voir partir.

Lorsque j'eus fermé la porte, j'entendis un bruit de chaise qu'on rapprochait.

— Allons, me dis-je, il était vraiment grand temps de m'en aller.

Le soir, à neuf heures, je prenais honnêtement le train à la gare Montparnasse, sans avoir aperçu l'ombre d'un Ricornot.

Le lendemain, à une heure, j'arrivais au manège. C'était lugubre. Il y avait juste deux chevaux et, devant eux, l'écuyer, raide et impassible comme la justice. Tandis que je regardais ces montures, cherchant à deviner celle que le sort allait me confier, je pensai, non sans un battement de cœur, que toute ma carrière allait dépendre de cette reprise de manège. Puis je vis arriver à pas lents Ricornot, qui s'excusa de son retard auprès de l'écuyer, en lui disant qu'on n'était pas venu lui ouvrir sa salle de police.

— Pourquoi es-tu au bloc, mon pauvre vieux ? lui demandai-je tout bas, avec intérêt.

— Parce que j'ai manqué le train ; je ne suis revenu que par minuit quarante. Ah ! j'ai bien mal aux cheveux !...

— Allons, messieurs, à cheval ! nous cria l'écuyer. Je sautai en selle, tout en constatant avec joie que Ricornot avait toutes les peines du monde à s'enlever sur les poignets. La reprise commença. Je me sentais fringant, vigoureux et bien en selle, ma jument mâchait son mors, et trottait en cadence ; devant moi, mon camarade pâle, défait, le dos arrondi, faisait des déplacements d'assiette formidables à chaque tournant ; au deuxième tour, il se rattrapait

par moments à la crinière, au dixième il ne la quittait plus.

— Demi-volte renversée ! commanda l'écuyer.

Et tout à coup, sans que j'eusse eu le temps de voir ce qui s'était passé, j'aperçus un cheval qui bondissait follement tout autour de la piste, tandis qu'au milieu du manège, couvert de sueur et de poussière, le pauvre Ricornot était étendu tout de son long, ayant si mal aux reins que c'est à grand'peine qu'il parvint à se relever.

Le lendemain Ricornot, navré, faisait l'exercice dans la cour, ayant le sac au dos et le *flingot* sur l'épaule, et moi je recevais ma première paire d'éperons.

Et voilà comment je suis dans la cavalerie.

UNE HAINE DE FAMILLE



I

UN GROS BATEAU tire un coup de canon, trois ou quatre bateaux plus petits mettent à la voile et disparaissent à l'horizon. On ne les revoit plus jamais, jamais. Et on appelle cela des régates !

Cette judicieuse réflexion était glissée par Maxence à une fort jolie voisine, au teint mat, aux cheveux noir-bleu, qui, debout sur une chaise de Frascati, suivait les évolutions des bateaux du Havre. Elle jeta un regard à Maxence, sourit légèrement, puis, sans répondre, se remit à lorgner.

Évidemment il y avait un parti pris de froideur. Et cependant Maxence était bien et dûment présenté. Il avait eu l'heureuse chance de rencontrer, la veille, au grand bal traditionnel de la Société des Régates, Mezensac et sa jeune femme, mariés depuis trois mois à peine et s'aimant comme deux tourtereaux. Madame de Mezensac avait à côté d'elle une amie italienne, la comtesse Prilla, et Maxence avait été présenté comme valseur émérite.

Il semblait que plusieurs tours de valse savante eussent dû avancer davantage les affaires de notre ami. Aux régates, il s'était précipité vers le jeune ménage et avait immédiatement installé sa chaise à côté de la belle Italienne. Et il s'était mis à parler, à parler!... sur les lunettes d'or du président du Yacht-Club..., sur le ventre du général américain T..., sur la *Fauvette* qui, faute de vent, restait depuis dix minutes en face l'estacade sans avancer d'une ligne, sur les présents, sur les absents, sur tout... Les plaisanteries trouvaient de l'écho auprès du jeune ménage. Mezensac surtout était enchanté de cette occasion de s'appuyer sur le bras rond et potelé de sa petite femme. Il riait tellement que, sans ce gracieux appui, il fût peut-être tombé de sa chaise. Quant à la *contessina*, elle restait très froide, et Maxence eût été fort malvenu de se cramponner à sa voisine sous prétexte de rétablissement d'équilibre. Elle avait formellement déclaré qu'elle était parfaitement solide et n'avait besoin d'aucun soutien.

Il y avait d'ailleurs beaucoup de vrai dans la réflexion de Maxence. Les coups de canon succédaient aux coups de canon; les petits bateaux à voile partaient par bandes de trois ou quatre, puis on ne les revoyait plus.

— Mes enfants, s'écria Mezensac en tirant sa montre, ce plaisir a assez duré ; si nous voulons prendre le train de 6 h. 30 pour Paris, il est temps de partir.

Et, sur ces mots, il enleva sa femme de sa chaise et, avant de la déposer à terre, la tint enlacée dans ses bras un peu plus peut-être qu'il n'eût été nécessaire. Maxence offrit sa main à madame Prilla et la serva énergiquement pendant qu'elle sautait lestement à terre. Ce n'était guère, mais enfin on fait ce qu'on peut. La comtesse, d'ailleurs, ne parut nullement s'en émouvoir, et l'on se sépara en se donnant mutuellement rendez-vous à la gare.

— Allons, se disait Maxence tandis qu'un véhicule havrais l'emportait le long du boulevard de la République, tout n'est pas désespéré. Je vais avoir un voyage de cinq heures avec elle, et c'est bien le diable si je n'arrive pas à quelque chose.

Et, arrivé à la gare, il fit des bassesses à un monsieur à casquette très galonnée pour avoir le droit de passer avant le public sur le quai d'embarquement. Puis il choisit son wagon et après avoir étalé son pardessus et sa canne de manière à retenir quatre places, il se mit à distribuer des petites pièces à tous les employés en échange de la promesse formelle

qu'ils ne feraient monter aucune personne étrangère dans le susdit wagon.

À six heures vingt, les portes de la salle d'attente s'ouvrirent avec fracas, Maxence vit s'avancer bras dessus bras dessous Mezensac et sa femme. À côté marchait la comtesse avec son petit sac. Satané Mezensac ! Il avait une façon de donner le bras à sa femme qui était crispante pour un pauvre garçon isolé comme Maxence. On n'eût pas entre eux deux glissé une feuille de papier. À la rigueur même, le devoir de Mezensac eût été de donner le bras à la comtesse, mais il est probable que celle-ci l'en avait dispensé pour ne pas lui faire de chagrin. Maxence se précipita au-devant d'elle, la débarrassa de son sac et conduisit ses amis vers le wagon réservé. Madame de Mezensac s'assit près de la portière en face de son mari. La comtesse Prilla s'assit à côté de son amie et Maxence s'installa carrément en face d'elle.

— Pourvu qu'il ne nous monte personne ! dit Mezensac ; on serait tellement plus à l'aise pour causer.

— C'est un bonheur qu'il ne faut pas espérer, répondit l'Italienne.

Maxence ne dit rien, mais il jeta un regard de satisfaction sur deux ou trois employés farouches

qui rembarraient rudement les intrus qui osaient s'approcher du bienheureux wagon. Enfin l'on ferma les portières, un coup de sifflet retentit et le train se mit en marche, tandis que les employés, rangés sur le quai, envoyaient leur plus beau salut à Maxence.

II

Allons ! cela ne marche pas mal, pensa Maxence en dardant son regard le plus tendre sur la belle voisine placée en face de lui ; et ma foi, à tout hasard il allongea un peu la jambe, ce qui fait qu'il rencontra le petit pied de sa voisine.

Cette fois celle-ci se troubla. Elle fronça le sourcil et jeta un regard indigné qui voulait dire :

— Ah çà, vous êtes fou ! Vous vous croyez donc seul ! — Chose bizarre ! Mezensac, de son côté, avait voulu prendre les mains de sa femme qui les avait retirées en lui faisant comprendre d'un coup d'œil que la présence de Maxence rendait ces familiarités déplacées.

Rester cinq heures face à face avec une jolie femme sans lui faire la cour, ce n'était pas possible. Maxence avait peut-être d'ailleurs trop brusqué les choses ; le regard de l'Italienne était, au demeurant, beaucoup moins méchant qu'il n'en avait l'air, et

l'indignation avait surtout pour cause la présence des jeunes époux. Il fallait donc reprendre une conversation banale et arriver par des gradations successives à la familiarité tant désirée.

On parla de l'amiral La Roncière le Noury, du marquis de Mortemart, de M. de Mérode, des trois frégates américaines, arrivées la veille pour les régates. À mesure que la comtesse voyait Maxence plus calme, elle reprenait confiance; bientôt elle se départit de sa réserve et l'on se mit tous les quatre à causer amicalement sur le pied d'une bonne camaraderie.

À ce moment le train s'arrêta.

— Barentin! crièrent les employés.

Pais la portière s'ouvrit brusquement et l'on vit apparaître deux vieilles dames majestueuses, surchargées de paquets et coiffées de chapeaux à fleurs improbables. Elles s'assirent d'un air pincé (en province cela s'appelle être comme il faut), et encombrèrent de leurs petits paquets les deux places vacantes.

— Quel ennui! dit Mezensac à l'oreille de sa femme, nous n'allons plus être entre nous.

Quant à Maxence, il donnait des signes de la plus vive contrariété. Le sourcil froncé, l'air tragique, il se pencha vers ses amis et leur dit :

— Ah! mon ami, quel coup! Ces deux dames sont mes deux tantes. Nous sommes brouillés à mort.

— Si ce sont vos tantes, dit madame de Mezensac, pourquoi ne les saluez-vous pas?

— C'est une vieille haine de famille. Si vous saviez comme elles ont été mal pour ma mère! Elles ont fait révoquer notre bon curé, un saint! ma mère l'adorait. Ah! ce sont d'horribles femmes. Il faut à tout prix les faire déguerpir d'ici.

— Comment cela? demanda Mezensac. Maxence réfléchit une seconde, puis se frappant le front :

— Écoutez, elles sont très *collet monté*. Soyez excessivement tendre pour madame de Mezensac, moi, je ferai la cour à la comtesse, nous sommes sûrs de les faire partir.

Ce chuchotage avait déjà passablement agacé les deux vieilles dames qui regardaient Maxence d'un air fort peu tendre.

— Voyez les mauvais regards qu'elles me lancent, dit Maxence. La situation est intolérable. Voyons, faites cela pour moi.

— Ma foi, dit Mezensac, auquel ce projet souriait fort, nous ne pouvons pas refuser cela à ce brave garçon ; et, s’approchant de sa femme, il l’attira tout près de lui, et lui campa deux baisers qui résonnèrent bruyamment en lui disant tout haut :

— Je ne t’ai jamais tant aimée que ce soir.

Maxence prit la petite main de la comtesse, mise au courant de la situation. Elle voulut d’abord la retirer, mais sur l’avis du jeune ménage, affirmant que cela n’avait aucune importance, elle consentit à la laisser.

Au baiser donné par Mezensac, les deux vieilles dames avaient bondi ; puis, d’un commun accord, elles tournèrent le dos de façon à se concentrer dans la vue du paysage.

Mais Mezensac ne l’entendait pas ainsi. On a un ami ou l’on n’en a pas, et très décidé à le débarrasser de ses deux tantes, il agrémentait ses caresses d’exclamations aussi bruyantes qu’extraordinaires. Il faut dire d’ailleurs qu’il était enchanté de cette occasion d’embrasser sa petite femme, ce qu’il n’avait pas pu faire depuis le départ de l’hôtel.

— Étais-tu gentille en t’habillant, ce matin ! disait-il. Je te vois encore, les bras nus, avec ta chemise et tes bas de soie rose. Tu avais l’air d’une jolie

poupée. Tu sais, ces poupées qu'on vend avec le costume à part ?

Et il riait, et il l'embrassait avec une conviction qui finissait par influencer l'Italienne malgré elle. Il y avait de l'électricité dans ce petit wagon, et Maxence, inspiré par le déplorable exemple du ménage, serrait les jambes de la comtesse entre ses deux genoux, et lui disait dans l'oreille les choses les plus folles du monde.

Parfois quelque choc du chemin de fer amenait la pointe de sa moustache jusqu'aux petites mèches qui frisaient sur ses tempes, et elle ne pouvait s'empêcher de frissonner.

— De grâce, finissez, disait-elle alors.

— Impossible de cesser tant que mes tantes seront là ! répondait Maxence avec énergie.

— Impossible, appuyait Mezensac.

Les deux vieilles étaient dans un état impossible à décrire.

Elles avaient ouvert leurs glaces et passaient à moitié la tête au-dehors pour échapper à ce spectacle scandaleux.

Maxence eut pitié de leur peine et tira le petit store bleu sur la lampe. Aussitôt le wagon prit un

air mystérieux, beaucoup plus favorable aux tendres épanchements.

Ah ! je vous prie de croire que la comtesse n'était plus pâle. Écoutez donc, on ne joue pas impunément à ce petit jeu-là. Ses joues brûlaient et ses grands yeux noirs brillèrent étrangement, tandis que Maxence se rapprochait d'elle de plus en plus, et avait même fini par glisser une main autour de sa taille.

Elle ouvrait un éventail pour dissimuler au moins son visage aux deux dames... Du côté des Mezensac, les baisers pleuvaient dru comme grêle...

À Mantes, les deux vieilles dames ramassèrent précipitamment leur paquet et se sauvèrent dans un autre compartiment, comme si elles eussent voyagé avec le diable. On arriva à Paris à onze heures et demie, et Mezensac qui avait, je ne sais trop pourquoi, des yeux plus grands que nature, fit monter, à la hâte, sa femme dans la voiture et recommanda au cocher de rentrer au galop à la maison.

Maxence, resté seul, offrit son bras à la comtesse. Celle-ci le prit en tremblant un peu et ils montèrent ensemble en voiture. Comme il lui reprenait ardemment les mains en les couvrant de baisers fous :

— Voyons, dit-elle en souriant, il n’y a plus de raison maintenant, vos tantes ne sont plus là.

— Quelles tantes ? demanda Maxence, qui parut sortir d’un rêve.

— Mais ces deux femmes qui ont été si mal pour votre mère !

— Ah ! les deux vieilles du wagon ? dit Maxence ; eh bien, j’aime mieux vous l’avouer, je ne les connais pas du tout.

NUIT D'AMOUR



I

LES PARIS étaient ouverts. Il y avait bien un mois que la lutte durait entre Parabère et Boisonfort au sujet de la belle Henriette, lutte loyale s'il en fut : le jour où l'un des deux verrait préférer l'autre, il devait se retirer et laisser la place à son rival. C'était parfaitement entendu.

Henriette était en effet la femme la plus difficile à prendre qui fût au monde. Si amoureux qu'on soit, il y a des heures où nos deux amis, pour être amoureux, n'en étaient pas moins hommes. Eh ! mon Dieu, cette heure-là peut-être Henriette ne la redoutait-elle pas plus qu'une autre, mais elle désirait y être amenée insensiblement, sans presque s'en apercevoir. Souvent d'un geste Parabère avait perdu le fruit de quinze jours de tendresse respectueuse, et eût été vaincu si le lendemain, à son tour, Boisonfort n'avait compromis ses actions par quelque mot malheureux. La conversation ne roulait jamais que sur les fleurs, les chansons, les oiseaux, le soleil, le printemps ; on

s'élevait à des hauteurs surhumaines, excessivement fatigantes pour les cerveaux de gens qui n'en avaient pas l'habitude et chacun d'eux se promettait bien d'arriver à couper un peu les ailes de l'ange.

Avec cela, Henriette était bien la veuve la plus désirable du monde. Grande, mince, blonde, elle avait je ne sais quoi de chaste et d'enfantin dans la physionomie qui était un charme de plus. Veuve toute jeune, elle rêvait l'amour comme un paradis où ne devait détonner aucune fausse note, où tout devait se fondre dans un ensemble divin et poétique.

Parabère et Boisonfort avaient accepté cette situation et étaient devenus élégiaques au possible, et les camarades du *Petit-Cercle* eussent bien ri s'ils eussent pu entendre les conversations bizarres qui avaient lieu dans le petit boudoir d'Henriette. Il y avait des moments où eux-mêmes ne comprenaient plus un mot de ce qu'ils disaient. Henriette, sa jolie tête renversée sur un coussin, les écoutait comme en extase, les yeux perdus dans la rosace du lustre, rêvant à toutes les jouissances de cœur et à tous les raffinements de passion qu'elle n'avait pas pu trouver dans son premier mariage, et qui semblaient devoir s'offrir à elle dans une liaison. À vrai dire, Boisonfort était beaucoup plus élégant que Parabère : il

arrivait là avec son sujet tout préparé ; ses phrases harmonieuses, ciselées à l'avance, chantaient le thème connu avec un art infini. Mais Parabère, malgré sa brusquerie, rachetait ce désavantage par plus de sincérité, plus d'émotion vraie, Henriette trouvait chez lui moins d'art, mais plus d'improvisation.

Et cela durait ainsi depuis longtemps, très longtemps, et la belle Henriette ne savait guère auquel de ses deux soupirants donner la préférence, lorsqu'un beau jour Boisonfort, qui avait la veille, fouillé toute sa bibliothèque de poésie, arriva triomphant. Il s'assit sur un petit pouf dans le boudoir parfumé de sa belle amie et lui demanda la permission de lui lire quelques vers composés en son honneur pendant une nuit « où il n'avait pu dormir tellement il pensait à elle ! »

— Vraiment, mon ami, des vers pour moi ! dit Henriette charmée. Voyons, lisez-moi cela bien vite.

— Vous excuserez le tutoiement, dit Parabère ; c'est une simple licence poétique pour laquelle je demande à l'avance toute votre indulgence.

— Je pardonnerai si les vers sont bons ; allez, je suis tout oreille.

Et Boisonfort commença en donnant à sa voix les inflexions les plus caressantes :

*Je t'ai vue et je t'aime ainsi qu'en un roman.
Je t'aime, et suis heureux comme si quelque fée
Venait de me toucher avec son talisman.
Quand tu parus divine et d'or vivant coiffée,
J'ai senti qu'un espoir sublime et surhumain
Soudain m'enveloppait de sa chaude bouffée.
Et j'ai manqué mourir quand j'ai touché ta main.*

Henriette l'avait écouté tout émue. Cet « espoir sublime et surhumain » l'avait surtout frappée. Elle prit la main de Boisonfort qui ne pensa pas du tout mourir et lui dit :

— Merci ! l'homme qui a trouvé de tels vers doit avoir du cœur. L'épreuve a assez duré, mon pauvre ami, mais ne m'en veuillez pas trop.

— Vraiment, s'écria Boisonfort transporté, vraiment, vous consentiriez...

Henriette le regarda en souriant :

— Demain soir je dînerai chez ma tante Précy-Bussac et à onze heures je serai chez vous.

Le soir même, Parabère recevait le petit mot suivant :

« Mon cher ami,

» Henriette s'est enfin décidée à venir chez moi demain à onze heures. Tu sais nos conventions. Tu ne dois plus chercher à la revoir. À ta place, je ferais

un petit voyage. Cela te distrairait et te ferait du bien au physique et au moral.

» Bon voyage donc, mon pauvre ami, et bien à toi.

» BOISONFORT. »

NUIT DAMOUR



II

LE LENDEMAIN MATIN, à dix heures, Parabère était chez M. Lardèche, propriétaire de Boissonfort, connu par son avarice sordide. La conversation paraissait très animée.

— Mon Dieu, monsieur, disait M. Lardèche, je vous répète que l'époque de cette opération n'est pas encore arrivée. En général, je fais faire ce travail au mois d'août. C'est la saison la plus commode.

— Pardon, j'ai oublié de vous dire que ce serait entièrement aux frais de mon ami.

— À ses frais! vraiment le travail serait à ses frais!

— Vous n'aurez pas un sou à donner... et même il m'a chargé de payer d'avance. Et Parabère sortit un petit rouleau de louis qu'il aligna sur la table.

— Dans ce cas-là, monsieur, je n'ai rien à lui refuser, répondit M. Lardèche enchanté. Et quand désire-t-il que nous commençons?

— Mais aujourd'hui même.

— Parfait, je vais donner des ordres en conséquence.

Et il reconduisit Parabère avec les plus grands égards, ne pouvant s'expliquer la cause d'une générosité qui constituait pour lui une aussi bonne aubaine.

Quant à Boisonfort, la journée lui parut bien longue. Il la passa à embellir son petit rez-de-chaussée, à renouveler les plantes vertes des jardinières, à garnir les vases de fleurs, à tout faire, en un mot, pour que le nid fût digne de la divinité qui allait venir le visiter.

À onze heures moins le quart, un bon feu flambait dans la cheminée du salon, piquant des étincelles d'or sur des trophées d'armes et les cadres des tableaux suspendus à la muraille. Dans le fond, à travers une lourde portière en vieille tapisserie soulevée transversalement par une grosse embrasse, on apercevait une chambre à coucher élégante, avec le grand lit de milieu, les deux armures dressées debout de chaque côté du chevet, les murailles tendues de tapisserie, le tout éclairé par la lueur mystérieuse d'une lampe persane. Les fleurs envoyaient leur parfum doux et pénétrant. Boisonfort allait et venait, donnant un dernier coup d'œil aux bibelots,

plaçant les bonbons préférés sur une table à portée de la main, tirant un grand fauteuil en satin noir tout près de la cheminée. Tout à coup il entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant chez lui. Il se précipita à la porte et reçut dans ses bras une femme voilée dont le cœur battait à tout rompre.

C'était Henriette.

— Me voilà, mon ami, mais j'ai eu bien du mal à venir ! Mon oncle Précy-Bussac voulait à tout prix me reconduire et j'ai cru que je ne pourrais jamais m'échapper. J'avais une peur ! Dites-moi, à ce rez-de-chaussée, personne ne peut nous voir ?

Boisonfort lui montra les grands rideaux hermétiquement clos, puis il l'entraîna près de la cheminée et la fit asseoir dans le fauteuil, après l'avoir débarrassée de ses dentelles et de sa sortie de bal.

Elle était vraiment ravissante ainsi, en robe décolletée, avec ses épaules d'enfant dont la blancheur tranchait sur le satin noir du fauteuil.

Boisonfort s'était mis à ses genoux et elle lui avait passé ses deux beaux bras blancs et parfumés autour du cou. L'heure des hésitations était passée ; en franchissant le seuil de la porte, elle savait à quoi elle s'engageait, et sa figure mutine n'avait plus l'air

de demander qu'une chose : c'est qu'on lui permit, comme le gladiateur antique, de tomber avec grâce.

— Ne voulez-vous pas visiter ma chambre à coucher ? avait déjà demandé Boisonfort. J'ai deux armures de guerriers japonais...

— Plus tard, avait répondu Henriette. N'êtes-vous donc pas bien ainsi auprès de moi ?

Boisonfort était certainement très bien, il était même trop bien, et c'est justement pour cela que les guerriers japonais... À ce moment on entendit le roulement de plusieurs voitures qui s'arrêtaient devant la maison : puis la porte cochère s'ouvrit à deux battants.

— Est-ce qu'il y aurait une soirée dans votre maison ? demanda Henriette avec inquiétude.

— Peut être madame de Comfort, au premier, donne-t-elle un petit thé ; mais rassurez-vous, c'est toujours fini à minuit.

Et il renouvela sa question relativement aux guerriers japonais, et si tendrement cette fois qu'Henriette ne put refuser et passa de l'autre côté de la portière.

— M'aimerez-vous longtemps ? demanda-t-elle en plaçant sa jolie tête sur son épaule.

— Toujours ! répondit Boisonfort. Cependant il y avait sous la voûte une animation extraordinaire. On entendait parler, puis par moments un bruit sourd inexplicable.

Par les fentes des rideaux de satin on apercevait le miroitement d'une longue file de voitures.

— Je vous assure, mon ami, que cela doit être une grande soirée, et j'ai bien peur de ne pouvoir sortir avec vous sans être vue.

— Rassurez-vous. Je vous jure qu'il n'y a dans la maison que madame de Comfort qui reçoit, et cela finit toujours de très bonne heure.

Puis l'attirant tout près de lui :

— Si tu savais comme tu es belle, et comme depuis longtemps je rêvais à l'heure divine de ce soir sans trop oser l'espérer ! Toute ma vie, cette nuit-ci restera gravée dans mon cœur comme une des heures les plus radieuses de ma jeunesse... À ce moment, on entendit distinctement :

— Les hommes ont-ils eu leur ration d'eau-de-vie ?

— Oui, patron.

— Eh bien, commençons, car il est minuit.

Puis le bruit sourd déjà entendu recommença, mais cette fois on cadence. On eût dit la manœuvre d'une pompe.

— Ah çà, dit Henriette terrifiée, y aurait-il le feu ?

Boisonfort se précipita à la fenêtre, l'ouvrit et recula stupéfait.

Une demi-douzaine de tonneaux à gros numéros étaient rangés devant la maison. Sur le trottoir, une lanterne éclairait un tuyau ressemblant à un gros serpent. En même temps, une odeur épouvantable se répandait dans l'appartement.

Il referma vivement la fenêtre et revint vers Henriette en lui assurant... qu'il n'y avait aucun danger.

Il voulait reprendre la conversation où il l'avait laissée, mais la situation devenait intolérable. L'odeur allait crescendo, pénétrant par toutes les fissures, et sous la voûte on entendait toujours ce grondement sourd et cadencé.

Henriette, toute pâle, plaça d'abord convulsivement son petit mouchoir de dentelles sous son nez ; puis, au bout de quelques secondes, voyant que ce remède lui-même était insuffisant, elle prit sa man-

tille, endossa sa sortie de bal avec rage, et, n'y tenant plus, elle s'élança vers la porte.

— Henriette, par pitié! criait Boisonfort, essayant de la retenir.

— Laissez-moi! Laissez-moi! c'est une horreur! cria Henriette en s'enfuyant.

Le lendemain, Boisonfort, désolé, reçut à son réveil le petit mot suivant :

« Cher monsieur,

» Vous voyez que je n'ai pas tardé à exécuter les ordres que vous m'aviez fait transmettre par M. de Parabère. Quand vous voudrez avancer encore l'époque du travail, ne vous gênez pas. C'est toujours bon pour la maison, et surtout pour les caves.

» Bien à vous.

» LARDÈCHE. »

LA PURIFICATION



IL Y A QUELQUE TEMPS, en lisant sur le *Figaro* la liste des sommes souscrites pour l'Orphelinat d'Auteuil, nous fûmes frappés par une mention particulière. Parmi les raisons plus ou moins bizarres motivant les envois d'argent il y avait :

PURIFICATION!

APRÈS EXPÉRIENCE, 60 FRANCS.

Comme bien on pense, ces deux lignes de texte nous avaient fortement intrigué. Après expérience ! Quelle expérience ?

Nous allâmes aux informations, et, à force de recherches, nous finîmes par découvrir une petite histoire parisienne dont nous garantissons la parfaite authenticité.

Vous connaissez le grand Hector de Pignerolles ? Trente-deux ans, riche, excessivement joli garçon, il appartient à l'une des familles les plus anciennes et les mieux posées de la Saintonge. Malgré son âge, il s'était fait une telle réputation de bon sens, de sérieux, de probité scrupuleuse et de loyauté, qu'au

cercle, dans toutes les questions d'honneur un peu délicates, on le prenait toujours comme arbitre. On était sûr, en suivant son conseil, d'agir toujours bien. Sa bourse était toujours au service de ses amis ; chose rare, ses maîtresses elles-mêmes, lorsqu'il les quittait, ne pouvaient s'empêcher de conserver le meilleur souvenir de son caractère passionné et chevaleresque.

Un soir qu'on s'était permis quelques plaisanteries sur Boisonfort absent et ne pouvant, par conséquent, se défendre, il avait pris fait et cause pour son ami et s'était battu pour lui. Le jeune Tournecourt, après une perte formidable, allait être affiché, et pensait se brûler la cervelle, lorsque Pignerolles était arrivé et sans bruit lui avait remis la somme nécessaire en lui disant simplement :

— Mon cher ami, entre gens du même monde, il faut toujours s'aider.

Même générosité avec les femmes. Au printemps dernier, une de ses dernières maîtresses fut réduite à vendre son mobilier ; il racheta tous ses bibelots et les lui renvoya sans même se nommer.

On connaissait de lui cent autres traits du même genre, aussi n'avait-il que des amis.

Et cependant, Hector était triste. Il rêvait, en effet, une chose bien difficile : il voulait être aimé pour lui-même.

Et il se faisait la raisonnablement suivant :

— Les femmes du monde, disait-il, vous aiment pour elles. Grâce à vous, elles oublient, pendant quelques heures, le prosaïsme d'une vie toujours la même. Vous êtes l'intermède comique qui permet de supporter la pièce ennuyeuse jouée par le mari. Dans les meilleurs cas, vous êtes la distraction indispensable, hygiénique ! Vous êtes le bras nécessaire pour accomplir certaines escapades... Elles vous aiment pour elles et non pour vous.

Quant au demi-monde, c'est encore bien pis. Les femmes ne vous y aiment absolument que par amour-propre et pour votre argent. Grâce à vous, elles peuvent écraser une rivale par le luxe de leurs attelages, de leurs toilettes, de leur installation. Elles peuvent se faire admirer dans les avant-scènes, donner des fêtes qui font parler d'elles, etc. Elles aussi ne vous aiment que pour elles, rien que pour elles !

Et il en arrivait à se dire que, puisque cet amour désintéressé n'existait pas en haut, il fallait le chercher en bas, parmi ces femmes dont la vie simple et peu luxueuse se rapproche davantage de la loi natu-

relle. Peut-être pourrait-il trouver là quelque bonne fille qui se mettrait à l'aimer, sans intérêt, sans calcul, pour lui.

Et, coiffé du petit chapeau de campagne, en simple veston, il se mit à rôder dans certains quartiers populeux. Un soir qu'il remontait la rue des Martyrs, il aperçut une assez jolie fille, dont la mise prétentieuse trahissait le métier. Elle avait un chapeau blanc coiffé très en arrière sur des cheveux très frisés et rabattus en frange sur les yeux ; une robe de soie bleu clair et assez fripée dessinait une taille bien prise, mais un peu commune. Malgré tout cependant le teint était rose, la lèvre était fraîche et les yeux, bien ouverts, étaient jeunes et bons.

En passant auprès de Pignerolles, elle lui lança un petit regard provocant et lui dit :

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, mademoiselle, répondit-il.

Et, rebroussant chemin, il se mit à causer en descendant avec elle.

Celle-ci, très étonnée d'être traitée aussi poliment, regarda son interlocuteur. Il était vraiment très joli garçon, avec ses cheveux noirs et frisés rejetés en arrière, sa petite moustache noire retroussée, son col rabattu d'où émergeait le col blanc et rond.

— Sais-tu, lui dit-elle en riant, que tu es très gentil ? Offre-moi quelque chose à la brasserie, veux-tu ?

Pas bien comme il faut, l'endroit en question et ne rappelant que de très loin le café Anglais, mais bast ! qui veut la fin veut les moyens.

Il entra bravement et s'assit, tandis que sa compagne rapprochait sa chaise le plus possible de lui, et le regardait dans le blanc des yeux.

— Pourquoi me regardes-tu comme cela ? lui dit-il en riant.

— Parce que tu me plais. Dis-moi, comment t'appelles-tu ?

— Hector. Et toi ?

— Anita.

— Ah ! c'est un joli nom.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda tout à coup Anita.

— Moi ?... Je suis photographe.

— Cela rapporte-t-il beaucoup ?

— Rien. Les affaires ne marchent pas.

À son grand étonnement, Anita ne fut nullement refroidie par cet aveu et continua à causer le plus gentiment du monde.

Tout à coup Hector se leva.

— Allons, bonsoir, ma petite, lui dit-il, tu es gentille tout plein.

Elle le regarda étonnée.

— Comment, tu me quittes ?

— Il le faut bien.

— Je te déplaïs donc ?

— Pas du tout ; mais je te l'ai dit, les affaires ne vont pas et il faut être raisonnable.

— Je veux que tu restes, tu entends ? C'est moi qui le veux ; tu n'as donc pas à t'inquiéter. Je t'ai dit que tu me plaisais, cela suffit, n'est-ce pas ?

— Tiens, tiens ! pensa Pignerolles, est-ce que j'aurais enfin trouvé ce que je cherche ?

Et ils partirent ensemble bras dessus bras dessous.

Le lendemain, notre ami Hector revint encore, puis le surlendemain, et finit par venir presque tous les jours, sur les supplications d'Anita. Et jamais celle-ci ne voulut soulever la plus petite question d'intérêt. Il y avait bien quelques inconvénients à la situation. Anita avait une amie, nommée Julia. Un jour elle annonça que Julia viendrait déjeuner le lendemain avec Albert, et qu'on comptait sur la présence d'Hector.

— Qu'est-ce que c'est qu'Albert ?

— C'est un garçon boucher.

— Diable !

— Eh bien, quoi, c'est l'amant de cœur de Julia comme tu es le mien. Il est très bien ce garçon, et il n'y a aucune raison pour ne pas le recevoir.

— C'est juste, répondit notre ami.

Et, de fait, quel motif eût-il pu alléguer pour ne pas voir cet Albert. Donc le lendemain les invités arrivèrent.

Albert était un gros gaillard de six pieds, rouge, moustachu et frisé comme un Hercule Farnèse. Au reste, pas fier du tout ; au bout de cinq minutes de conversation, il était du dernier bien avec Hector et le tutoyait en l'appelant : ma vieille.

On se mit à table. Il n'y avait qu'une bonne et certes Hector ne pouvait exiger qu'il y eût un plus grand personnel. Aussi à chaque instant, Anita le priait-elle de se lever pour chercher le pain, apporter les assiettes et déboucher les bouteilles d'un bon gros rouge-bord, bien difficile à boire.

Mais quoi ! il fallait bien faire les honneurs aux invités et de quel droit eût-il exigé un meilleur vin ? Son goût exécrationnel n'était-il pas corrigé un peu par l'idée du désintéressement avec lequel il était offert ?

Tous les samedis, autre affaire, c'était le tour de la famille. Il y avait d'abord maman Grégoire, concierge rue de la Tour-d'Auvergne, puis la sœur d'Anita, madame Poignard, couturière; le mari, M. Poignard, était employé au balayage.

— Tu comprends, disait Anita, ils nous font beaucoup d'honneur, car enfin ils sont mariés, eux, ce sont des gens posés, vivant de leur travail, tandis que nous... Promets-moi d'être très aimable pour maman et pour mon beau-frère.

Et Hector se confondait en attentions pour maman Grégoire et pour l'employé du balayage, qui arrivait avec sa casquette galonnée, couverte d'une noble poussière.

On s'accorda d'ailleurs à trouver qu'Hector avait l'air très doux et très poli, et au bout de quelques instants de conversation, Poignard se décidait à appeler Hector son beau-frère.

Ah! les singuliers festins! ces jours-là tout se faisait à l'ail et à l'échalote. Il y avait surtout un certain miroton, que maman Grégoire faisait elle-même à la cuisine, et qu'elle appelait mironton! Jamais Hector ne put le digérer, mais franchement ce n'était pas à un pauvre photographe dont les affaires ne marchaient pas à faire le difficile.

Mais cela n'était rien auprès de certaines parties à quatre avec Julia et M. Albert le boucher.

On allait à la *Boule-Noire*, un petit bal sur le boulevard extérieur. Là, on s'attablait, et l'on buvait des saladiers à la française. Albert avait des amis qui étonnaient profondément Hector. Sous des casquettes de soie, sortaient des mèches collées sur les tempes, qu'ils appelaient rouflaquettes. Leur mise ne manquait pas d'une certaine recherche de mauvais goût. Sous la blouse bleue, l'on apercevait le devant de la chemise tuyauté à jabot et le gilet de velours épingle. D'autres, maigres, chétifs, avaient des cravates roses, et des yeux noircis au charbon. D'ailleurs, une bien drôle façon d'inviter à danser ; lorsqu'il s'agissait d'une valse, ils criaient :

— Ohé ! Titine ! viens-tu en suer une ?

Quand il s'agissait d'un quadrille : — Allons, un vis-à-vis ! un vis en face ! puis c'étaient des hurlements, des cris de bis jetés aux cuivres de l'orchestre, un brouhaha indescriptible, et par-dessus tout, une odeur de vin répandu, de fumée de pipe, bien difficile à supporter pour quelqu'un peu habitué à ces milieux populaires.

Au résumé, on s'habitue à tout et le plaisir d'être aimé pour soi-même valait bien certains sacrifices.

Mais, un détail agaçait particulièrement notre ami, c'était de ne pouvoir venir chez la belle enfant qu'à des heures fixes et bien désignées à l'avance.

— Mon petit ami, disait Anita, tu es trop raisonnable pour ne pas comprendre les choses. Je ne voudrais pas te faire du chagrin, mais toi, de ton côté, tu ne voudrais pas me faire du tort.

Au fait, c'était vrai, dans sa position, il ne pouvait exiger plus. Là-dessus, elle l'embrassait très gentiment et lui faisait comprendre qu'elle aimait à le voir aller se promener.

Dans ces moments-là, Hector s'en allait rêveur.

Un jour qu'il venait d'être éconduit de la sorte, il descendait le boulevard des Batignolles, car sa tenue ne lui permettait pas de jamais se montrer dans les quartiers où l'on aurait pu le reconnaître, quand tout à coup, en passant devant un jardinet, où trois acacias-pommes, assez chétifs, ombrageaient des tables en bois vert, il s'entendit appeler.

— Hé, Hector ! viens donc, ma vieille, nous *faisons* des litres.

C'était le boucher Albert, en compagnie de quelques amis, ornés de rouflaquettes.

Il n'y avait pas à reculer. Hector s'approcha de la table.

— Messieurs, dit Albert, je vous présente *celui* d'Anita.

On fit fête à Hector. — Les litres continuèrent, puis la conversation vint à tomber sur le mérite de leurs bonnes amies respectives.

— Moi, dit Albert, Julia me donne soixante francs par mois.

— Et la mienne, soixante-dix, répondit un autre.

— Ah ça, demanda Albert, et toi, Hector, combien te donne Anita ?

— À moi ! s'écria Hector, rougissant d'indignation, mais je vous prie de croire qu'elle ne me donne rien du tout.

— Elle ne te donne pas d'argent ! alors elle te trompe. Tu n'es pas aimé comme nous.

Un doute terrible vint dans l'âme d'Hector. Comment, après avoir supporté tant de tortures pour arriver à son idéal, il n'était pas sûr de l'avoir atteint ! Il y avait des gens qui étaient aimés mieux que lui, plus que lui ! Évidemment, puisqu'on faisait pour eux des sacrifices qu'on ne faisait pas pour lui. Mais comment recevoir de l'argent d'une femme ? Au moins l'épreuve méritait-elle d'être tentée.

Et comme, en rentrant, Anita lui sautait au cou, il prit un air navré et lui conta une longue histoire

de dettes criardes, de menaces de propriétaire, inventant à mesure qu'il parlait les incidents les plus propres à émouvoir...

— Et combien te faudrait-il, lui dit Anita, sitôt qu'elle put placer un mot ?

— Oh ! une somme énorme !...

— Combien encore ?

— Soixante francs, au moins !!!

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

Et, ouvrant un petit coffret, Anita en sortit douze pièces de cent sous qu'elle remit en souriant dans la main d'Hector.

— Anita, tu es une brave fille ! Je vais chercher une voiture, et je t'enlève. Dans dix minutes je veux que tu ne sois plus ici.

— Hein ! fit Anita stupéfaite.

— Oui, je t'expliquerai cela plus tard, mais maintenant que l'expérience est faite, j'aime mieux payer et vivre à ma guise. Écoute-moi bien : Je te donnerai mille francs par mois pour ne plus voir M. Albert et ses honorables camarades ; et deux mille francs par mois pour pouvoir venir chez toi à toutes les heures que je voudrai. Avec cela, je payerai les petites notes. Ça te va-t-il ?

— Mon Dieu ! s'écria Anita, mon pauvre Hector qui devient fou !

Aujourd'hui, Anita, installée boulevard Malesherbes, est en train de devenir une des plus élégantes demi-mondaines. Notre ami Hector espère qu'il est toujours aimé pour lui-même, mais se gardera bien de risquer d'aussi terribles expériences.

Quant aux douze pièces de cent sous, elles ont été envoyées pieusement au *Figaro*, avec cette suscription qui nous avait si fort étonné :

Purification !!!

LE MOYEN INFALLIBLE



I

LARMEJANE ET DESTIGNAC, sous-lieutenants au 32^e hussards, venaient d'arriver à Pont-à-Mousson.

Amis d'enfance, élevés ensemble à la rue des Postes, entrés à Saint-Cyr la même année, ils avaient eu l'heureuse chance d'être nommés officiers au même régiment. Ils ne se quittaient guère et jamais l'on ne vit camarades plus unis. Destignac avait choisi son appartement vis-à-vis le rez-de-chaussée de Larmejane, et quand on apercevait l'un dans la cour du quartier, on était sûr que l'autre n'était pas loin.

Au régiment on avait pris l'habitude de respecter cette touchante union.

L'adjudant-major les commandait autant que possible ensemble de semaine.

Les jours de service en campagne, pour former une division, on réunissait volontiers leurs deux pelotons, et, de fait, le service n'en allait que mieux.

Tout frais émoulus de l'école, ils avaient encore leur fanatisme intact. C'est si beau les premiers galons ! On est si heureux en sortant du bahut d'avoir sa chambre, son ordonnance, son cheval. La vie vous apparaît si belle, si ensoleillée, si pleine d'avenir.

Une seule chose manquait aux deux jeunes gens pour réaliser le bel idéal de l'officier rêvé là-bas derrière les murs de Saint-Cyr, C'était une maîtresse. Ils avaient lu les aventures de *Monsieur Mars et de Madame Vénus* ; ils y avaient retrouvé à chaque page un certain Maxence de Parabère auquel étaient arrivées les aventures les plus extraordinaires. Pourquoi ne feraient-ils pas comme lui ? Ils étaient jeunes, bien tournés, débrouillards ; ils n'avaient qu'à chercher.

Évidemment, la promenade de Pont-à-Mousson ne valait pas le boulevard des Italiens, mais avec de la persévérance, on arrive à tout. D'ailleurs, il y avait la messe du dimanche toujours fort bien composée, et puis, à trois heures, les élégantes de la ville se réunissaient à la musique militaire sous la rotonde ; c'étaient des occasions que nos sous-lieutenants n'eurent garde de manquer.

Un beau dimanche, à midi, Larmejane entra radieux dans la chambre de Destignac.

— Mon cher, lui dit-il, une grande nouvelle. J'arrive de l'église, j'ai enfin trouvé la femme de mes rêves.

— Bravo ! raconte-moi cela.

— Figure-toi que je m'étais posté près de la grande porte, et, sans m'en apercevoir, je barrais complètement les approches du bénitier. Une femme arrive, brune, grande, majestueuse, un port vraiment royal. Avec cela des yeux qui lui faisaient le tour de la tête. Elle cherche à s'approcher du bénitier, et me dit avec son plus gracieux sourire un : « Pardon, monsieur, » avec une voix !... ah ! mon ami, une véritable musique.

— Et alors ?...

— Tu comprends que je ne perdis pas l'occasion. J'enlevai à la hâte mon gant d'ordonnance, je plongeai ma main dans l'eau bénite, et, un peu ému, je lui tendis le bout des doigts. Elle me fixa un instant, mais avec un regard si étrange que je me sentis tout troublé, puis sa main toucha la mienne, et il me sembla que je venais de recevoir une véritable décharge de pile électrique.

— Pas tant de détails, de grâce, dit Destignac que cette histoire avait fait devenir très rouge.

En même temps, il ouvrit la fenêtre toute grande pour avoir de l'air.

— Je ne l'ai pas perdue de vue une minute pendant l'office, continua LarmeJane ; une tenue, une piété, impossible de ne pas être édifié. À la sortie, je l'ai entendue donner à une de ses amies rendez-vous à la musique. Tu vas venir avec moi, et tu me donneras ton avis.

— Prends garde, dit Destignac, il me semble que tu vises bien haut : d'après ce que tu me racontes, cette femme m'a l'air parfaitement comme il faut.

— Grande dame, mon cher, tout ce qu'il y a de plus grande dame. J'ai déjà pris mes informations, elle s'appelle madame de Beaurain, et c'est la femme du receveur.

— Eh bien, tu ne te refuses rien. Moi, je t'avouerai que le célibat me pèse. Je ne sais pas si c'est l'effet du printemps, mais il est grand temps que je trouve également l'âme sœur de la mienne.

Et tout en souhaitant tous les succès possibles à son ami, Destignac se mit en devoir de procéder à une toilette soignée destinée à éblouir les belles Mussi-Pontoises. À trois heures, le petit shako bleu de ciel bien campé sur les yeux, le sabre correctement au crochet, le torse bien moulé dans un dolman

bleu de ciel, d'une coupe irréprochable, nos deux amis partaient bras dessus bras dessous vers la rotonde.

Leur arrivée fit sensation. Leur uniforme était tout neuf, ils avaient de bonnes figures fraîches qui, on le voyait, avaient également bien peu servi; et puis, on ne les connaissait pas, et chaque petit groupe de femmes tâcha d'arrêter au passage quelque ancien membre du cadre pour lui demander le nom des deux nouveaux venus.

Tout à coup Larmejane s'arrêta net.

— Tiens! dit-il, en serrant vivement contre lui le bras de Destignac, la voilà!

Destignac suivit la direction du regard de son ami, et resta ébloui.

II

Au premier rang de la foule, il aperçut une femme qui lui parut merveilleusement belle. Certes, ce n'était plus une jeune fille, mais elle avait atteint cet âge heureux où la nature accorde toutes les richesses de l'été. Les cheveux savamment étagés faisaient sur le front toutes sortes de merveilleux enchevêtrements; les yeux noirs, largement ouverts, étaient cerclés de bistre qui en rehaussait singulière-

ment l'éclat, et il eût fallu s'approcher de très près pour savoir si cette teinte était artificielle ou naturelle; au-dessus de la bouche, d'un rouge vif, il y avait un duvet imperceptible qui ombrail les coins des lèvres et leur donnait le plus voluptueux aspect.

— Eh bien! comment la trouves-tu? dit Larmejane.

— Splendide, répondit Destignac en soupirant. Ah! tu es un heureux gaillard, et je suis sûr que jamais je ne trouverai la pareille à Pont-à-Mousson.

À ce moment, madame de Beaurain leva les yeux sur les deux amis et Larmejane salua avec une gaucherie qui était bien la flatterie la plus délicate qu'il pût trouver; on lui rendit son salut avec une grâce parfaite. Cinq minutes après, le major Pouraille étant venu offrir ses respects à la belle brune, les deux jeunes gens saisirent la balle au bond et lui demandèrent de les présenter.

— Parbleu! dit Pouraille en souriant, vous seriez les deux seuls du régiment qui n'y seraient pas passés.

Ce Pouraille, il ne croit à rien!

Madame de Beaurain les accueillit avec une grande bienveillance. À la fin de la musique, elle annonça qu'elle était toujours chez elle le vendredi,

puis, adressant un dernier sourire à Larmejane, elle disparut majestueusement par la grande rue.

— Allons, voilà la glace brisée, dit Larmejane.

— Mon pauvre ami, dit Destignac, j'ai bien peur que tu n'essayes là quelque chose de bien difficile. Avec une femme comme celle-là, tu en as pour six mois de cour, et encore tu n'es pas sûr d'arriver. Pendant ce temps-là, comment vivras-tu ?

— Six mois de cour ! dit Larmejane, allons donc ! je suis d'avis de mener cet amour-là tambour battant. Viens me voir demain, et nous dresserons notre plan de campagne.

Le lendemain, en descendant de cheval, Destignac se précipita chez son ami. Il le trouva la tête plongée dans ses mains et paraissant réfléchir profondément. Sa table était encombrée de livres entr'ouverts.

— Mon cher, lui dit-il, j'ai beaucoup réfléchi. Tu as parfaitement raison ; avec une femme comme madame de Beaurain, je risque fort de faire une cour aussi longue qu'inutile.

— Moi je t'avouerai, dit Destignac, que j'en suis arrivé à trouver charmante la fille qui nous sert à la pension. Quand on en est là, on ne se lance pas dans les difficultés.

— Aussi, suis-je décidé à brusquer la situation. Il faut que madame de Beaurain vienne chez moi.

— Diable ! Et par quel moyen ?

— Je vais lui écrire une lettre dans laquelle je lui dirai à peu près ceci : Madame, les sentiments politiques de votre mari sont connus. Sa situation, comme receveur, est très menacée. Il ne tient qu'à vous de conjurer le danger. Voulez-vous venir causer de tout cela demain, à quatre heures, 8, rue Clause !, au rez-de-chaussée ? et je signe : un ami.

— Bravo ! Mais, en supposant qu'elle vienne, elle comprendra bien vite qu'elle est tombée dans un piège, et tu seras un peu moins avancé qu'avant.

— Envoyons toujours la lettre, et nous verrons.

Un quart d'heure après, le commissionnaire envoyé rapportait une réponse affirmative. Larmejane exécuta dans sa chambre de joyeux entrechats, tandis que Destignac devint soucieux.

— Eh bien, mon vieux, il me semble que cela marche ?

— Oui, disait Destignac, mais sa visite ne servira à rien, si tu ne sais pas profiter de la situation.

— Je compte en abuser.

— Comment ?

— Quel dommage que le capitaine Parabère ne soit pas du régiment ! Il nous donnerait quelque bon conseil.

— Si nous lui écrivions ?

— Jamais nous n’aurons la réponse pour demain. Je viens de relire ses aventures et je ne retrouve rien qui ressemble à notre cas.

— Comment, dans toute ta bibliothèque galante, qui est pourtant assez bien garnie, tu ne trouves pas une idée ! Ce n’est pas possible ! Cherchons !

Destignac se précipita sur les Contes de La Fontaine, tandis que Larmejane dévorait les Contes de la reine de Navarre.

— Eh bien, trouves-tu ? demanda Larmejane qui venait d’ouvrir son La Fontaine.

— Rien ! mon cher, rien ! dit Destignac.

Larmejane quitta La Fontaine pour passer à Brantôme. Tout à coup il poussa un cri et lut à son ami le passage suivant : « Le seigneur Loys attacha à son esperon par une cordelette une pile d’assiettes, et au moment où la dame oncques ne s’y attendoit, la pile tomba avec moult bruict et grand fracas. La dame apeurée se pasma dans les bras du seigneur qui put besogner avec profict et bondéduict. »

Destignac réfléchit. Évidemment, il y avait là une idée, mais il fallait la perfectionner. – La ficelle accrochée à l'éperon avec la pile d'assiettes était bien peu pratique, et le résultat serait bien plus certain si le bruit venait du dehors.

– C'est vrai, dit Larmejane, il me faut absolument ton concours.

– Tu me donnes là un joli rôle. Enfin, veux-tu que je sonne du cor dans la rue ?

– Non, cela ne ferait pas assez de bruit et ne serait pas suffisamment terrifiant.

– Eh bien, dit tout à coup Destignac, comme un homme qui vient de prendre un grand parti, voici ce qu'il faut faire : ton appartement est au rez-de-chaussée, le mien aussi de l'autre côté de la rue ; rien ne me sera donc plus facile que de guetter l'arrivée de la belle ; quelques minutes après que je l'aurai vue entrer chez toi, je viendrai à ta fenêtre que tu auras tenue entrebâillée, je l'ouvrirai toute grande en criant : Cachez-vous, madame, votre mari vous cherche et vient d'entrer dans cette maison !...

– Parfait, continua Larmejane, madame de Beaurain effrayée se précipite vers ma chambre à coucher... Une ficelle est tendue dans la porte.

– Tu tiens à ta ficelle ?

— Parfaitement. Madame de Beaurain se prend les pieds et tombe ; un sofa moelleux la reçoit dans sa chute, et je me charge du reste.

— Oui, oui... dit Destignac en souriant ; dans ces conditions-là, je crois que le moyen est infallible.

III

Le lendemain matin, nos deux amis commencèrent les préparatifs.

L'ordonnance de Destignac apporta la chaise longue qui manquait à Larmeane. Peu de temps après, il arrivait lui-même apportant des coussins et des fleurs destinées à enjoliver l'appartement de son ami.

Ce rez-de-chaussée meublé n'avait rien de bien élégant, mais avec des trophées, des armes, des bibelots, il y avait encore moyen d'en tirer parti. Toute la journée, nos amis furent occupés à clouer, à draper des tentures destinées à obtenir un demi-jour mystérieux.

— Si tu me prêtais le gros vase de Rouen que tu as sur ta cheminée, disait Larmeane.

Destignac courait et rapportait le vase en question, qui, cinq minutes après, était rempli des violettes les plus odoriférantes. Larmeane, dans toutes

les descriptions d'appartement, avait toujours lu que « l'air était imprégné de parfums âcres et enivrants ». Aussi alluma-t-il sur un réchaud une boîte de rubans de Bruges. Restait la question de la mise en scène.

Un fauteuil fut installé dans le salon près de la fenêtre. La porte de la chambre à coucher fut laissée ouverte et, à un pied de terre, un cordon noir imperceptible assurait une chute certaine. La chaise longue de Destignac placée de biais tendait ses bras protecteurs. Les rideaux de la chambre à coucher étaient hermétiquement clos et une lampe persane répandait une douce lueur.

— Allons, ce n'est pas mal, dit Destignac. Je crois que le capitaine Parabère serait content de nous.

Larmejane avoua avec bonhomie qu'ils étaient de profonds scélérats.

Ainsi, c'est bien convenu, dit-il à son ami. Tu vas aller chez toi guigner l'arrivée de la dame. Puis, quand tu la verras entrer, tu t'approcheras doucement de ma fenêtre que je laisserai entr'ouverte. Je tousserai, tu ouvriras et crieras.

Et, comme quatre heures approchaient, Destignac se rendit à son poste d'observation, tandis que Larmejane attendait, non sans un certain battement de cœur, l'arrivée de sa belle.

À quatre heures et quelques minutes, celle-ci apparut au haut de la rue Clausel. Elle marchait avec précaution et paraissait réellement craindre d'être suivie. Arrivée devant le numéro 8, elle jeta un dernier regard dans la rue, vit qu'elle était complètement déserte, et entra vivement chez Larmejane.

Celui-ci ouvrit, en se dissimulant derrière sa porte, puis il la referma brusquement et mit la clef dans sa poche.

— Comment, monsieur, c'est vous ! dit madame de Beurain, qui, tout d'abord étonnée, ne fit cependant aucune difficulté pour entrer dans le salon.

— Madame, pardonnez-moi, dit Larmejane, mais je mourais du désir de vous voir. Vous êtes si belle que vous êtes bonne et je suis sûr...

— Mais, monsieur, c'est de la dernière imprudence ! me faire venir chez vous en plein jour ! Si encore c'eût été la nuit. On ne fait vraiment pas de ces choses-là, mon mari est d'une jalousie féroce, et je vous assure qu'en franchissant votre porte, je tremble comme la feuille.

Et, sans doute pour reprendre un peu de force, elle s'assit dans le fauteuil placé près de la croisée. Larmejane se jeta à ses pieds.

— Que je vous sais gré de ne pas vous fâcher davantage, et comme je serais désolé s'il vous arrivait un ennui à cause de moi !

Et il prit deux mains très potelées et chargées de bagues, qu'il couvrit de baisers fous.

Madame de Beaurain le regardait en souriant. Elle avait l'air si peu embarrassée, que Larmejane crut pouvoir risquer un baiser. Madame de Beaurain le repoussa avec dignité, mais Larmejane était lancé, et il pensa que c'était le moment d'user du moyen infallible. Il toussa vivement. La fenêtre s'ouvrit aussitôt toute grande et Destignac apparut, grimpé sur le balcon et tendant les bras vers le couple effaré.

— Sauvez-vous, madame, votre mari vous cherche et vient d'entrer dans cette maison ! s'écria-t-il, ainsi que cela était convenu.

Seulement, au lieu de : « Cachez-vous, » il avait dit : « Sauvez-vous, » et la belle, voyant cette fenêtre et ces deux grands bras ouverts, s'y jeta comme affolée.

Larmejane n'était pas encore revenu de sa surprise que Destignac avait traversé la rue et fait entrer la dame chez lui.

Larmejane eut beau aller frapper, crier, tempêter à la porte de son ami, le couple enfermé se garda bien de bouger cette fois.

Le moyen était infallible.

PETITE FERME, PETIT JARDINET



ON A BIEN RAISON, il ne faut pas dire : Fontaine ...

Moi qui ne rêvais autrefois que liberté illimitée et qui frémissais à la seule idée d'un attachement sérieux, j'ai été m'enterrer avec Berthe dans un petit trou à Ville-d'Avray.

C'est une idée qui lui est venue par un beau jour d'avril, alors que le soleil était entré dans sa chambre plus gaiement que de coutume ; nous sommes partis bras dessus bras dessous, et le nez au vent, lorgnant les écriteaux accrochés aux grilles des villas désertes, nous avons découvert le plus charmant nid du monde.

Un petit chalet à un seul étage, avec balcon circulaire en bois découpé, autour duquel un lierre peu soigné s'est mis à pousser avec une exubérance folie. Les volets sont verts – la maison elle-même est verte, tant elle est tapissée de vigne vierge. – Quant au jardin, ce qui nous l'a fait aimer tout de suite, c'est précisément son état sauvage. Il y a bien eu des allées jadis, mais le gazon a trouvé le moyen de pousser

par-dessus le sable, les arbres non taillés ont pu lancer leurs branches vers le ciel en toute liberté, et il s'est fait là-haut un enchevêtrement bizarre laissant à peine entr'apercevoir çà et là par quelque ouverture le bleu du ciel.

Berthe n'a rien voulu changer au jardin. On a mis seulement quelques corbeilles de fleurs, pour semer une note claire sur ces fonds verts, et c'est tout. Laisant à Paris les tuniques de drap, les redingotes en vigogne et les chapeaux fermés, elle a apporté ici des costumes de toile, de batiste, écrus, que sais-je ? froufrou joyeux d'étoffes à nuances gaies, qui font mon ravissement. Elle a des chapeaux de paille tout simples, relevés par-derrière sur le haut chignon et rabattus sur les yeux juste au-dessus d'une petite frange de cheveux châains qui soulignent les yeux. Et lorsque le matin elle descend dans le jardin, en costume court, avec ses bas de nuances extravagantes, le cou et les bras nus, sans bijoux, sans poudre de riz, il me semble qu'elle est encore cent fois plus jolie qu'à Paris.

Avec son nécessaire de toilette, et les mille bibelots dont elle ne saurait se passer, notre chambre de cretonne à gros bouquets est devenue charmante. C'est peut-être absurde, mais je me suis senti tout at-

tendri le jour où pour la première fois j'ai vu tous mes effets à moi mélangés à cet attirail féminin. Dans les tiroirs mes cravates erraient au milieu de ses chemises brodées, mes mouchoirs m'arrivaient parfumés de ses sachets, dans la pandrille mes jaquettes sombres disparaissaient sous ses costumes.

Quels bons mois de jeunesse nous avons passés là tous les deux ! Parfois j'étais obligé de m'en aller quelques heures à Paris. Et lorsque je revenais, je la trouvais à la gare, penchée au-dessus de la barrière, toute prête à me sourire dès qu'elle m'apercevait à la portière. Tout le monde la regardait, tant elle était naturellement gracieuse et élégante dans ses déshabillés.

Elle attendait avec impatience que je fusse parvenu à frayer ma route, à travers l'étroit passage où chacun suivait son billet à la main, puis elle me prenait le bras gentiment, se serrant contre moi, comme si nous nous étions quittés depuis des siècles.

— Enfin te voilà : raconte-moi tout ce que tu as fait.

Et nous partions en faisant bien des jaloux.

Dans la même avenue que nous, mais beaucoup plus bas du côté de la Seine, était venu habiter mon ami Percy. Autant notre petite villa était calme et

paisible, autant sa grande maison et son parc étaient bruyants. Tous les soirs débarquaient chez lui des bandes joyeuses, camarades du cercle venant dîner chacun avec sa chacune. Le soir quand nous passions avec Berthe, nous apercevions, par les hautes fenêtres illuminées, le salon avec le lustre étincelant, un piano sur lequel Percy tapait à tout, rompre, tandis que ses amis reprenaient en chœur.

Dans le parc à l'anglaise, Percy avait fait placer des becs de gaz qui donnaient à sa propriété un faux air de Mabilley. Pour que la ressemblance fût complète, on y jouait au tonneau, on y tirait au pistolet. Le dimanche surtout, c'était un vacarme épouvantable. D'heure en heure des pétards destinés à simuler des salves d'artillerie annonçaient aux populations ahuries qu'il y avait là de joyeux viveurs qui pratiquaient gaiement le repos du septième jour.

Aussi m'étais-je bien gardé d'annoncer mon voisinage à mon ami. Un matin que j'étais descendu vers la gare pour commander des fleurs nouvelles au jardinier, j'aperçus à travers la grille, au milieu d'une foule nombreuse, Lucie Régnier qui jouait au volant avec Delphine. Le torse moulé dans une robe écossaise à gros carreaux, les yeux noircis, les lèvres pourpres, elle se renversait en arrière dans des atti-

tudes qui faisaient saillir sa gorge à chaque mouvement de sa raquette. Elle riait d'un gros rire sonore, en montrant ses dents admirables.

Je me sauvai, il me semblait que mon passé me reprenait un peu. Une joyeuse fille que cette Lucie, et nous avons bien ri jadis dans son petit entresol de la place Vendôme. Dans ce temps-là, je ne m'attachais guère : aujourd'hui ici, demain là ; on m'eût fort étonné le matin si l'on m'eût demandé où je comptais passer ma soirée. Tandis qu'aujourd'hui...

— Qu'as-tu ? me dit Berthe, au moment où je rentrais. Tu as l'air préoccupé.

— Moi, pas du tout. Veux-tu faire un tour ? C'est ennuyeux de topiner toujours dans ce petit jardin.

— Comme tu voudras.

Elle courut mettre son chapeau et nous sortîmes. La vérité, c'est que j'avais besoin d'air. Il me semblait que j'étouffais dans notre villa.

Machinalement je pris le chemin qui menait du côté de mon ami Percy, lui que j'avais si soigneusement évité.

C'était dangereux. En effet, au moment où j'approchais de la grille, je le vis qui sortait sur la route avec le beau Pouraille et Lucie Régnier.

En m'apercevant ils poussèrent un cri d'étonnement :

— Comment toi ici ! Quel heureux hasard ! Et tu ne me prévenais pas de ton arrivée ! Ah çà, vous allez dîner tous les deux avec nous ce soir ? Tu sais, la soupe et le bœuf. J'ai fait acheter un filet de quoi nourrir toute une caserne. Tu te retrouveras avec Parabère, Précyc-Bussac, Tournecourt, Comfort, tout le cercle. Allons, c'est convenu ?...

— Vous ne pouvez pas nous refuser, ajouta Pouraille qui ne quittait pas Berthe des yeux.

— Nous comptons sur le ménage, appuya Lucie. Fallait-il accepter ?... Évidemment ce dîner allait être autrement gai que notre tête-à-tête quotidien. Lucie était bien amusante ! Mais d'un autre côté, une fois repris dans l'engrenage des camarades, qu'allait devenir notre roman de là-bas ? Je regardais Berthe pour avoir son avis... Elle aussi avait l'air très indécise. Tout à coup, je ne sais ce qu'elle lut dans mon regard, mais elle se serra contre moi, en me faisant signe de dire non.

— Impossible, mon cher ami, dis-je à Percy.

— Il faut absolument que nous retournions à Paris, dit Berthe très vite.

Et nous nous éloignâmes à grands pas, sans vouloir entendre davantage les supplications et les injures de Percy et de toute la bande, qui se terminèrent par un formidable cri poussé en chœur :

— Lâcheur !!!

Nous revînmes au chalet un peu tristes. D'un côté je m'applaudissais de ma sagesse, mais d'un autre côté je ne pouvais m'empêcher de penser un peu à cette joyeuse soirée. Après tout, j'avais peut-être été bien sot. Un dîner n'engage à rien, et peut-être eût-il mieux valu rompre de temps à autre notre continuel tête-à-tête pour ne pas arriver à la satiété.

Berthe, de son côté, paraissait aussi préoccupée.

— Est-ce que tu regrettes ce dîner ? demandai-je.

— Moi, oh ! nullement, répondit Berthe, j'ai l'horreur de ces fêtes-là.

— Alors, pourquoi ne dis-tu rien ?

— Mon cher ami, quand on vit ensemble comme nous vivons, on ne peut pas toute la journée faire de l'esprit et tirer des feux d'artifice.

C'était vrai, mais je ne sais pourquoi cette réponse peu aimable me fit repenser à la belle Lucie. Je la voyais jouant au volant, avec sa taille ronde, ses bras nus... Le dîner ne fut pas précisément folichon. Par moments, il me semblait que les bruits de la

joyeuse villa montaient jusqu'à nous. Que faisaient-ils là-bas ? La fête devait être à son apogée. Je me représentais la grande table, et tout autour des visages connus, des camarades et de belles filles tutoyées autrefois. Le vin de Champagne coulait à flots. On se portait des toasts insensés, et la plus douce intimité commençait à régner entre voisins et voisines...

La nuit était venue. Nous allâmes nous asseoir sur un banc qui était placé devant la grille. J'allumai, un cigare, échangeant de temps à autre quelque phrase avec Berthe qui répondait par monosyllabes et était décidément d'une humeur massacrant.

— Pourquoi ne vas-tu pas retrouver tes amis ? me dit-elle tout à coup.

— Moi ! j'en serais désolé, répondis-je à mon tour.

Je fumais avec rage. Qu'avait-elle besoin de me proposer cela ? C'était absurde.

Tout à coup un grand bruit se fit sur la route. On eût dit une discussion se rapprochant.

— Jamais je ne supporterai qu'on me manque de respect, j'aime mieux m'en aller, criait Lucie Régnier.

Je la vis passer, rouge, décoiffée, hors d'elle-même. Percy suivait en faisant des grands bras.

— Mais, ma chère enfant, il n'a pas voulu te froisser.

— Comment ? il m'a dit que j'avais été élevée dans une loge de concierge ! Mon cher, quand on ne sait pas faire respecter ses invités, on n'invite pas une femme comme moi !...

Puis le reste de la bande suivait, tout le monde se disputant, les uns prenaient parti pour Lucie, les autres contre. Pouraille était affreusement gris, il allait le chapeau en arrière, la cravate dénouée.

— Hé ! va donc ! disait-il à Percy. Laisse-la donc repartir l'archiduchesse ! C'est une scie que cette femme-là, et encore il lui manque des dents.

— Hector ! t'as tort ! criait Delphine.

Puis le bruit alla en decrescendo du côté de la gare...

Je sautai au cou de Berthe.

— Écoute, lui dis-je, il faut que je te fasse ma confession complète. Figure-toi que la vue de cette grande Lucie Régnier m'avait rappelé des souvenirs d'autrefois, et j'avais été assez sot pour regretter un peu ce dîner.

— Et moi, me dit Berthe à l'oreille, je t'avouerais qu'un moment, oh ! rien qu'un moment, j'avais trouvé le grand Pouraille très beau garçon.

— Eh bien ! tu l'as vue cette Lucie, était-elle commune !

— Et ce Pouraille, était-il assez écœurant !

— Étions-nous bêtes !

LE CADRE



I

IL FAISAIT BIEN MAUVAIS cette année-là, et je commençais à trouver assez pénible la mission militaire dont on m'avait chargé en Irlande peu de temps après la guerre. Il s'agissait d'évaluer les prix de remonte des chevaux sur les foires de l'Irlande, et, en même temps, de donner un coup d'œil à la milice nationale de ce pays. Or, dans la verte Érin, il pleut régulièrement tous les jours.

Les Irlandais appellent cela un *shower*, et du moment que c'est un shower, il paraît que cela ne mouille pas.

Lorsque, revenant de l'exercice à travers ces grandes plaines parsemées d'ajoncs et de bruyères, il survenait quelques-unes de ces bourrasques qui vous trempaient jusqu'aux os, le colonel disait à ses hommes :

— Ce n'est rien, c'est un shower !

Et les soldats, enchantés de cette bonne nouvelle, continuaient leur route d'un pas allègre et guilleret.

Oh ! les braves petits riflemen ! C'était plaisir de les voir, la carabine Snider en bandoulière, les deux mains dans les poches, le bonnet noir sur l'oreille, ne jamais perdre le pas au son de la musique qui jouait toujours et sans cesse, dans les plaines, dans les vallées, sur les collines, avec l'éternel accompagnement de grosse caisse, scandant chaque pas comme une espèce de marche turque. Quand, par hasard, la musique cessait une seconde, tous les petits soldats continuaient la route en sifflant l'air national, ne comprenant pas qu'on pût marcher une minute sans musique.

Un soir que nous rentrions au quartier de Drogheda encore plus mouillés que d'habitude, le colonel m'invita à passer à la cantine pour me refaire avec un verre de sherry. J'acceptai, mais sans enthousiasme. L'état du ciel a toujours eu une grande influence sur mon moral et je commençais à être un peu découragé.

— Eh bien, *my dear fellow*, qu'y a-t-il donc ? vous faites une figure longue d'une aune.

— Parbleu, mon colonel, j'ai la nostalgie du pays. Je regrette les aperçus du ciel bleu, le soleil, le bon vin, les jolies femmes.

— Quant au bon vin, vous êtes un ingrat, car depuis votre arrivée, je vous abreuve de notre meilleur *claret*; comme pays, vous ne pourrez rien voir de plus pittoresque que notre vieille Irlande, et quant aux femmes, eh bien! c'est que vous êtes aveugle si vous n'avez rien vu, et je vous montrerai des types à faire pâlir de jalousie toutes vos cocottes françaises.

Ainsi, il y avait de jolis types de femmes à Drogheda! Ceci dépassait toute imagination. Figurez-vous une petite ville de 2,000 âmes à peine, environnée par une ceinture de vieilles murailles datant de Guillaume le Conquérant et flanquée à chaque porte de grosses tours bien dangereuses pour ceux qui étaient obligés de passer dessous.

Le gaz y était inconnu. Dès huit heures du soir, toutes les boutiques étaient fermées et toutes les portes closes; on ne pouvait circuler dans les rues qu'avec des lanternes, et c'était d'autant plus charmant que la moitié de la ville était en escalier datant également de Guillaume le Conquérant. Le régiment des Rifles était la seule ressource de ce pays; dans

les rues, des êtres hâves, pauvres, déguenillés, ayant conservé un respect tout féodal pour le lord colonel.

Quand il se rendait au quartier sur son grand cheval noir, ou lorsqu'il passait dans une de ces petites voitures dos à dos (*care*) dont l'Irlande a le monopole, les conversations s'arrêtaient ; les autres voitures, pour lui laisser la place, seraient plutôt descendues dans un fossé ou montées sur la chaussée, et tout le monde envoyait de profonds saluts auxquels le colonel répondait par un petit signe protecteur en portant le doigt au turban de son *forage cap*. Quant aux femmes, si tant est qu'on puisse appeler femmes les êtres couverts de jupons qu'on rencontrait çà et là, elles lui tiraient la révérence.

Ce n'était pas, au reste, chez elles, la misère comme nous la connaissons chez nous, en robe de toile ou d'indienne, mais la misère anglaise, c'est-à-dire des tenues hétéroclites composées de vieilles jupes à volants, des châles écossais tout troués, et parfois d'un chapeau orné de fleurs ; les souliers et les bas étaient en général absents.

Et le colonel prétendait qu'il y avait de jolis types de femmes dans cet horrible trou !

Le lendemain, à onze heures et demie, le régiment se forma en bataille dans la cour du quartier,

puis, comme d'habitude, on partit en colonne par quatre pour aller faire l'exercice dans la plaine à quelques milles de là. Les enfants à moitié nus suivaient la musique en se bousculant et en faisant la roue ; les sous-officiers, la petite canne à la main, alignaient les rangs de quatre, et devant le vénérable colonel marchait fièrement à la tête des huit cents hommes qu'il appelait ses enfants. Bien entendu le shower avait recommencé et il bruinaient épouvantablement. De grosses nuées noires passaient dans le ciel, chassées par le vent ; au loin, à l'horizon dénudé, des bruyères et encore des bruyères ; çà et là, quelque chêne malingre et rabougri courbé sous les rafales : c'était une désolation.

— Eh bien ! dis-je au colonel, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois pas les sirènes promises.

— Attendez que nous soyons arrivés sur le terrain de manœuvre ; si la pluie cesse, vous êtes sûr que Jenny sera là.

— Qui cela, Jenny ?

— Vous verrez.

Au bout d'un mille, le shower cessa en effet, et nous arrivâmes dans une prairie réservée aux évolutions des Rifles. L'avant-garde croisa le fusil et repoussa la foule des paysans accourus pour voir la

manœuvre. Il y eut quelques bousculades entre les Patricks et les Jeffries, sans compter quelques horions administrés à un groupe de jeunes paysannes qui tricotaient et ne se retiraient pas assez vite. Le colonel sortit des rangs, puis m'ayant fait signe d'approcher :

— Jenny! cria-t-il en se dressant sur ses étriers, arrive ici!

Je vis immédiatement sortir de la foule une grande fille rousse, portant au naturel ses cheveux tombant sur le dos et retenus par un ruban vert ayant dû longtemps traîner dans quelque ruisseau; son corps étant enveloppé dans un vieux tartan gris sale à carreaux, tout effrangé et tout mouillé, dans lequel la pauvre créature se serrait en frissonnant. Sous ce tartan, apparaissaient les volants verts d'une robe dentelée. Les jambes étaient nues; les pieds, également nus, barbotaient dans la boue et l'herbe humide. Elle avança toute craintive vers son seigneur et lit sa révérence en disant :

— Qu'y a-t-il, milord, pour votre service, et que puis-je faire pour votre honneur?

— Vous voyez, me dit le colonel en clignant de l'œil, seize ans, et toute au service de votre honneur. Eh bien, mon cher, qu'est-ce que vous en dites?

Je regardai la pauvre fille attentivement. Certainement, elle avait une certaine régularité de traits ; la carnation, comme celle des rousses, était splendide, et on voyait courir le sang sous la peau ; les yeux ne manquaient pas d'une certaine expression hagarde et sauvage, mais, pour dire en un mot toute ma pensée, il lui eût fallu plusieurs bains. Moi qui attache un prix énorme au cadre et qui n'ai jamais pu comprendre le plaisir autrement qu'élégant et luxueux, je ne pus dissimuler une certaine moue.

Le brave colonel, habitué à se servir militairement de ses droits de suzeraineté, ne comprit pas ma froideur.

— By God ! s'écria-t-il, si celle-là n'est pas une jolie fille, qu'est-ce qu'il vous faut donc ! Que lui reprochez-vous ?

Pour toute réponse, je jetai un coup d'œil à ses guenilles.

— Bast ! s'écria-t-il, c'est cela qui vous arrête ? Mais, mon cher, à votre âge, je...

Il s'arrêta tout à coup dans ses confidences, et jeta une demi-couronne à la grande rousse :

— Tiens, Jenny, cria-t-il, voilà pour boire à la santé des Rifles.

— Et à celle des Français, lui dis-je en joignant un louis à l'offrande du colonel.

Elle prit la pièce d'or française avec une joie d'enfant.

— Merci mille fois, vos seigneureries. Et après avoir fait une nouvelle révérence, elle me jeta un dernier regard et rejoignit ses compagnes.

— Vous ne savez pas ce que vous méprisez là, me dit encore le colonel. Un vrai morceau de roi.

Je n'essayai pas de discuter avec ce Rifleman au goût peu délicat et huit jours après je quittai avec allégresse l'Irlande, ses sirènes douteuses et ses showers pour retourner en France, à Paris, que je n'ai pas quitté depuis six ans.

II

Au mois de mars dernier nous allions avec Précý-Bussac faire presque quotidiennement à cheval notre petit tour du lac. Ce jour-là le Bois de Boulogne était en fête. Un soleil radieux versait des torrents de lumière sur la longue procession de chevaux et de voitures, accrochant des étincelles aux ornements d'argent des harnais. Tout Paris qui s'amuse était là, profitant des premiers beaux jours.

Delphine Canisy passait, nonchalamment couchée dans un gigantesque huit-ressorts, et tout en saluant d'un sourire la quantité des petits gigolos qui ont l'honneur d'être de ses amis, elle supputait par la pensée ce que pourraient bien rapporter par soirée les droits d'auteurs de *la Boulangère*. Le prince X*** venait ensuite, montrant sa barbiche blonde à travers la portière d'un coupé de louage inférieur. Il y avait la Perle *pas toujours tristement* n'ayant plus gardé qu'un cheval Arabe, ainsi nommé probablement parce qu'il tient de l'arabe et de la bique. Confiance ! confiance ! enfin nous avons fait faillite. En passant elle échangeait un petit bonjour avec la Grande-Duchesse, qui elle aussi a supprimé le huit-ressorts, mais a conservé le gros cocher d'antan, si bien que le valet de pied ne sait où s'asseoir sur le petit siège de la Victoria. Il y avait encore Valentine Ronceray étalant fièrement sa nouvelle devise : *Plus ne m'est rien*. Personne n'a jamais bien su, ni elle non plus, ce que cela voulait dire. Elles étaient toutes là : Lucie Régnier avec son chien Pompon. Alphonsine rêvant au cuirassier russe campé dans les boues de la Dobrudcha, toutes étalant leurs toilettes tapageuses et leurs nouvelles modes de printemps.

Sur la piste parallèle à la chaussée caracolaient Oscar de Comfort, Parabère, Boisonfort, le colonel Tournecourt rasant la bordure du trottoir et adressant des sourires d'intelligence aux petites amies. À cheval, côte à côte avec Précycy, nous allions au pas, nous amusant à regarder ce spectacle si gai, si vivant, si parisien, et à passer notre petite inspection, lorsque tout à coup un grand mouvement se fit dans la procession, et l'on vit apparaître une demi-daumont magnifiquement attelée. Le jockey, en velours marron et argent, conduisait une paire de chevaux noirs, admirablement mis et rassemblés. Derrière la Victoria, deux valets de pied également en livrée marron se tenaient raides comme des statues. Dans la voiture, droite, hautaine, dédaigneuse, une femme splendidement belle. Sur ses cheveux blonds dorés avec des reflets fauves était perché un petit chapeau fermé, très simple, en velours vert, qui allait merveilleusement avec la nuance de sa chevelure. Sa taille svelte était moulée dans une polonaise également en velours vert. Grande, mince, avec une attache de cou et une chute d'épaules admirables, elle avait dans toute sa personne quelque chose de royal, et vous faisait immédiatement rêver de processions, de sacres, et de je ne sais quelles fêtes triomphales.

— Qui est-ce ? demandai-je vivement à Précý-Bussac.

— Comment ! mon cher, tu ne la connais pas ? mais c'est Jeanne Lovely qui a eu tant de succès au dernier bal de Camille Faure.

Et, se penchant sur sa selle, il lui adressa un salut des plus affectueux auquel elle répondit par un sourire.

— Puisque tu la connais, m'écriai-je, présente-moi.

— Mon cher ami, tout ce que je puis faire, c'est de lui en demander la permission ; mais dame, je dois t'assurer que c'est encore assez difficile.

Là-dessus, Précý allongea le pas, et s'approchant de la voiture, il présenta ma requête.

Elle se retourna, me regarda une minute, puis avec une petite moue elle répondit :

— Dites à votre ami que je refuse.

Patatras ! Ah çà, pourquoi me refusait-elle ! J'étais exaspéré, froissé, humilié. Comme il arrive toujours en pareil cas, ce refus irrita encore davantage le désir que j'avais de la connaître, et dès le soir, rentré chez moi, je lui écrivis quatre pages de la lettre la plus insensée qu'un homme très épris ait jamais écrite. Je fourrai la lettre dans un gigantesque

bouquet de lilas blanc et j'attendis la réponse avec fièvre. Mon domestique me rapporta le bouquet et la lettre non décachetée.

Je ne me décourageai pas, et je renvoyai une autre lettre à laquelle je joignis un bracelet en diamants que j'avais admiré la veille rue de la Paix. L'écrin revint comme le bouquet. Pendant quinze jours, lettres et cadeaux furent impitoyablement renvoyés. C'en était trop et je résolus de forcer sa porte coûte que coûte.

J'avais une carte de Précý-Bussac, je l'emportai et me présentai bravement à l'hôtel de la belle, situé rue Murillo. Un maître d'hôtel en culottes courtes prit ma carte et m'introduisit dans un boudoir Louis XV, tout capitonné de satin bleu, dont les fenêtres donnaient sur les arbres du parc Monceau, à ce moment tout en fleurs. Devant la cheminée sur laquelle s'élevait une garniture en vieux Saxe, deux grands fauteuils carrés, larges à tenir deux, se faisaient vis-à-vis. Un lustre, également en vieux Saxe, était suspendu au plafond. Les murailles disparaissaient presque sous les dessins et aquarelles toutes signées de noms connus, entre autres cette jolie *Cigale* de Touffinière, toute nue, grelottant sur la bise, et en exergue sur le cadre :

SE TROUVA FORT DÉPOURVUE
QUAND LA BISE FUT VENUE.

Dans chaque coin, on se cognait à quelque meuble ancien ou à quelque bibelot de prix. Décidément le cadre était digne d'elle. J'étais en train d'admirer un bonheur du jour en marqueterie avec des incrustations d'ivoire, lorsque la portière se souleva, et je vis entrer Jeanne Lovely dans un long peignoir de crêpe de Chine blanc garni de nœuds roses.

— Comment ! c'est vous ? me dit-elle en fronçant le sourcil, et de quel droit, monsieur, avez-vous osé vous présenter chez moi ?

Ma foi, je me jetai à ses pieds, et là, priant et suppliant, couvrant ses mains de baisers fous, je lui dis tout ce que j'éprouvai pour elle. Je parlai, je parlai, me grisant de mes propres paroles, enivré de sa vue, de son contact, du parfum âcre qu'elle répandait autour d'elle. Je me fis humble, petit, me traînant à ses genoux, et la conjurant de ne pas s'éloigner.

Je ne sais si je fus éloquent, mais à mesure que je parlai, son visage devenait moins dur.

Elle leva vers moi ses grands yeux frangés de longs cils et, s'asseyant sur un des fauteuils près de la cheminée, elle me regarda à ses pieds avec un sou-

rire de triomphe, puis elle tira de son sein une petite chaîne d'or dans laquelle était passé un louis.

— Savez-vous ce que c'est que cela ? me dit-elle.

— C'est un fétiche ?

— C'est le premier louis d'or que j'ai reçu ; il m'a été jeté en Irlande par un Français bien dédaigneux pour la pauvre Jenny.

Et comme j'ouvrais de grands yeux stupéfaits :

— Qu'y a-t-il, milord, pour votre service, et que puis-je faire pour votre honneur ? me dit-elle, avec sa voix d'autrefois, et en m'attirant tout près d'elle...

Le colonel des Rifles avait raison. Un vrai morceau de roi.

LE LENDEMAIN



I

CERTAINEMENT, si Parabère n'avait pas espéré rencontrer madame de Précý-Bussac à ce bal costumé, jamais il ne lui fût venu à l'idée d'accepter l'invitation des Boisonfort. C'est si ennuyeux de choisir un costume qui ne soit ni banal, ni prétentieux ! Quand on n'est pas intimement lié dans une maison il est assez difficile d'y arriver en conscrit naïf ou en pompier de Nanterre, avec un pantalon qui s'attache sous les épaules ; d'un autre côté, rien d'absurde comme le monsieur qui fait sévèrement son entrée costumé en mousquetaire, ou en mignon Henri III. Cependant madame de Précý-Bussac était bien jolie et valait bien la peine qu'on se creusât un peu l'imagination. Elle était veuve et c'était bien heureux, car la vie terre à terre du ménage l'eut tuée. Dans cette petite tête blonde, germaient les idées les plus nobles, les plus enthousiastes, les plus poétiques. Parabère savait bien tout cela, et dans ce but il cherchait un costume pouvant

donner quelques chances de réussite à une cour jusqu'ici assez froidement accueillie.

Il alla trouver X..., le costumier de la rue Richelieu, et feuilleta longtemps l'album des costumes, sans rien trouver. C'était toujours la même histoire : des chevaliers moyen âge, des Turcs avec des soleils dans le dos, le Fritz de la Grande-Duchesse, le carabinier des Brigands, etc, etc. Tout à coup sa vue s'arrêta sur le portrait de Faure en Méphistophélès. Le grand chanteur était représenté appuyé contre la porte de Marguerite, et faisant une sérénade sur la guitare.

— Monsieur, dit Parabère au costumier, croyez-vous que ce costume ferait mon affaire ?

— Parfaitement, monsieur est grand et mince, avec cela monsieur est brun. Par exemple, il faudrait absolument la barbiche à double pointe sous le menton.

— Ah ! il faut la barbiche ?

— C'est indispensable. Je ferai à monsieur un pourpoint en velours grenat avec crevés de satin cerise ; sur les épaules, le petit manteau François I^{er} en velours noir, sur la tête la toque, avec les deux hautes plumes couleur de feu. Je ne conseille pas à monsieur la cape traditionnelle, cela tient trop chaud pour

danser. Enfin pour l'entrée, je donnerai à monsieur un grand manteau rouge à crépines d'or, dans lequel monsieur pourra se draper avec majesté.

Ce grand manteau solennel décida Parabère qui commanda immédiatement son costume. Pendant le reste de la semaine il compléta les accessoires par une splendide épée à large coquille dorée avec fourreau de velours rouge, et un ceinturon également en velours rouge avec la petite escarcelle destinée à enfermer les âmes. Qui sait ? peut-être allait-il y emporter celle d'Henriette !

Le grand jour arrivé, Parabère s'enferma dès neuf heures avec le coiffeur de la Comédie-Française, et entama avec lui un conciliabule des plus sérieux.

— Comprenez-moi bien, monsieur, lui dit-il. Pour les cheveux, c'est bien simple, tout frisés, sans raie, avec les mèches ramenées un peu sur les yeux et dépassant la toque. La moustache en crocs retroussés, une barbiche sarcastique, et surtout, surtout un air fatal.

L'artiste capillaire réfléchit une seconde, puis il dit gravement :

— Je ferai à monsieur une coiffure à la Bressant, une barbe à la Carolus Durantes, des yeux à la

Mounet-Sully, et un teint à la Sarah-Bernhardt, les jours d'évanouissement.

— Bravo ! s'écria Parabère enthousiasmé ; allez, je vous confie ma tête.

Le coiffeur se mit à travailler, et au bout d'une demi-heure, il tendit avec satisfaction une glace à Parabère qui ne put s'empêcher de pousser un cri d'étonnement. Sa bonne figure ronde et rosée était allongée parla barbiche à double pointe, et le teint était d'une pâleur sépulcrale. Sur cette pâleur tranchaient deux yeux noirs, deux charbons, étincelants, cernés, battus avec des sourcils qui n'en finissaient plus et se retroussaient bizarrement vers les tempes. Les lèvres, passées au rouge végétal, paraissaient pourpres sous une moustache dont les pointes menaçaient le ciel. Cette tête avait véritablement un caractère satanique.

— Allons, c'est parfait ! s'écria Parabère. Et il passa enchanté le maillot de soie rouge qui moulait ses jambes sèches et nerveuses ; puis, le reste du costume qui faisait encore ressortir sa haute taille. Il agrafa le grand manteau rouge artistement drapé sur ses épaules ; il appuya sur la garde de son épée, ce qui fit fièrement retrousser les pans du manteau, et après avoir jeté un dernier coup d'œil à la glace, il

sauta dans son coupé avec un sourire des plus méphistophéliques.

II

À onze heures, Parabère faisait son entrée dans une grande galerie, où tous les invités déjà arrivés s'étaient rangés pour voir passer les autres. Il fit une vive sensation, tout en regrettant qu'à ce moment-là les petites flûtes de l'orchestre ne pussent pas exécuter quelque trille diabolique et que quelque feu de Bengale ne vînt pas souligner la situation.

— Bravo ! Parfait, Parabère ! lui dirent Tourne-court, Pouraille et dix autres amis, en échangeant avec lui une rapide poignée de main.

Lui, cependant, au milieu de tous ces travestissements, n'avait qu'un but, trouver Henriette. Tout à coup il l'aperçut dans le petit salon. Ce n'était plus madame de Précý-Bussac, raide, hautaine, un peu compassée, mais une ravissante *Arlequine* avec la jupe courte, le corsage multicolore décolleté assez bas en carré, sur une gorge splendide, et moulant les rondeurs d'une taille irréprochable ; avec cela un petit claque en feutre gris, campé à la diable sur une perruque blonde. Le poignet appuyé sur une latte passée dans la ceinture, elle avait, en causant, une

pose très crâne, et l'on eût, ma foi, dit que ce costume déluré avait fait d'Henriette une toute autre femme. L'œil brillait étrangement, souligné par la pointe de maquillage indispensable, la bouche riait *en carré* et laissait voir des quenottes éblouissantes. Enfin, détail qui fit un réel plaisir à Parabère, elle donnait le bras à un monsieur qui avait eu l'idée bizarre de se costumer en *Mirliton*, et qui portait d'une façon grotesque un fourreau rouge sur lequel étaient enroulées diagonalement des devises dans ce genre-ci :

MON CŒUR VOUS JURE EN CE JOUR,
MADAME, UN ÉTERNEL AMOUR.

Un monsieur qui affiche une semblable poésie n'était pas dangereux.

Maxence s'avança rapidement au-devant de madame de Précý-Bussac et, se drapant dans son grand manteau rouge, courba la tête et lui fit son salut le plus respectueux.

Elle, d'abord interdite, regarda un instant ce grand Méphistophélès qui s'inclinait devant elle, puis tout à coup, elle reconnut Parabère.

— Comment, c'est vous ! s'écria-t-elle. Et aussitôt, sans plus de façon, elle quitta le bras du Mirliton,

le laissant à sa honte, pour prendre le bras de Parabère.

À ce moment une valse commençait. Parabère passa son bras autour de la taille d'Arlequine et l'entraîna dans le tourbillon. Henriette se laissait emporter grisée par le bruit et la musique et de temps en temps glissait un regard vers ce grand diable pâle aux yeux étincelants, qui l'emportait dans ses bras. Était ce l'influence du costume ? Henriette était-elle mieux disposée ? – Je ne sais. – Mais le fait est que Parabère trouva en dansant certaines phrases qui l'émurent assez pour l'obliger à s'arrêter pour ne pas laisser voir son trouble. Lui, cependant, penché sur elle, serrait vigoureusement sa taille souple, et tout près de son oreille, il effleurait de sa moustache parfumée une petite oreille rose dans laquelle il murmurait les choses les plus tendres du monde. Un moment, leurs yeux se rencontrèrent.

— Je vous en prie, dit-elle à Parabère, ne me regardez pas comme cela !

Et, refusant de danser davantage, elle se laissa tomber sur un fauteuil.

Ils en étaient là quand les portes du salon s'ouvrirent à deux battants et l'on vit apparaître deux magnifiques sapeurs des grenadiers de la garde avec le tablier blanc, la hache et le bonnet à poil gigantesque d'autrefois. Derrière suivait une grande femme blonde costumée en tambour-major. Sur ses bras nus dansaient des aiguillettes d'or accrochées à une petite tunique bleue soutachée d'or et sans manches. Sur sa tête mignonne était campé un gigantesque colback à panache tricolore. Enfin, à ses côtés était accroché un sabre joujou et sa main finement gantée maniait gaillardement une longue canne à pomme d'or. Puis survint une musique bizarre composée de pompiers grotesques, jouant qui de la grosse tête, qui du tambour, qui du chapeau chinois, tandis que les cuivres de l'orchestre avaient entamé à plein poumon l'air des *Pompiers de Nanterre*.

Cette entrée électrisa l'assistance qui éclata en applaudissements, puis l'on se mit en procession derrière elle, et l'on commença, au milieu des acclamations, une promenade tout autour des salons.

C'était un vacarme épouvantable. On riait, on criait, les roulements de tambours mêlaient leur cadence aux ronflements de la grosse caisse, et aux bruits des cymbales. Henriette, au bras de Parabère,

suivait d'un pas allègre, faisait sonner le talon de ses mignons souliers à bouffettes, et s'amusait comme elle ne s'était jamais amusée de sa vie. À son insu, elle éprouvait un réel plaisir au milieu de ce tohubohu à se sentir appuyée sur le solide bras qui la soutenait. Parabère serrait tout près de lui la petite main d'Arlequine, éloquent, ému, enthousiasmé, tirant tous ses feux d'artifice, osant des onomatopées tendres qu'il n'eût jamais risquées de sang-froid et en plein midi ; à chaque nouvel accès de tendresse, Henriette tressaillait, en lui ordonnant de se taire avec un accent qui voulait dire : continuez !

— Je vous en supplie, dit tout à coup Parabère en se penchant à son oreille, — laissez-moi venir chez vous demain, — j'ai tant de choses à vous dire !

— Vous en avez déjà beaucoup trop dit ce soir, lui dit Henriette en l'enveloppant d'un dernier regard. Mais il y avait tant de passion dans les grands yeux qui la fixaient que, bouleversée, émue, ne sachant plus trop ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait, elle laissa tomber sa main dans le gant rouge à crispin noir de Méphistophélès et lui dit :

— Demain, Méphisto, à quatre heures, je n'y serai que pour vous.

IV

Le lendemain, madame de Précý-Bussac, pelotonnée dans un petit fauteuil Louis XV, attendait, en tisonnant son feu, l'arrivée de Parabère.

Et les réflexions allaient leur train; on eût dit qu'une fois le costume d'Arlequine déposé, Henriette, en rentrant dans sa robe de velours noir frappé, était redevenue elle-même.

— Dans quelle folie vais-je me lancer? se disait-elle. Il me semble que hier soir j'ai fait un rêve... Je suis réveillée, bien réveillée aujourd'hui, j'ai eu tort de dire oui. Était-ce ce bruit, ces lumières, ces costumes? Il est évident que je n'avais plus trop mon libre arbitre. Bast! on est toujours un peu triste un lendemain de bal, et je suis sûre qu'à sa vue toutes mes sensations d'hier vont renaître. Je le vois encore avec ses grands yeux noirs si passionnés, avec quelque chose d'énergique et de méchant que je n'avais jamais remarqué. Quelle pâleur! ce garçon-là est miné par la passion et le chagrin. Évidemment si je le désespère, il est capable d'en devenir fou. D'ailleurs, ne m'a-t-il pas dit qu'il m'aimait à en mourir? Il m'a semblé que c'était vrai...

À ce moment la porte s'ouvrit et le domestique annonça :

— M. de Parabère.

Henriette leva les yeux et aperçut son ami vêtu d'une redingote anglaise à deux rangs de boutons des plus corrects. Ses cheveux avaient les petits bandeaux accoutumés. Sa bonne figure un peu ronde avait repris son expression ordinaire. Il avait même très bonne mine, trop bonne mine ! Où était-il le Méphistophélès entrevu ? Où était-il cet être étrange, fatal, dans les bras duquel elle avait éprouvé en valant de si étranges sensations ? Celui qu'elle avait devant elle était M. de Parabère, un garçon charmant sans doute, mais elle en connaissait quinze comme cela. Qu'avait-il de particulier pour lui faire battre le cœur.

Parabère s'assit à côté d'elle sur un petit pouf très bas, et lui saisissant les mains, voulut reprendre la conversation où il l'avait laissée. Elle le laissa faire, espérant peut-être retrouver dans ses paroles quelque chose du charme de la veille. Elle l'écouta, mais à son insu son œil était si froid, sa figure si calme, que Parabère, refroidi, se troubla, balbutia et finit par lui demander ce quelle avait.

— Rien, mon pauvre ami, lui dit-elle en retirant ses mains. Mais, que voulez-vous, nous nous sommes trompés tous les deux. Arlequine a pu aimer un instant Méphistophélès, mais madame de Précyc-Bussac n'a jamais aimé Parabère.

— Ceci, pensa Parabère, est une leçon. Je n'aurais pas dû attendre au lendemain.

LA BOUCLE



I

CERTAINEMENT Mezensac aimait beaucoup sa petite femme, mais il faut avouer cependant que la comtesse, par sa dévotion exagérée, aurait agacé le mari le plus patient.

Sa chambre à coucher violet et or avait l'air d'un oratoire. Dans tous les coins étaient étagées de véritables petites chapelles avec bracelets bénits, médailles miraculeuses, flacons d'eau de Lourdes, etc. Rien d'austère comme l'aspect du grand lit carré de la comtesse, avec ses colonnes de chêne et ses lourdes tentures de soie violette. Au pied du lit, un prie-Dieu; sur les tables, les *Annales de la Propagation de la Foi*, la *Journée mystique*, les *Fleurs du cloître*, etc. Dans les tiroirs, pieusement rangée, quelque clavicule ayant appartenu authentiquement à des saints connus, ou quelque clou ayant touché des clous de la vraie croix.

Au milieu de ce cadre, il y avait parfois des jours où Mezensac se sentait gêné dans sa tendresse très réelle qu'il avait pour sa femme. Elle était fort jolie. Lui avait trente ans, tous ses cheveux, la moustache fort noire, et parfois il lui prenait l'idée d'emporter sa femme loin de ce sanctuaire gênant et de faire mille folies.

Avec cela, le carême avait été très dur et très strictement observé, sans parler des repas maigres où n'avaient figuré que des mets *n'ayant pas vécu*. Mezensac avait été relégué dans sa chambre pendant quarante jours, presque autant que le déluge ; si bien que, le printemps aidant, il s'était trouvé en possession d'économies de tendresse vraiment trop fortes. Aussi lui était-il monté à la tête comme de chaudes bouffées de vie exubérante, qui se traduisirent par un désir fou de changement, de voyage et de liberté.

Mezensac avait besoin d'air.

Et son imagination vagabonde partait pour l'Italie ; il percevait des horizons ensoleillés, des villes baignées par les flots bleus de la Méditerranée, et, disons-le aussi, quelque beau type de femme du Midi, quelque brune et plantureuse créature à la chevelure luxuriante, aux yeux brillants, avec laquelle il

n'y aurait pas de jours fériés ou non fériés, avec laquelle la fantaisie pourrait se donner libre carrière.

Évidemment, il avait bien tort, mais les quarante jours de carême et la chambre violette l'excusaient un peu.

Le difficile était de faire accepter ce voyage par la comtesse. Depuis quatre ans de mariage, il ne l'avait guère quittée et jusqu'ici il avait été un mari modèle. Ce petit congé allait donc être très difficile à obtenir. Tout à coup il se frappa le front : il avait trouvé.

— Ma chère Marguerite, lui dit-il en déjeunant, comment, avec toutes les relations que vous avez à Rome, n'avez-vous pas cherché à avoir quelque relique de saint Pierre lui-même ? Ceci manque absolument à votre collection.

— Mon cher ami, je vous ai déjà dit que je n'aimais pas ce genre de plaisanterie. Certainement, au Vatican j'aurais obtenu tout ce que j'aurais voulu, mais pour cela il faudrait faire le voyage, demander une audience privée, bref se livrer à plusieurs démarches ennuyeuses auxquelles vous n'eussiez jamais consenti. D'ailleurs, ma mère ne veut pas que j'aille à Rome par crainte des fièvres.

— Eh bien, ma chère amie, je consens, si vous le désirez, à me rendre à Rome.

— Vous ?

— Moi.

Pour le coup, Marguerite fut étonnée. Comment, c'était son mari qui lui proposait lui-même de lui rapporter une relique, lui jusqu'ici si peu fervent, si tiède ! Et lorsqu'elle lui reprochait sa tiédeur, il avait coutume de vouloir lui prouver le contraire, de telle façon qu'elle n'osait même plus en parler. C'était si extraordinaire qu'elle ne put s'empêcher d'avoir certains doutes.

— Réfléchissez bien avant de vous engager, dit-elle, car si vous êtes réellement bien décidé, je vais télégraphier au marquis de Gabriac, notre ambassadeur, afin qu'il obtienne pour vous une audience privée. Après, il serait trop tard pour changer d'avis...

— Vous pouvez télégraphier aujourd'hui même, et je suis trop heureux de vous faire ce petit plaisir.

Marguerite, enchantée, sauta au cou de son mari, qui ne le méritait guère, et quelques jours après arrivait une réponse de Rome fixant la date de l'audience. Le soir même, Mezensac prenait, radieux, le chemin de la gare de Lyon.

— Ne restez pas plus de quinze jours, lui dit Marguerite, en l’embrassant sur le quai.

Quinze jours, ce n’était guère, mais cela valait mieux que rien. Mezensac promit donc de ne rester que le temps strictement nécessaire pour obtenir la précieuse relique de saint Pierre, puis il sauta en wagon comme un écolier qui partirait en congé de Pâques.

II

Mezensac fit un voyage charmant. Il passa par Nice, Monte-Carlo, suivit la Corniche jusqu’à Gênes, et arriva à Rome la veille de son audience.

Les audiences privées ont lieu de neuf heures à midi. Elles sont assez difficiles à obtenir, mais le nom de la comtesse, figurant en tête de toutes les œuvres catholiques, était parvenu tout embaumé d’un parfum de charité jusqu’au trône du Saint-Père, qui n’avait rien à lui refuser.

Dès neuf heures, Mezensac, en habit noir et en cravate blanche, mais ne portant, suivant l’étiquette, ni gants, ni chapeau, sautait en voiture et se faisait conduire à la basilique de Saint-Pierre, devant la grande porte de gauche qui donne accès au Vatican.

Après une assez longue attente dans la salle des gardes, une porte s'ouvrit à deux battants, et un camérier vint crier : – Comte de Mezensac.

Ce dernier se présenta, et fit, selon l'étiquette voulue, trois genuflexions : une à la porte d'entrée, la seconde au milieu de la pièce, et la dernière aux pieds du Saint-Père dont il baisa la mule. Celui-ci lui donna sa bénédiction, et le releva aussitôt avec bonté.

Avec l'air du plus grand intérêt, Sa Sainteté s'informa d'abord de la santé de la comtesse. « Parmi les femmes de France, où certes nous avons bien des sœurs en Jésus-Christ, elle a su se faire une place à part par sa dévotion et sa charité. Portez-lui toutes mes bénédictions. »

Mezensac, enchanté de se voir ainsi accueilli, exposa respectueusement la demande de sa femme et dit qu'elle aurait été bien heureuse s'il avait pu lui rapporter quelque relique de saint Pierre.

– De saint Pierre ! s'exclama Sa Sainteté... Enfin, quelque grande que soit la demande, je veux que la comtesse sache bien que je n'ai rien à lui refuser. – Et d'un coffret doré placé dans une espèce de tabernacle, il sortit une petite boucle noire ayant fait partie de la chevelure du divin apôtre.

Mezensac s'inclina confondu de cette faveur exceptionnelle ; puis, sur un signe de Sa Sainteté, il s'en alla à reculons jusqu'à la porte, ce qui, par parenthèse, est une opération assez difficile à exécuter, et mit la relique dans son gousset. Une fois dehors il se précipita au télégraphe et écrivit à la comtesse :

« Réjouissez-vous. Rapporte boucle authentique saint Pierre. »

III

La permission de quinze jours était terminée. Mezensac, de retour à Marseille, y avait reçu une lettre de sa femme débordant d'une joie enthousiaste. On attendait la relique avec une impatience fébrile. Il avait donc annoncé son retour, et, aidé par la petite bonne de l'hôtel, faisait ses derniers préparatifs pour l'express du lendemain matin.

Tout à coup, il pâlit. Il venait de fouiller dans la poche du gilet en cœur qu'il avait pour l'audience, et n'y avait plus trouvé la relique ! La sainte parcelle était perdue ! Aussi quelle idée avait-il eue de la placer avec aussi peu de soin dans une simple poche de gilet ! Évidemment il était troublé ; sans cela, il l'aurait mieux serrée, mais le moyen de faire ad-

mettre la vérité à sa femme ? Jamais elle ne lui pardonnerait ce manque de respect, jamais, jamais !

— Comment faire ? se demandait Mezensac très ennuyé. C'était la seule excuse de mon voyage...

Un moment, il pensa à couper tout simplement une mèche de ses cheveux..., mais ils étaient blonds, et quant à sa petite moustache, impossible non plus d'en arracher la moindre parcelle.

— Monsieur, demanda à ce moment la petite bonne qui était en train de faire la couverture, monsieur désire-t-il deux oreillers ?...

Mezensac la regarda. Elle était vraiment charmante cette petite bonne, avec son type accentué du Midi, son teint doré et ses beaux cheveux noirs tordus en grosse natte sur la nuque. Un léger duvet ombrageait les lèvres de la brune jeune fille, signe évident d'une constitution ardente et riche.

— Mais certainement, ma chère enfant, je désire deux oreillers. Vous savez, on a ses petites habitudes.

— Té ! Et pourquoi donc, deux ?

— Pourquoi ?

Ma foi, la question était indiscreète. Mezensac prit la petite bonne dans ses bras, et lui en dit tant et tant qu'il parvint à lui démontrer clair comme le jour l'utilité des deux oreillers...

— Et dire, mon bon, que je ne te reverrai peut-être jamais, disait le lendemain matin la petite bonne en lui donnant un dernier baiser.

— Qui sait? dit Mezensac. D'ailleurs je ne t'oublierai pas, et je veux même te prier de me laisser emporter de toi un petit souvenir.

— Tout ce que tu voudras, tout! dit la Marseillaise avec élan.

Saisissant l'occasion aux cheveux, Mezensac prit prestement une paire de ciseaux, et coupa à la belle enfant une belle petite boucle brune, puis il lui fit une dernière fois ses adieux, et prit le chemin de la gare après avoir serré le souvenir de la Marseillaise dans un beau sachet de soie.

Et voilà comment la comtesse de Mezensac porte sur elle, dans un médaillon, la boucle brune de la petite bonne de Marseille.

LES NUANCES DU SENTIMENT



I

L'ÂGE D'OR

PREMIÈRE LETTRE : Papier grand format eau du Nil; parfum léger, mélange de white rose, d'ylang-ylang et... d'odeurs personnelles. Chiffre immense rouge et or sur le papier et sur l'enveloppe.

« Monsieur.

» Je devrais vous gronder. Quelle folie de faire suivre ainsi ma voiture, à une heure du matin, pour savoir mon adresse ! Cependant, la hardiesse ne m'a jamais déçu. Aux audacieux la fortune ! Venez me voir demain à trois heures.

» Mes compliments.

» SUZANNE. »

DEUXIÈME LETTRE ; Papier anglais très épais. Au coin, une salamandre et en devise : « J'aime qui me plaît. » Même parfum que précédemment, mais plus accentué.

« Cher Monsieur,

« Vraiment, vous allez trop vite en besogne, et, qui sait ? nous avons peut-être tort. Vous me le disiez vous-même : dans la vie il n'y a que des commencements. Pourquoi vouloir marcher si rapidement vers un but après lequel nous ne trouverons peut-être que des désillusions ? Ne vaudrait-il pas mieux rester ainsi bons amis ? Quelle charmante journée vous m'avez fait passer hier, et comme le temps a marché vite ! Vous m'avez demandé à revenir demain, c'est beaucoup trop souvent ; vous vous fatigueriez bien vite de moi, et, vraiment, ce serait dommage.

» J'accepte votre invitation à dîner chez Voisin, mais pas pour demain ; pour samedi, si vous voulez. » Je vous tends mes deux mains.

» SUZANNE. »

TROISIÈME LETTRE : Papier égyptien, avec larges fleurs d'argent et barres diagonales ; parfum étrange et capiteux en diable.

« Je viens de recevoir ta lettre, mon ami ; je t'avais prié de m'écrire, en rentrant cette nuit, ce que te dirait ton cœur. Es-tu heureux ? Ai-je bien fait tout

ce que tu voulais ? C'est une folie, mais si elle était à refaire, je crois bien que je la referais.

» Cette soirée passée près de toi, dans cette petite loge si sombre, m'avait grisée. Qu'a-t-on joué ? Je serais bien embarrassée de le dire. Je te sentais derrière moi, penché tout près de mon oreille et me chuchotant mille tendresses. Ta moustache s'enchevêtrait dans les mèches de mon cou et me faisait frissonner, et plusieurs fois je me suis senti des envies insensées de te prendre la tête dans les deux mains et de l'embrasser. Après, nous sommes revenus du théâtre tous deux dans ma voiture. Arrivés à ma porte, tu m'as demandé de monter, et je n'ai pas su te refuser... Tu m'as dit que toute ta vie tu te souviendrais de ces moments-là. Tu vois, je ne me suis guère défendue et n'ai pas mis grande coquetterie. Je me suis donnée à toi sans presque savoir qui tu étais et tout simplement parce que tu me plaisais. La seule chose que je te demande, c'est de me dire le jour où tu ne m'aimeras plus, et de ne pas te croire obligé de traîner le boulet d'un amour que tu ne partagerais pas. Je t'aime, je suis à toi ; je voudrais être dans tes bras ; mon cœur saute dans ma poitrine en me souvenant de nos heures divines. Je suis brisée, mais si

heureuse ! Aime-moi bien. À ce soir ! Tout mon être en frémit de joie. Je t'aime.

» SUZANNE. »

QUATRIÈME LETTRE ; Papier gris-perle avec guirlandes de bleuets pâles semés de çà, de là, dans le sens de la largeur. Même parfum que précédemment.

« Merci mille fois pour cette charmante parure. Viens de bonne heure ce soir. Nous irons dîner dans un cabaret quelconque, dans un petit cabinet où nous soyons bien seuls ; puis de là nous irons dans quelque bouiboui entendre n'importe quoi. Ce sera toujours amusant puisque nous serons ensemble.

» Tends tes lèvres.

» SUZANNE. »

CINQUIÈME LETTRE : Un petit tricorne en papier gris-fer, avec banderole en or, sur laquelle est écrit : *Quand même*. Parfum : héliotrope.

« Déjà inexact, c'est bien vite !... Voilà le premier rendez-vous auquel tu manques ! Je n'ai pas, comme Louis XIV, failli attendre. J'ai attendu. C'est très mal, et je vous en veux. Je tends les lèvres, mais non pour

être embrassée, pour faire la moue. Je vous envoie, malgré tout, le bout des doigts.

» SUZANNE. »

II

L'ÂGE D'ARGENT

SIXIÈME LETTRE ; Papier sérieux. Blanc uni avec seulement Suzanne lithographié en biais sur le coin gauche.

« Mon cher ami,

» Me voici obligée d'aborder une question un peu délicate ; mais, vous le savez, la lettre de la *Pé-richole* sera toujours une éternelle vérité. Je ne suis pas riche, et j'ai toujours vécu un peu au jour le jour, sans m'inquiéter de l'avenir, et loin d'avoir jamais rien su amasser, je me suis toujours plutôt trouvée un peu en arrière. Je me trouve pour le moment au milieu de très grands ennuis. Vous êtes mon seul ami, il est donc tout naturel que ce soit à vous que je m'adresse. J'aurais absolument besoin de deux cents louis avant quatre heures. Rassurez-vous, mon cher ami, je ne serai pas coutumière du fait, et il faut, pour que je m'adresse à vous, que j'y sois absolument obligée. Au reste, nous avons fait des folies tous ces

jours-ci : je ne pouvais trouver quelque chose de joli dans une boutique, sans que vous vous crussiez obligé de me l'envoyer le lendemain. C'est absurde. Il faut être raisonnable. Au lieu d'aller tous les soirs quelque part et de dîner dehors, nous dînerons plus souvent chez moi et nous passerons la soirée au coin du feu, comme de bons amis.

» Est-ce que cela vous ennuiera ?

» Mille tendresses.

» SUZANNE. »

SEPTIÈME LETTRE : Papier format billet. En devise : *Nec pluribus impar*, avec un soleil. Parfum léger de foin coupé.

« Mille remerciements, mon cher ami, de l'empressement que tu as montré à me rendre ce petit service. Figure-toi que, grâce à une rentrée inattendue, il s'est trouvé que je n'avais plus besoin de cette somme au moment où elle m'est parvenue. Je voulais te prier de faire garnir ma serre à nouveau. Je vais employer cet argent à cet usage, et le parfum des fleurs me fera oublier la vilaine cause de cet envoi anticipé.

» Ne parlons plus de tout cela. Je t'ai commencé un coussin brodé pour ton salon. J'y travaillerai

quand tu seras là de façon à ce que tu sois bien sûr qu'il a été fait par moi et spécialement pour toi. Ce sont des morceaux de velours découpé que j'applique sur du satin réséda. Tu verras que les petites mains que tu aimes tant savent au besoin travailler. Demain et après-demain, j'ai des engagements de famille. Mercredi, dînons ensemble au Café Anglais, mais dans la salle commune. C'est plus gai.

» Mille bonnes tendresses.

» SUZANNE »

HUITIÈME LETTRE : Papier chamois, Très simple, avec une tête de carlin tirant la langue. Parfum très léger de foin coupé.

« Tu as tort de me gronder. Crois-tu que je ne suis pas plus privée que toi, lorsqu'il me faut rester trois jours sans te voir ? mais j'ai des ennuis par-dessus la tête, et il y a vraiment des moments où il me prend l'envie d'envoyer tout promener, de tout vendre, et de me retirer dans un petit coin perdu en province. Merci de la bague ; j'y tiens, pour la date que tu y as fait graver. Quinze jours déjà, comme cela a passé vite ! Puisque tu me proposes de me donner ma robe pour le souper chez Alice, veux-tu régler en

même temps la petite note de madame Pontvêque ? Ne tremble pas. Je n'ai presque rien fait faire cette année.

« SUZANNE. »

NEUVIÈME LETTRE : Réapparition du papier sérieux. Grand format. Blanc uni avec Suzanne sur le coin gauche. Parfum de plus en plus léger de foin coupé.

« Vous allez bien m'en vouloir, mon cher ami, de venir encore vous importuner, mais à qui m'adresserais-je, sinon à vous ? je suis absolument débordée. Grâce à l'indélicatesse d'un homme d'affaires, auquel j'avais confié mes intérêts, je suis plongée dans les plus grands ennuis, et un peu à cause de vous, ayant voulu ne m'occuper que de notre amour, et reculant chaque jour le voyage et les démarches qui eussent été nécessaires. Pouvez-vous m'envoyer trois cents louis pour demain matin ? Si je vous les demande, c'est que j'en ai vraiment besoin.

» J'attends votre réponse et vous envoie mille tendresses.

» SUZANNE. »

L'ÂGE DE FER

DIXIÈME LETTRE ; Papier blanc uni anglais. Pas de chiffre, pas de devise, aucun parfum.

« Les réflexions qui accompagnaient votre envoi m'ont prouvé, mon ami, qu'il ne faut jamais demander de sacrifices même aux gens qui prétendent vous aimer le plus. C'est une désillusion que je mets avec les autres ; et puis, vraiment, ne pouviez-vous passer chez un changeur pour avoir des billets ? Quelle drôle d'idée de m'envoyer cela en rouleaux, pour que tous mes domestiques s'en aperçoivent ! Il est vraiment inouï qu'on ait à vous dire certaines choses.

» Merci quand même et bien à vous.

» SUZANNE. »

ONZIÈME LETTRE : Au crayon sur une carte.

« Vous êtes étonnant, ma parole d'honneur, et vous croyez, mon cher, que je puis toujours être rentrée à cinq heures ! C'est une heure excessivement gênante pour moi, et quand j'y suis je ne puis vraiment pas défendre ma porte et rompre avec tous mes amis pour vos beaux yeux. Il serait beaucoup plus

intelligent à vous de vous faire désirer un peu plus. N'oubliez pas ma loge pour la première des Bouffes. L'avant-scène du rez-de-chaussée.

» Bien à vous.

» SUZANNE. »

DOUZIÈME LETTRE ; Un morceau de papier déchiré du dos d'une autre lettre.

« J'ai beaucoup perdu hier, au centenaire d'Adèle Langlois ; c'est votre bague qui m'a porté la guigne. Remettez cent louis au porteur et bien à vous.

» SUZANNE. »

» P.-S. – Impossible avant dimanche. »

TREIZIÈME LETTRE : Papier à fr. 10 cent, le cahier, sous les portes cochères.

« Monsieur,

» Vous êtes un misérable ! Une femme comme moi ne devrait jamais connaître des drôles de votre espèce. Vous croyez avoir des droits sur moi parce que pendant les trois semaines que j'ai eu le malheur de vous connaître, vous m'avez rendu quelques ser-

vices infimes. Ma première idée a été de vous renvoyer les cinquante louis de votre lettre. Je les donne à ma femme de chambre. Ne remettez jamais les pieds chez moi.

» SUZANNE. »

LE TABLEAU D'ÉGLISE



I

À MONSIEUR DE PARABÈRE, CAPITAINE DE CUIRAS-
SIERS, PARIS.

MON CHER ENFANT,
» Vous rappelez-vous le nombre incalculable de pensums que j'ai été obligé de vous infliger dans votre enfance pour votre goût trop prononcé pour le dessin ? Mes bréviaires eux-mêmes étaient couverts de bonshommes sortis de votre plume. Je sais qu'à la rue des Postes vous avez perfectionné encore ce talent naissant et qu'à Saint-Cyr vos *topos* n'avaient pas leurs pareils.

» Bref, vous êtes l'homme qu'il me faut.

» Je suis maintenant curé à Avricourt ; ma petite cure n'est pas riche, ma pauvre église est assez délabrée, et il y a surtout sur l'un des panneaux une grande tache d'humidité de trois mètres de haut sur deux mètres de large qui me désole. Je voudrais la

dissimuler par un tableau pieux de même dimension. J'ai pensé à vous pour me trouver cela dans les prix doux à Paris ; la Fabrique ne voudrait pas dépasser quatre-vingts francs, cadre compris. Prenez le sujet dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, et pour le reste, je m'en rapporte complètement à vous. Faites vite, et que Dieu vous garde, mon cher enfant.

» Votre vieux précepteur,

» MIQUEL,

» CURÉ D'AVRICOURT. »

À MONSIEUR L'ABBÉ MIQUEL, CURÉ D'AVRICOURT

« Mon cher abbé,

» Je me mets en campagne, mais un tableau de trois mètres carrés ne se trouve pas aisément. Enfin je ferai pour le mieux. Comptez sur mon zèle.

» Votre ancien élève,

» PARABÈRE. »

Quand Parabère eut répondu cette lettre laconique, il se mit à réfléchir en homme profondément ennuyé.

— Le brave abbé ne se doute guère de la corvée qu'il m'impose, se disait-il. Outre que j'ai fort peu de temps en dehors de mon service, où veut-il que je trouve des tableaux bibliques avec ces dimensions gigantesques? Vraiment, je ne me vois pas demandant à ce sujet la permission de la manœuvre, et le commandant trouverait le motif saugrenu en diable. Et avec cela le curé m'écrit de faire vite!...

En descendant de cheval, Parabère sauta en voiture et courut à l'Hôtel des Ventes, où il trouva de tout, excepté des tableaux bibliques. Le lendemain et le surlendemain, il visita plusieurs magasins de bric-à-brac et de tableaux sans réussir. Déjà il commençait à désespérer, lorsqu'il se rappela la boutique de madame Lardèche, quai Malaquais. C'était une vieille amie à lui. Elle savait trouver, à l'époque du jour de l'an, ces bonbonnières, ces figurines de Saxe, ces bijoux anciens qu'il est indispensable de donner aux petites amies qui vous aiment pour vous-même. Il y avait là un choix merveilleux de petites choses n'ayant l'air de rien et coûtant très cher, mais tous les bibelots de madame Lardèche avaient leurs papiers en règle, et cette antiquité prouvée ne saurait trop se payer.

— Je ne me vois pas trouvant chez elle mon tableau à quatre-vingts francs, cadre compris. Enfin, si le prix est abordable, je mettrai le surplus.

Il entra, et trouva madame Lardèche trônant, comme d'habitude, sur une haute chaise Louis XIII établie au milieu de son musée.

C'était une petite vieille aux cheveux frisés à *la Ninon*, qui avait dû être fort jolie en son temps. Elle continuait à se mettre une pointe de rouge et son bonnet vert ne manquait pas d'une certaine prétention. Avec cela, les idées les plus larges en fait de morale qui lui avaient parfois permis de rendre de réels services à Parabère.

— Ah! c'est vous, mon capitaine, cria-t-elle en le voyant entrer, eh bien, vous êtes-vous décidé? Venez-vous m'acheter un petit lustre pour mademoiselle Lucie Régnier?

— Non, chère madame Lardèche, il s'agit aujourd'hui d'un service sérieux que vous seule pouvez me rendre.

— Des services sérieux, je n'en rends plus, mon capitaine. Vous comprenez que depuis l'histoire de la rue Tronchet, on risque trop.

— Rassurez-vous ; il ne s'agit de rien de semblable. Je cherche un tableau d'église de deux mètres carrés.

Et il lui raconta la mission dont il était chargé.

À mesure qu'il parlait, la bonne madame Lardèche s'épanouissait ; ses petits yeux clignaient d'aise derrière ses lunettes à branches d'or et elle s'écria :

— Décidément, il y a une Providence. Figurez-vous que j'ai là-haut, au grenier, un tableau d'église, excellent comme peinture, mais si grand que personne n'en veut, et je vous céderai cela pour presque rien. »

— Bravo ! Et qu'est-ce qu'il représente ce tableau d'église ?

— Je ne sais plus au juste. C'est tiré de l'Histoire Sainte, et si vous ne tenez pas à un sujet spécial...

— Le sujet m'est complètement indifférent, pourvu que le tableau ait les dimensions voulues.

— Oh ! il a au moins quatre mètres sur trois. Voulez-vous le voir ? C'est au grenier.

— Au grenier ! Ma foi, j'ai si peu de temps que j'aime mieux m'en rapporter à vous. Qu'est-ce que vous en demandez ?

— Cinquante louis avec le cadre. Vous faites une affaire d'or.

— Allons ! je vous en offre trente, et vous vous chargez de l'emballage à l'adresse du curé Miquel, à Avricourt. — Est-ce dit ?

Madame Lardèche batailla un moment. Le tableau était immense, la peinture excellente, le cadre ancien... : enfin, elle finit par céder et le marché fut conclu.

Le soir même le curé Miquel recevait une dépêche qui mit toute la paroisse en liesse.

« Trouvé tableau splendide pour quatre-vingts francs. Envoie Avricourt grande vitesse.

» PARABÈRE. »

II

Le lendemain, le curé Miquel réunit les membres de la Fabrique dès l'aube, et leur annonça la bonne nouvelle. La tache d'humidité allait disparaître pour quatre-vingts francs, et, en outre, l'église si froide allait être ornée d'une toile splendide. C'était sous tous les rapports une excellente affaire, et le brave abbé ouvrit l'avis de recevoir le tableau avec une certaine pompe.

Après avoir un moment réfléchi, il fut décidé que M. le curé, suivi des chantres et des enfants de chœur, irait à la gare chercher la caisse contenant le tableau ; cette caisse serait placée dans une voiture ornée de feuillage et ramenée triomphalement à la sacristie où elle serait ouverte.

Madame la duchesse douairière de Précý-Busac, prévenue dès le matin, avait mis toute sa maison sur pied et avait employé tout son personnel à fabriquer des fleurs en papier, si bien qu'au moment du départ on avait obtenu vingt-quatre mètres de guirlande d'un effet merveilleux. Les bancs, dont les pieds avaient été coupés, avaient été échelonnés à l'entrée du parc, et, grâce à des statues de saints, à quelques vases de Chine, et surtout à des myriades de plantes et de fleurs, on avait dressé à l'entrée du parc un magnifique *reposer*.

À deux heures, on se mit en marche. En tête du cortège marchaient deux par deux les petites filles des Sœurs avec la bannière : une belle bannière en satin lilas avec des glands d'or ; puis venait M. le curé en surplis, entouré des chantres et des enfants de chœur et précédant la charrette à fourrage du château, toute tendue de blanc et tout enguirlandée, grâce aux bons soins de madame la duchesse.

Autour de la charrette, sans ordre bien déterminé, mais présentant cependant un certain aspect martial, étaient échelonnés les pompiers, l'arme complètement à volonté. Le capitaine Baligan n'avait pas exigé une grande régularité dans la tenue, mais tout le monde avait son casque, et ce casque seul étincelant sous les rayons du soleil suffisait à faire un bel effet dans le cortège. Derrière la charrette marchait le bedeau armé de sa baguette, et revêtu pour la circonstance d'un caoutchouc noir ayant appartenu à M. le duc et ayant encore fort bon air.

Derrière suivait en habits de fête une grande partie de la population d'Avricourt, parmi laquelle on remarquait le duc et la duchesse de Précý-Bussac, le notaire, le percepteur des contributions et le lieutenant de gendarmerie. Le maire, l'adjoint et le maître d'école s'étaient systématiquement abstenus.

Tout le long de la route, les chantres chantaient des psaumes, et les enfants de chœur agitaient les encensoirs. On arriva à la gare, et le chef de gare, casquette bas, mit l'abbé Miquel en possession de la caisse arrivée de Paris pendant la nuit. Le curé la bénit; puis quatre pompiers, abandonnant momentanément leurs armes, chargèrent le précieux colis sur la charrette, et l'on reprit le chemin d'Avricourt.

La longue procession se déroulait majestueusement dans la plaine. L'encens mêlait ses parfums enivrants aux âcres senteurs des champs, les voix mâles des chantres s'élevaient en cadence renvoyées çà et là par les échos des fermes. Partout dans la campagne les paysans abandonnaient leurs travaux pour courir sur le bord de la route et assistaient chapeau bas au passage de la caisse renfermant le tableau. Le brave curé regrettait en lui-même que son cher enfant, le capitaine Parabère, ne fût pas là pour assister au triomphe de son envoi.

Enfin, l'on arriva à la sacristie. La caisse fut posée à terre, et le père Vioux, marguillier et charpentier de son état, fut chargé de faire sauter les vis qui retenaient les planches, ce qu'il fit à l'admiration générale.

Puis on entonna un nouveau cantique d'allégresse ; les petites filles criaient alléluia de leurs voix aiguës, et la directrice, la sœur Sainte-Anne, fut chargée de soulever le couvercle.

Elle s'approcha, les deux mains pieusement jointes, s'agenouilla, souleva le couvercle... et le laissa retomber avec stupeur.

— Eh bien, ma sœur, qu'avez-vous ? s'écria le curé.

— Monsieur le curé, dit la sœur en devenant écarlate, il doit évidemment y avoir erreur. Je ne veux pas regarder ce tableau.

— Comment, vous refusez ? Alors, capitaine Balignan, voulez-vous vous charger de ce soin ?

Le capitaine des pompiers ôta son casque, s'agenouilla à son tour, et soulevant le couvercle, il regarda le tableau avec admiration, mais laissa à son tour retomber le couvercle en disant :

— Je n'ai pas de préjugés, mais jamais je n'oserai mettre cela sous les yeux de monsieur le curé.

— Ah çà, dit M. de Précý-Bussac impatienté, qu'est-ce que cela signifie ? Il s'avança vivement, fit sauter le couvercle, et aussitôt la foule se précipita autour de la caisse. Il y eut des oh ! des ah ! Puis les femmes se reculèrent en rougissant, tandis que la sœur Sainte-Anne rangeait immédiatement toutes les petites filles la tête au mur, avec défense expresse de se retourner.

Le tableau représentait une noble dame sur un lit et retenant par son manteau un beau jeune homme qui s'enfuyait.

— Eh bien, dit le duc avec calme, qu'avez-vous donc ? C'est un sujet parfaitement biblique, c'est Jo-

seph et Putiphar. Il enseigne la continence, l'abnégation, la fidélité à son maître.

— Oh ! monsieur le duc, dit le curé, vous n'avez pas remarqué la tenue de la dame ?...

— Quelle tenue ? c'est le costume de l'époque, et n'oubliez pas, monsieur le curé, que cela se passait dans les pays chauds.

— Mais son œil, monsieur le duc, voyez l'œil. L'œil est impossible.

— Ah ! dame, il est évident que l'œil est un peu... Et de fait, dans ces moments-là, il est évident que... mais là n'est pas la question. Toute la morale est dans Joseph ; or, Joseph s'enfuit avec une conviction parfaite. Ce n'est pas un garçon qui s'enfuit pour la forme, il s'enfuit pour de bon, et si bien que son manteau reste dans les bras de la dame.

— C'est égal, dit le curé, jamais je n'oserai accrocher cela dans une église. C'est ma faute aussi, j'aurais dû préciser. Allons, refermez le couvercle, dit-il en soupirant aux pompiers.

On referma la caisse et la foule s'éloigna lentement, chacun devisant au sujet du scandale et racontant à ceux qui n'avaient pas pu les voir les horreurs contenues dans le fameux tableau. Le curé est navré, et la Fabrique est furieuse. La tache d'humidité de

trois sur cinq va continuer à enlaidir l'église, et pour quatre-vingts francs on aurait eu un excellent badigeon à la chaux. Cela apprendra à l'abbé à charger de ses commissions pieuses un capitaine de cuirassiers.

J'apprends que l'affaire est arrangée. Un amateur se charge de métamorphoser le tableau en *Immaculée Conception*. Joseph deviendra l'ange Gabriel. Quant à l'expression de l'œil, on la laissera sur le compte de l'extase.

OUS' QU'EST MON CASQUE!



ou

AMOUR ET OUVERTURE DE L'EXPOSITION

I

AVEC SA CARTE d'invitation pour l'ouverture de l'Exposition, Suzanne était très embarrassée ; elle avait bien lu, la veille, dans les journaux, les diverses portes auxquelles vous envoyaient les cartes de différentes couleurs, mais elle en avait une bariolée. Cela devenait compliqué. Et elle relisait :

PALAIS DU TROCADÉRO
PORTE 2. CÔTÉ PASSY.

— Côté Passy, disait-elle, c'est absurde ! Le Trocadéro est toujours du côté de Passy. Jean, cria-t-elle au cocher, pourquoi vous arrêtez-vous devant le pont d'Iéna ?

— Madame, répondit Jean, il est matériellement impossible d'avancer ; je crois que madame ferait

mieux de descendre ici et de monter la pente à pied. Le palais est tout près.

Suzanne descendit en soupirant. Autant qu'elle pouvait se souvenir, il lui semblait que, dans sa petite jeunesse, les fêtes étaient mieux organisées. On arrivait avec sa voiture devant une marquise où des chambellans gracieux, en frac rouge et or, vous donnaient le bras et vous dirigeaient à travers la foule avec toutes sortes de délicates attentions. Sur ces réflexions, elle se pencha à gauche, ramassa la longue traîne de sa robe, sous laquelle apparaissaient les guipures du jupon, et monta bravement dans le sable mouillé. Tout le long de la route, piétinant comme elle, montaient des députés, en cravate blanche et en habit, avec une écharpe tricolore en bandoulière, rappelant tout à fait MM. Fléchelle et Duval dans les calèches du cortège du bœuf gras ; puis des académiciens, dont les basques à broderies vertes passaient sous le paletot bourgeois ; puis des sénateurs avec le faisceau des licteurs (?) à la boutonnière.

Elle arriva à la porte numéro 1 et reçut de fort méchante humeur un officier de paix se permettant de lui faire observer que ce n'était pas la porte numéro 2, et parvint enfin au grand vestibule dit d'honneur. Là était empilée sur des chaises une foule

compacte resserrée entre les colonnes et la musique de la garde municipale qui, par parenthèse, tenait une place énorme. Chacun tendait le cou dans la direction du pont d'Iéna, où l'on apercevait seulement un grand tapis rouge entre deux haies de soldats.

À ce moment, elle aperçut son amie, madame de Tournecourt, qui causait avec un officier de cuirassiers en grande tenue de service. Elle se précipita au-devant d'elle.

— Ma chère, que je suis donc aise de vous rencontrer! Vous allez me renseigner un peu. Qu'est-ce que c'est que ce numéro de 1605 inscrit sur ma carte? C'est un numéro de chaise réservée, n'est-ce pas?

— Nullement, ma chère amie, répondit madame de Tournecourt. Cela ne sert absolument à rien. Mais peut-être est-ce un numéro de loterie, et gagnerons-nous un lapin.

— Et sommes-nous bien placées?

— Ah! dame, demandez cela au capitaine Pouraille que je vous présente et qui doit être parfaitement renseigné sur le programme de la fête.

Hector Pouraille s'inclina en portant respectueusement sa main gantée à hauteur de la visière de son casque. C'était un homme superbe que le capi-

taine. Une large moustache noire accentuait une tête énergique portée sur des épaules d'Hercule, sur lesquelles brillaient les épaulettes d'argent. Sur sa vaste poitrine, bombée comme un coffre, étaient étagées savamment les aiguillettes d'officier d'ordonnance et un nombre très respectable de décorations françaises et exotiques. Il avait près de six pieds, et ce n'était pas pour rien que ses camarades l'avaient surnommé le beau Pouraille lorsqu'il était sous-lieutenant aux cent-gardes.

Suzanne regarda avec un certain étonnement le grand gaillard qui s'inclinait respectueusement.

— Eh bien, monsieur, lui dit-elle, savez-vous quelque chose relativement au cortège ?

— Madame, répondit Pouraille, vous ne sauriez être mieux placée, car le Maréchal arrivera par la galerie de gauche. Brigadier, apportez une chaise ! cria-t-il d'une voix de stentor.

Le brigadier disparut à la hâte et revint quelques secondes après avec une chaise sur laquelle Suzanne s'installa triomphalement, au premier rang, à côté de son amie, à la grande jalousie des femmes précédemment arrivées.

— Allons, messieurs, en arrière, en arrière, il faut reculer jusqu'aux colonnes, cria tout à coup une brigade de gardiens de la paix.

Il y eut une bousculade épouvantable : les femmes, obligées de descendre de leurs chaises, poussaient les hauts cris, et affirmaient qu'il leur était impossible de reculer davantage. Seules, au milieu de ce recul général, madame de Tournecourt et Suzanne conservèrent leur position.

Pouraille s'était établi entre elles deux, une main sur chaque chaise, et Suzanne, ne se sentant pas bien solide, s'était même cramponnée, pour plus de sûreté, aux franges de l'épaulette placée de son côté. Quand les gardiens de la paix arrivèrent au capitaine, ils virent ses aiguillettes, saluèrent et n'insistèrent pas pour le faire reculer.

— Votre capitaine est charmant, dit Suzanne à l'oreille de son amie.

— Un peu commun, mais bien bon garçon, répondit madame de Tournecourt.

Commun ! Suzanne ne trouvait pas. Du haut de sa chaise elle voyait ce cou puissant bruni par le soleil des camps, avec des cheveux noirs drus et courts ; la longue crinière du casque tombant en molles ondulations jusqu'aux reins. À son insu, elle éprouvait

un plaisir étrange à appuyer sa petite main gantée sur les épaules carrées du capitaine. Au bras d'un homme comme celui-là, on pouvait aller partout, certaine d'être toujours défendue, respectée... Je ne sais si ces réflexions amenèrent dans sa pensée une comparaison avec son mari, chauve et un peu ventripotent, mais elle avait sur les lèvres un drôle de sourire quand les tambours commencèrent à battre aux champs annonçant l'arrivée du Maréchal.

II

— Tiens! s'écria Suzanne, on dirait, un enterrement.

Le cortège s'ouvrait, en effet, par quatre huisiers tout de noir habillés, rappelant les maîtres des cérémonies chargés par les pompes funèbres de dire avec dignité : « Messieurs de la famille, quand il vous plaira. »

Puis, sans qu'aucune escorte militaire vînt faire disparaître l'impression triste produite par ces quatre sombres personnages, venait le Maréchal, ayant à sa droite le prince de Galles dont l'uniforme écarlate tranchait sur les habits noirs du nombreux personnel civil auquel les règles du gouvernement parlementaire donnaient la tête du cortège. Cortège

étonnant de chapeaux bossués, de pantalons crottés qu'on avait relevés pour ne pas les laisser tremper dans la boue, d'habits noirs fanés, étonnés de se montrer à la lumière crue du soleil. Çà et là cependant, se détachant sur ce milieu bourgeois, quelque splendide uniforme d'attaché ou d'ambassadeur étranger. Le prince T..., en chevalier-garde, avec le casque doré surmonté de l'aigle à deux têtes, la tunique blanche et le baudrier d'or; le duc d'A..., en carabinier italien; des officiers hongrois avec la pelisse velours bleu de ciel, le loupion de fourrure et les bottes à gland; un hussard danois avec le colback à flamme et l'uniforme bleu de ciel tout soutaché d'argent, et enfin, terminant la marche, un splendide Maggyar, avec une majestueuse barbe blanche tombant sur une tunique de brocart lilas et or; sur sa tête vénérable était campée une toque de femme sur laquelle une aigrette de plumes noires s'ouvrait en éventail.

Enfin venait un beau peloton de gardes de Paris, avec la culotte blanche, les grandes bottes et le fusil à baïonnette sur l'épaule.

Le cortège prit d'abord place sous le dais officiel au-dessus de la cascade, qui n'attendait que cette arrivée pour joindre ses jets d'eau à ceux du ciel; pen-

dant un quart d'heure, il y eut un va-et-vient de gens en habit noir, passant le chapeau sur la tête devant les Altesses assises, au son d'une musique vague qu'on entendait peu et de discours qu'on n'entendait pas du tout.

L'Exposition n'en était pas moins ouverte, et le cortège, descendant de la tribune officielle, se dirigea vers le Champ de Mars.

— Mesdames, dit Pouraille, si vous voulez suivre, cela vous permettra de voir l'Exposition en même temps que le Président.

— Vraiment, c'est possible ? s'écria Suzanne enchantée.

— Si vous voulez bien me faire l'honneur d'accepter mon bras, cela ne souffrira aucune difficulté.

Suzanne hésita un moment... Tout Paris allait la voir au bras de ce grand cuirassier qu'elle connaissait si peu ; d'un autre côté, la publicité même de cette promenade lui enlevait toute importance, et puis madame de Tournecourt venait avec eux et empêchait que ce ne fût un tête-à-tête.

Elle prit donc le bras de Pouraille et se mit à la suite du cortège. Pendant ce temps, les troupes leur présentaient les armes, les officiers saluaient du

sabre, les musiques avaient entamé la nouvelle fanfare : « Vive la France ! » qui, malgré la bonne intention de l'auteur, manquait complètement d'ampleur ; les pièces de canon envoyaient leurs salves bruyantes, et sur tous les mâts de l'Exposition universelle, les drapeaux de tous les pays flottaient au vent. Tous ces honneurs amusaient beaucoup Suzanne, peu habituée à se promener ainsi entre deux haies de troupes. Quant à Pouraille, était-il électrisé par le petit bras de Suzanne ? mais son enthousiasme ne connaissait plus de bornes :

— Ah ! madame, si vous saviez quel plaisir j'éprouve à sentir mon pays en fête. Depuis la guerre d'Italie, voilà la première fois que nous revoyons nos rues pavoisées. Ces canons qui tonnent me rappellent le beau temps où ils annonçaient les succès de Palestro, de Magenta, de Solferino ! Vous allez peut-être me trouver absurde, mais je me sens envahi par un attendrissement indéfinissable.

— Mais pas du tout, monsieur, je ne trouve pas cela absurde, ce sont de nobles sentiments ! et un peu de chauvinisme ne me fait pas peur.

À l'entrée du pont, un moment d'arrêt ; le mince tapis rouge, destiné au passage du cortège, avait laissé filtrer l'eau, et ne présentait plus qu'une série de

flaques d'eau impénétrables. Restaient les passages sablés des côtés, mais eux-mêmes n'étaient plus que de la boue liquide. Le cortège s'y engagea pourtant, chacun sautillant, éclaboussant les autres, relevant son pantalon à deux mains.

Les quelques dames qui suivaient durent s'arrêter net. Mais cela n'embarrassa pas Pouraille. Résolument, sans attendre leur consentement, il prit sur ses deux bras ses deux compagnes, et triomphalement les transporta à pied sec de l'autre côté du pont, aux applaudissements de la foule qui grossissait au-dessous sur le quai, et qui, pour un instant, en oublia de poursuivre de ses huées les Altesses au passage.

On pense si cet incident rompit vite la glace. Le brave Pouraille, tout à fait confiant, reprit la conversation où il l'avait laissée.

Il se mit à bavarder, mettant son cœur à nu, racontant ses projets, ses craintes, ses espérances, le tout dans un langage sans prétention et un peu terre à terre, mais accentué par une bonne grosse voix qui avait des sonorités métalliques extraordinaires.

Bras dessus, bras dessous, ils parcoururent ainsi les allées de l'Exposition encore encombrées de caisses et de ballots, mais présentant déjà un aspect

très pittoresque. Pouraille expliquait le costume des soldats étrangers rangés devant leur section respective pour former une garde d'honneur. Ici les Italiens avec leur tunique bleue à pattes d'argent, leur pantalon collant, leur aspect muscadin, et le casque à bombe fuyante des cavaliers ; plus loin les Espagnols, en pantalon garance, avec le shako tromblon ; puis les Anglais avec la tunique écarlate et la petite toque coquettement posée sur l'oreille. Là, un spectacle très pittoresque : de jeunes misses, jolies comme des Anglaises quand elles se mettent à l'être, étaient montées dans les petits cottages qui bordaient la section. Leurs jolies têtes blondes, coiffées de larges gainsboroughs, apparaissaient aux fenêtres, et à l'arrivée du prince de Galles elles agitèrent leurs mouchoirs brodés avec enthousiasme, en envoyant des baisers et en criant de toutes leurs forces à trois reprises différentes : Hip ! hip ! hip ! hurrah !

— À la bonne heure, disait Suzanne, cela remet un peu de tous ces cris de : Vive la République, qui ne sont peut-être pas de très bon goût adressés aux souverains qui sont nos hôtes.

Ils passèrent successivement devant la section danoise devant laquelle faisaient la haie une dizaine de soldats danois en uniforme sombre, pantalon gris

fer, buffleteries blanches, chevrons renversés sur le bras et casquette carrée en drap bleu. Ceux-ci ne purent pas s'empêcher d'admirer le splendide peloton de nos gardes de Paris qui fermaient la marche.

Cependant un monsieur barbu, vêtu d'un frac assez douteux, s'était dirigé vers le peloton, et là, sans en demander la permission à l'officier, il prenait les gardes par le bras et les disposait à sa guise.

Pouraille devint pourpre. Il marcha droit vers le lieutenant :

— Comment, mon cher camarade, vous laissez toucher à vos hommes ? Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

— Que voulez-vous, mon capitaine, c'est un conseiller municipal. C'est eux qui nous commandent aujourd'hui.

Pouraille était outré. En termes émus il expliqua son indignation à Suzanne, insistant sur la haute situation de l'officier, tel qu'il le comprenait, sur le sacerdoce de l'épaulette. Où prenait-il ce qu'il disait ? Dans les yeux de Suzanne, apparemment, toujours est-il qu'il fut réellement éloquent sur le chapitre de la dignité militaire indignement méconnue.

L'orchestre hongrois, devant lequel ils passaient à ce moment, avait entamé la marche héroïque de

Rakokzy et servait d'accompagnement aux paroles mâles et fières du brave Pouraille. Sans bien s'en rendre compte, Suzanne s'appuyait de plus en plus sur le bras de ce grand garçon qu'elle ne connaissait pas une heure auparavant et qui lui apparaissait en même temps si héroïque et si bon. Pouraille, de son côté, serrait peut-être un peu plus qu'il n'eût fallu le petit bras qu'on lui avait confié. Ils arrivèrent ainsi à la porte Rapp où Suzanne devait attendre sa voiture.

— Quel drôle de garçon vous êtes? lui dit Suzanne brusquement. Vous ne dites ni ne faites rien comme personne.

Elle monta en voiture avec son amie, et comme Pouraille s'inclinait une dernière fois en demandant quand il la reverrait, elle hérita un moment, puis l'ayant encore regardé, elle dit à mi-voix :

— Après-demain, avant trois heures.

Pouraille ferma la portière. Puis Suzanne, toute pensive, le vit remonter à cheval et disparaître au galop avec l'escorte au milieu des panaches, des plumets et des fanfares.

III

Le surlendemain, Pouraille se dirigeait, plein d'espoir, vers l'hôtel de Suzanne. Et réellement la

bonne grâce qu'on lui avait témoignée l'avant-veille, le regard qu'on lui avait lancé en le quittant, son émotion sincère qu'il sentait qu'on avait partagée, tout lui faisait présager le plus doux des entretiens. Pour ne pas attirer l'attention, il s'était mis en bourgeois.

Il avait un pantalon gris perle extra collant, mais un peu trop court. Sa redingote noire, à un rang de boutons et pincée à la taille, était boutonnée jusqu'au col de chemise, tout droit, croisé, avec une petite cravate de faille noire imperceptible. Il avait des gants marrons, et sur sa tête se dressait un chapeau d'une forme déjà ancienne, mais crânement incliné sur l'oreille. Avec cela, en marchant, un certain balancement qui lui était familier et qui n'allait pas mal du tout lorsqu'il avait le sabre à la main.

Arrivé à la porte de l'hôtel, il lui sembla voir remuer un rideau au premier. Il sonna et demanda à être introduit. Le domestique le pria d'attendre un instant et revint en lui disant que « madame était désolée, mais étant très fatiguée, ne pouvait recevoir ».

Pouraille repartit un peu défrisé, et le lendemain, à son réveil, son ordonnance lui remit un petit billet parfumé dans lequel la folle Suzanne lui disait :
« Cher monsieur,

« Merci de tous les services que vous m'avez rendus l'autre jour, et pardonnez-moi de n'avoir pu vous recevoir hier. Vous allez me trouver bien folle ; mais je ne m'étais jamais figuré un cuirassier autrement qu'en grande tenue... Pourquoi êtes-vous-venu sans casque ?

« Merci encore et adieu.

« SUZANNE. »

UNE DÉCOUVERTE



ANATOLE, le garçon du mess, venait d'apporter la bougie et les cigares, et après avoir versé le café, s'était retiré discrètement. C'était l'heure des épanchements intimes. La conversation tomba sur les femmes des camarades mariés du régiment; nous passâmes une petite revue individuelle, et j'admirai en moi-même la sagesse du règlement qui autorise les officiers mariés à ne pas manger à la pension. Il savait bien ce qu'il faisait, le sage législateur, et certes, dans leur salle à manger respective, les oreilles de nos camarades ont dû tinter ce soir-là. Dame! qu'est-ce que vous voulez? Quand on vient de très mal dîner et qu'on réfléchit aux repas succulents ordonnés par les épouses de ces messieurs, cela ne vous rend pas précisément indulgent.

On fut féroce, et sans la sérénité de notre président Pouraille, Dieu sait jusqu'où l'on serait allé! On en vint à parler de madame Briquemolle, la femme du capitaine trésorier.

Il n'y eut qu'une voix :

— Très distinguée, mais trop maigre.

— Beaucoup trop maigre ! Une lame de sabre.
Parabère se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous ? demanda le président.
— Pour rien, répondit Parabère.

Satané Parabère ! Évidemment il savait quelque chose. Le président et le chef de calotte le sommèrent d'expliquer son rire intempestif.

— Ma foi, messieurs, dit Parabère, je ris parce que vous dites ; trop maigre. Madame Briquemolle est une fausse maigre ; elle est mince, mais toute ronde ; pas un os ! tout est arrondi, potelé ; les attaches sont fines, et je puis en parler à bon escient. Comme l'officier Thomas, j'ai vu et palpé moi-même.

Ce fut un tollé général. D'abord, madame Briquemolle était la vertu même, et puis, Parabère, en tout cas, n'avait pas le droit de raconter ainsi ses bonnes fortunes avec la femme d'un camarade.

— Parabère, expliquez-vous, dit sévèrement Pouraille ; sans cela je serai obligé de vous mettre à l'amende de dix bouteilles de vin de Champagne.

— Volontiers, dit Parabère. D'ailleurs ma phrase ne signifie pas du tout ce que vous croyez, et ma découverte est due complètement au hasard, et je n'ai

aucune raison de vous taire comment cela m'est arrivé.

Le président frappa quatre fois sur son verre avec son couteau, et le plus grand silence s'établit.

— Moi aussi, messieurs, commença Parabère, je disais comme vous : distinguée, mais trop maigre. En général, je me méfie de ces distinctions-là. Habillée, cela fait très bien, mais quand arrive l'heure du dépaquetage, il y a de cruelles désillusions.

Aussi, lorsque Briquemolle nous annonça que sa femme recevrait le lundi, je ne me pressai pas trop d'y aller. Un jour, cependant, je me décidai après le pansage.

Vous connaissez ces visites-là. Les camarades arrivent par bandes de trois ou quatre, saluent militairement ensemble, s'assoient bien alignés sur le même canapé, et, au bout de dix minutes de présence, s'en vont également ensemble sans avoir dit grand-chose. Quand j'entrai, j'en fis partir une bande de six qui n'attendaient qu'une occasion pour s'en aller, et je me trouvai seul avec madame Briquemolle. Elle fut, je dois le dire, charmante en tout point.

La conversation, languissante d'abord, s'anima graduellement, et nous arrivâmes à parler de la

beauté chez les femmes. Nous fûmes tout à fait du même avis. Je lui dis qu'avec les perfectionnements du costume moderne, on ne savait pas à quoi s'en tenir. J'insinuai que certaines femmes paraissaient charmantes en grande tenue de service et supportaient moins bien la petite tenue du matin.

Elle ajouta en riant : – C'est vrai ! Il y en a d'autres au contraire dont c'est le triomphe !

Je la regardai avec son grand cou flexible, sa taille mince, ses mains effilées et je pensai, à part moi, que ce triomphe devait lui être tout à fait inconnu.

Je cessai donc complètement mes visites du lundi, me contentant de la soirée réglementaire du nouvel an, et de quelques cartes cornées portées par-ci, par-là, dans l'année par mon ordonnance. Bref, je n'y songeais plus, lorsqu'il y a deux mois, j'allai passer huit jours chez le major Bourgachard, notre ancien camarade, aujourd'hui en garnison à Lille, en Flandre...

– Comment, le gros Bourgachard est à Lille ? je le croyais à Landrecies, au 30^e cuirassiers !

– Oui, mais il a permuté avec Landremol du 14^e chasseurs.

— Pas du tout, c'est Flambert des spahis qui, en arrivant à Mostaganem...

— Messieurs ! dit Pouraille, ceci n'a rien à faire avec l'histoire. Continuez, Parabère.

— Tous les matins, continua Parabère, je passais chez Bourgachard pour le réveiller et partir à cheval faire un tour du côté des fortifications et de la rue Esquermoise. Jamais levé cet animal-là. Avec cela, il a le cou court, il mange énormément ; bref, il frise l'apoplexie. Enfin, cela fera de la place sur l'Annuaire. Je le secouais avec énergie, envoyant des coups de cravache sur les parties majestueuses qu'il me présentait, car vous savez que si jamais quelqu'un a mérité l'épithète de *gros major*, c'est bien Bourgachard.

Au bout de quelques minutes de lutte, le major se décidait à se lever, allait plonger sa grosse tête rouge et congestionnée dans un baquet d'eau qu'il s'obstinait à placer par terre en souvenir de la chambre, et, après s'être bien *ébroué*, il partait respirer le bon air du matin en m'appelant son sauveur.

L'ordonnance était prévenu et avait l'ordre de me laisser toujours monter.

Un matin, j'arrive comme d'habitude, et en approchant de la porte il me semble entendre comme

des rires étouffés. Bon ! me dis-je, le gaillard est réveillé ; j'aurai moins de peine ce matin à lui sonner la diane. J'envoie un coup de botte préparatoire dans la porte, et aussitôt le silence se fait comme par enchantement.

Connu ! me dis-je en moi-même, on veut carotter cinq minutes de couverte, mais avec le capitaine Parabère ces machines-là ne prennent pas. J'entrai. La chambre était plongée dans une obscurité inaccoutumée. Les rideaux étaient tirés, et il y avait dans l'air un parfum indéfinissable.

J'approchai du lit, et j'entendis pousser un grand cri, puis je vis une tête disparaître sous la couverture, tandis que dans la ruelle apparaissait, inquiète et ahurie, la tête de qui ? je vous le donne en cent à deviner... la tête de notre ami Briquemolle ! Il n'est pas beau, Briquemolle, mais dans ce moment-là, il était tout simplement épouvantable. D'ailleurs sa pose était bizarre, et il paraissait très drôlement enchevêtré avec le corps qui venait de disparaître et dont on n'apercevait plus que les contours tournés de mon côté.

Ah çà ! pensai-je, que fait Briquemolle dans le lit de Bourgachard ?

Mais je compris, ou du moins je crus comprendre, bien vite qu'il était arrivé la nuit à l'improviste demander l'hospitalité à son vieux camarade de promotion, et que celui-ci, faute de place, lui avait offert la moitié de son lit. Aussi, m'adressant à la tête qui venait de disparaître :

— Tu auras beau te cacher, mon commandant, je saurai bien te faire déguerpir. Allons, houst !

Briquemolle me regarda effaré.

J'administrai une première tape sur les plus fortes saillies qui soulevaient les draps, et au premier coup je sentis immédiatement que je n'avais pas affaire à la croupe andalouse du gros major. C'était beaucoup plus souple et beaucoup plus susceptible. Tout à coup, la lumière se fit. Ce n'était pas Bourga-chard, c'était madame Briquemolle !

— Sacrebleu ! s'écrièrent les camarades, j'espère bien que tu te sauvas à toutes jambes ?

— Me sauver, continua Parabère, jamais ! J'avais là une occasion unique de savoir la vérité sur les mystères du dépaquetage, et je me promis d'en abuser. Je feignis de croire à la présence du commandant et fis ma besogne avec conscience, claquant par-ci, claquant par-là, suivant les bords, corrigeant les écarts, prévoyant les feintes, glissant le long des

pentés, gravissant le long des montées. Ah! mes amis! Je m'étais absolument trompé. Pas d'os, mes enfants, pas la moindre aspérité, ma main ne rencontrait jamais que des chairs potelées, mais dures comme du roc, une merveille!...

— Et Briquemolle, s'écria-t-on de toutes parts, que faisait Briquemolle?

— Briquemolle devenait absolument fou. D'abord, vu la pose dont je vous ai parlé, il n'avait que la main gauche de libre, le bras droit se trouvant pris, je ne sais où. De cette main gauche il essayait de parer mes coups, mais je l'évitais adroitement, trompant le contre de quarte, allongeant un coupé dégagé qui arrivait en plein cœur; les uns, deux, les coups droits, les coups de banderoles, tous portaient, et pendant ce temps-là, pour masquer l'émotion qui commençait à me gagner, je criais :

— À toi, Bourgachard! Attrape, mon vieux! Pour la tête, parez! L'as-tu encore reçu, celui-là? Mais défends-le donc, Briquemolle! Tu ne sais pas ton métier d'ami. Tu sais que je ne suis pas pressé, moi. Tant que tu voudras, jusqu'à ce que tu te lèves.

Le fait est que ce petit jeu m'amusait fort. Avec l'expérience, je puis dire que je commençai à avoir des yeux au bout des doigts. Briquemolle comprit

qu'il fallait cesser, et, très embarrassé, finit par faire un aveu qu'il aurait dû faire depuis longtemps :

— Mais, animal, finit-il par me crier, ce n'est pas Bourgachard. Bourgachard est couché dans le salon. Va administrer tes claques au salon !

— Ce n'est pas Bourgachard ! Mais alors, qui donc est-ce ?

— Tu oses me le demander, misérable ! hurla Briquemolle...

Je me frappai le front comme quelqu'un qui découvre quelque chose d'inouï, et je m'enfuis. Voilà, messieurs, comment je sais la vérité sur madame Briquemolle, vérité que j'ai cru devoir vous apprendre en ma qualité de bon camarade.

— Tu es la perle des amis ! s'écria-t-on à la ronde. Nous irons tous la voir lundi. Mais toi, as-tu jamais osé y retourner ?

— Certainement, répondit Parabère, mais pas le lundi.

MONSIEUR !



LE DÉJEUNER avait été charmant. Un peu dépeignée, ses petits cheveux blonds rabattus à la diable sur le front, elle avait seulement passé une robe de chambre en satin bleu, et ses pieds nus apparaissaient dans des mules doublées d'hermine. On venait à peine de se lever, et si cela n'avait tenu qu'à elle, Dieu sait si le déjeuner eût attendu ! Lui, avait fait à la hâte une toilette sommaire, mais le col chiffonné et les manchettes froissées en disaient long. Leurs joues étaient d'ailleurs un peu pâles et leurs yeux légèrement fatigués, mais certes ce n'était pas à elle à s'en plaindre ; elle trouvait que, même ainsi, en négligé, il avait excessivement grand air et la pâleur très distinguée.

Il ne s'agissait pas cette fois d'un caprice d'un jour. L'été dernier, elle l'avait entrevu à Spa, faisant ruisseler l'or dans ses mains... Des yeux ils s'étaient tout dit, mais il partait, elle aussi... et voilà que la veille ils s'étaient de nouveau rencontrés ici !... Ça avait été toute une révélation ! Sensations inconnues !... Vrais coups de foudre !... Comment lui résis-

ter?... Et puis, elle avait bien vite compris, en causant avec lui, à qui elle avait affaire. C'était une conquête sérieuse qu'il fallait savoir conserver par tous les moyens. Aussi, depuis la veille, s'était-elle prêtée avec une bonne volonté touchante aux plus folles fantaisies; pendant tout le déjeuner elle s'était faite chatte au passible, lui cherchant les meilleurs morceaux, lui versant à boire de bons vins reconstituants dans des verres mousseline, avec de jolis mouvements de bras qui laissaient apercevoir par la large manche du peignoir la peau blanche et satinée. Les deux chaises s'étaient graduellement rapprochées, on buvait dans le même verre, et plusieurs fois l'on s'était embrassé entre deux services.

Lui, paraissait satisfait. Souriant et rêveur, il venait de jeter un regard circulaire sur la table tout encombrée d'assiettes de fruits, de gâteaux, de flacons de cristal dans lesquels brillaient au soleil de belles liqueurs couleur d'or, quand tout d'un coup il posa sa main sur le timbre.

Le domestique parut.

— Faites venir la cuisinière et la femme de chambre, dit-il... C'est bien là tout ton personnel?

— Oui!... Comme tu es gentil de te considérer déjà ici comme chez toi, fit-elle.

À ce moment, le domestique revint suivi processionnellement de la femme de chambre et de la cuisinière. Ils se rangèrent ébahis devant la table, ne sachant trop ce qui allait se passer.

— Je vous ai fait venir, dit-il, afin que vous soyez au courant de la nouvelle situation. Retenez bien ce que je vais vous dire : À partir d’aujourd’hui, vous entendez bien, c’est moi qui suis Monsieur. Tenez, voici pour fêter mon avènement. Allez.

Et il leur jeta quelques louis, en leur montrant la porte.

Les gens saluèrent jusqu’à terre, et se retirèrent dans l’ordre où ils étaient venus.

Qu’elle était heureuse, à ce moment ! Enfin, il se réalisait, le rêve de toute sa vie ! Enfin, il était trouvé, cet attachement sérieux et durable qui... N’y tenant plus, elle enlaça ses bras autour de son cou, et tout bas, dans l’oreille :

— Monsieur !... cher petit Monsieur !...

Et elle l’embrassa si tendrement, si tendrement, que Monsieur jugea de toute nécessité de retourner ensemble fumer une cigarette dans la chambre à coucher.

Lorsque la cigarette fut bien fumée, Monsieur prit les mains de la chère petite dans les siennes, et,

s'asseyant sur la chaise longue à côté d'elle, il dit d'un air sérieux :

— Ma chère enfant, il arrive un âge où l'homme, revenu des folies et des entraînements de la première jeunesse, fatigué de recommencer chaque jour la même chanson, cherche un abri, un bon coin où son cœur puisse enfin goûter les satisfactions et les joies qu'il ne saurait trouver au milieu de ces aventures sans veille ni lendemain.

— Comme tu as raison ! dit-elle avec conviction ; le bonheur n'existe que dans l'intimité.

— J'ai donc pensé, continua gravement Monsieur, à associer complètement ma vie à la vôtre. Seulement, vous me pardonnerez si, accoutumé à certaines habitudes de luxe, j'introduis dans l'organisation de votre maison plusieurs améliorations qui me paraissent absolument nécessaires et sans lesquelles je ne saurais vivre.

— Mais, mon ami, répondit-elle avec empressement, change tout ce que tu voudras. Je suis sûre que tu as un goût exquis.

— De quoi se compose réellement le personnel de votre maison ?

— Mon ami, tu as vu, le strict nécessaire. J'ai un domestique, une cuisinière et une femme de chambre !

— Comment, c'est tout ? dit Monsieur avec étonnement, et à l'écurie ?

— Je n'ai pas d'écurie. J'ai simplement une voiture au mois.

— Oh ! ma pauvre amie, je n'admets pas une minute que vous restiez dans cette situation. D'abord, quoi qu'on dise, un locatis n'a jamais aussi bonne façon qu'une voiture à soi. Il vous faut, au minimum, un coupé, une Victoria et trois chevaux.

— Trois chevaux ! dit-elle, et son cœur battait à tout rompre.

— Certainement, il y a bien des jours où vous serez aise d'atteler à deux, mais, en outre, il faut un grand carrossier un peu fort pour les courses de nuit. Maintenant, lorsque le domestique a été toute la journée sur le siège de la voiture, à côté du cocher, il est évident que le service intérieur de la maison s'en ressent. Il faut donc absolument, outre le cocher, un valet de pied.

— Peut-être un petit groom suffirait-il ? hasardat-elle.

— Oh ! ma chère, à quoi pensez-vous ? un petit groom à côté d'un grand cocher ? Cette différence de taille fait sur le siège le plus déplorable effet. Quant au coupé, je veillerai moi-même à son aménagement intérieur. Je veux qu'il y ait sur le devant une glace, un nécessaire de toilette, une pendule, une petite lampe intérieure, une boule d'eau chaude de forme spéciale. Vous serez là comme dans un nid.

Elle, vraiment, croyait rêver.

— Ah ! mon ami, comme tu me gâtes, fit-elle, c'est trop, c'est vraiment trop !

Et les baisers les plus reconnaissants tombaient, drus comme grêle... On refuma une nouvelle cigarette.

— Ce n'est pas tout, continua Monsieur après quelques instants de silence, plusieurs détails m'ont choqué dans l'appartement. Ainsi, j'ai l'horreur des pendules. Ce tic-tac perpétuel et monotone divise la vie en trop petits morceaux. Si vous le permettez, nous remplacerons la pendule de la chambre à coucher par un joli bronze de Barbedienne, L'estrade de velours du lit est beaucoup trop étroite. J'ai manqué plusieurs fois tomber en descendant.

— Vraiment, mon ami, dit-elle, confuse, je suis désolée...

Et, vraiment, son appartement, qu'elle trouvait si coquet la veille, lui semblait maintenant tout à fait indigne du nouveau visiteur qu'elle avait l'honneur de recevoir.

Lui, cependant, continuait son inspection et ses critiques.

— Ce coin-là est beaucoup trop sombre, il est de toute nécessité de l'éclairer par une glace. Nous achèterons quelque chose de vénitien qui soit en rapport avec le lustre. Qu'est-ce que c'est que cette armoire à glace ?

— Mon ami, c'est du poirier, du simple poirier.

— C'est surtout son exigüité que je blâme. Tenez, de la cheminée à la porte, nous avons parfaitement la place d'établir une grande armoire en ébène toute garnie de glaces mobiles où vous pourrez mettre vos toilettes. À chaque glace, une paire d'appliques pour s'apercevoir de la tête aux pieds avant de partir en soirée. Passons maintenant dans la salle de bain. Elle est un peu nue.

— Je ne croyais pas qu'il fallût meubler...

— J'ai vu l'autre jour à l'Exposition une construction arabe dont il sera très facile d'exécuter ici une réduction. Nous ferons monter l'eau de la ville, et au centre se dressera une fontaine qui re-

tombera en pluie d'argent sur une corbeille de fleurs. Aux quatre coins, dans de gros vases de grès, quelque plante à large feuille dont les rameaux s'étendront jusqu'au-dessus de la baignoire. Ah çà, je ne vois qu'un robinet, d'où vient donc votre eau chaude ?

— Mon ami, c'est Jean qui la monte de la cuisine.

— Mais c'est absurde, je vous ferai installer une chaudière. C'est simple comme bonjour, et en même temps l'on pourra utiliser les tuyaux pour avoir des bouches de chaleur qui établiront une température douce dans tout l'appartement.

Monsieur passa ainsi dans chaque pièce. Dans la salle à manger, il fut décidé qu'on aurait un monte-plat pour faciliter le service. Dans le petit salon, il était indispensable de remplacer le papier vert par des draperies de satin pois cassé, semblables aux rideaux et aux portières. De plus, le bibelot manquait absolument. Quel plaisir d'acheter quelques vitrines Louis XVI, qu'on remplirait petit à petit des objets les plus rares ! Par exemple, cela ne pourrait se faire en un jour. Il faudrait courir les magasins de la rue de la Paix, de la rue Saint-Roch, du quai Voltaire, suivre même les ventes de la rue Drouot pour dénicher de jolies choses. Quel prétexte à bonnes prome-

nades bras dessus bras dessous pour aller à la découverte, et quelle joie lorsqu'on rapporterait un nouveau bibelot complétant la collection !

On passa dans le grand salon. Pas commode à arranger. Tout en long. Monsieur fait observer avec justesse qu'il avait l'air d'un omnibus et qu'il fallait y créer plusieurs coins, coupant pour ainsi dire cette longueur par des petits salons particuliers. Maintenant quel dommage de perdre la vue du petit salon lorsqu'il est si simple de supprimer la cloison et de mettre une glace sans tain au-dessus de la cheminée !

— Et, ajouta Monsieur, comme parfois il y a des moments où l'on sera bien aise d'être seuls dans le petit salon, nous ferons adapter à la glace un store de satin blanc qui fermera hermétiquement.

Monsieur pensait à tout, et, à chaque nouvelle attention, elle s'écriait que c'était trop, et lui répondait tendrement que rien ne serait jamais assez bon ni assez beau pour elle. Et tout cela simplement, sans phrases, comme si cette générosité eût été la chose la plus simple du monde. Elle ne saurait jamais assez lui témoigner sa reconnaissance... Bref, on retourna dans la chambre à coucher fumer une nouvelle cigarette qui parut, si c'est possible, encore meilleure que les précédentes.

— Je viens de remarquer une chose, dit tout à coup Monsieur; ces petits vitraux multicolores qui ornent la fenêtre située en face du lit tirent l'œil, et donnent des distractions qui empêchent de bien être à ce qu'on fait. Il faudra absolument changer cela; c'est comme votre lampe persane, c'est gênant d'avoir cela juste en face son nez. Il faut un demi-jour mystérieux. Je voudrais donc un globe lumineux, rose pâle, qui émergerait du milieu des plantes dans cette encoignure.

À ce moment, le valet de chambre, après avoir discrètement frappé, entra pour allumer le feu.

— Approchez un peu ici, mon garçon, lui dit Monsieur. Regardez-moi. Cette livrée bleue à collet orange ne me plaît pas du tout. D'ailleurs mes armes m'obligent à avoir marron et bleu. Il est préférable, n'est-ce pas, ma chère amie, que nous ayons la même livrée. Pour la petite tenue du matin, nous prendrons poivre et sel, mais jusqu'à une heure seulement. Rappelez-vous qu'à partir de deux heures, j'exige absolument que l'appartement soit terminé et que vous soyez habillé. Vous m'entendez ?

— Oui, monsieur, répondit le laquais, qui s'en fut annoncer à la cuisine les réformes de Monsieur.

Quand il fut parti, Monsieur prit la belle enfant dans ses bras avec une tendresse toute particulière.

— Ma chère petite, lui dit-il, puisque nous sommes désormais destinés à vivre ensemble, il faudra mutuellement respecter nos habitudes. J'aime assez, dans la journée, à écrire ma correspondance et à travailler tranquillement une heure ou deux.

— Je te ferai arranger un cabinet de travail, dit-elle avec élan.

— Parfaitement. De même je puis avoir quelque course indispensable à faire, quelque devoir d'amitié à remplir. Il ne faudra jamais m'en empêcher. Ainsi je vais être obligé d'aller chercher un de mes amis à la gare du Nord ; mais je ne serai pas longtemps parti, et tu peux compter sur moi pour le dîner.

— Tu me promets que tu ne resteras pas à dîner avec ton ami ? demanda-t-elle en lui jetant ses deux bras autour du cou.

— Grande folle ! avoue que j'y perdrais trop. Là-dessus, Monsieur donna un long, long baiser à Madame et partit en criant : « À tout à l'heure ! »

On ne l'a plus jamais revu.

LE POULET



IL EST MIDI. Le soleil darde d'aplomb ses rayons sur la route poudreuse qui monte, descend et remonte encore avec des ondulations successives. Sur cette route, l'auberge du bon vieux temps, avec le petit jardin, les volets verts, et l'enseigne du *Mouton couronné* qui danse à l'extrémité d'une vieille tringle rouillée. Au rez-de-chaussée, une grande salle, moitié café, moitié restaurant, autour de laquelle des tables de marbre noir sont fixées au sol. Dans le fond, une porte ouvrant sur une basse-cour dans laquelle des poules et des canards se promènent et picotent avec intelligence.

Dans le jardin, auprès de la margelle d'un puits, une gracieuse apparition : une grande belle fille, mince, blonde, éthérée, vêtue d'un long peignoir bleu, toile Oxford, très collant, sous lequel il ne doit pas y avoir le moindre jupon, est occupée à puiser de l'eau comme Rebecca à la fontaine. Ses cheveux, d'une finesse exquise, sont relevés sur le sommet de la tête et forment une grosse coque où la lumière semble se jouer avec des reflets d'or. Sur les tempes

ils ondulent avec des *mouvements* naturels, et sur la nuque, bien dégagée, se tordent de petites mèches en révolte. Le peignoir bleu est coquettement ouvert en pointe sur la poitrine et garni de tulle blanc au collet et aux manches.

Que diable peut bien faire cette jolie fille dans ce petit trou ignoré ?

Elle rentre dans l'auberge et je la suis immédiatement.

— Que désire, monsieur ? me dit-elle en se plantant toute droite devant moi, bien campée sur une hanche, et en fourrant coquettement ses deux mains dans les poches du peignoir bleu.

— Mon Dieu, mademoiselle, je cherchais quelqu'un à qui je puisse commander à déjeuner.

— Mais, monsieur, c'est moi que cela regarde. Et elle se met à rire en montrant des dents superbes.

Aussitôt elle va et vient dans la grande salle, apportant la grosse nappe de toile bise, mettant les couverts, coupant le pain. C'est très embarrassant d'être servi par une aussi jolie femme ; à chaque mouvement, son peignoir lui donne des attitudes à la Gavarni. J'ai des envies folles de l'aider.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici, mademoiselle ?

— Non, monsieur, j'étais auparavant à Paris ; mais mes parents ont préféré m'avoir près d'eux. Je ne suis pas de trop ici, il y a beaucoup à faire.

— Ah ! ce sont vos parents qui sont les maîtres de cette auberge ?

— Oui, monsieur.

Comment des aubergistes communs ont-ils pu avoir cette charmante fille, avec cette taille, cette race, ces attaches fines ? On dirait qu'elle appartient à cette génération pétrie de lait dont parle Balzac, où les mains n'ont pas travaillé depuis cinq cents ans. Quel dommage d'enfourer une beauté semblable au *Mouton couronné* !

J'en étais là de mes réflexions lorsque quatre grosses charrettes chargées de moellons s'arrêtèrent devant la porte. Les charretiers abattirent les bâtons de soutien, calèrent leurs voitures avec des cailloux, et entrèrent d'un pas traînant dans la salle commune en s'essuyant le front du revers de la main. Leur visage, rôti par le soleil, ruisselait de sueur. Un seul d'entre eux portait un vieux chapeau de paille. Les autres avaient des tignasses hérissées à la Jean Hioux et des barbes de huit jours. Leur chemise grossière s'ouvrait sur leur poitrine velue comme le dessus des anciennes malles. Leur pantalon de toile

bleue tout rapiécé tenait à la taille par une mauvaise ceinture de cuir et découvrait les pieds nus dans des souliers éculés. Un gros fouet normand passé en collier autour du cou complétait le costume.

Ils s'assirent à l'une des tables, et l'un d'eux, frappant violemment sur le marbre, appela. Aussitôt la jolie blonde se précipita au-devant de ces hôtes grossiers.

— Holà! la fille! dit l'un d'eux, apporte-nous deux canettes, de la blonde!

— Et que cela déborde, tu sais!

— Pas de mousse, car nous avons une sacrée soif! Ainsi, ces rustres la tutoyaient! Elle, sans s'effaroucher, se dirigea vers un des robinets fixés au mur, remplit de bière deux cruches de cristal et les posa sur la table avec de jolis mouvements de ses bras blancs et nus émergeant du peignoir bleu. Quant aux charretiers, ils allumèrent leurs pipes tout en guignant du coin de l'œil :

— Beau brin de fille, tout de même!

— Et qu'on se la paierait bien!

— Oui, mais trop madame, trop de fanfreluches!

— Bah! si seulement on me la confiait huit jours, je lui en ferais bien passer le goût!

— Tu lui en donnerais un autre, pas vrai?

Et les gros rires éclatèrent, ébranlant toute la verrerie rangée sur les étagères.

Elle, cependant, calme, froide, hautaine, allait, venait, faisant son service au milieu des buveurs, n'entendant rien et ayant l'air de planer au-dessus de toutes ces vilaines choses. On eût dit une princesse des Contes de Perrault obligée de servir dans une situation infime par suite de quelque maléfice jeté par une vieille sorcière.

Et moi, toujours enthousiaste, je me disais qu'il y avait peut-être là une bonne œuvre à faire. Pourquoi ne pas donner un écrin digne d'elle à cette perle jetée sur le fumier ? Pourquoi ne pus l'arracher à ce milieu abject et ne pas entourer cette chère créature du luxe pour lequel elle semblait si bien faite ? Il faudrait la soie, le velours, les dentelles, pour servir de cadre à ce beau corps et effleurer cette peau si blanche et si fine. Avec les aspirations élevées quelle doit avoir, comme elle doit souffrir ! Je suis sûr qu'elle a comme les souvenirs d'un monde meilleur, entrevu et rêvé. Instinctivement, elle doit aimer les arts, la peinture, la musique, tout ce qui est bien, tout ce qui est beau !...

À ce moment, elle vint vers moi et se pencha gracieusement sur ma table :

— Que mangera monsieur pour son déjeuner ?
me dit-elle.

— Mais, mademoiselle, ce qu'il y aura, ce que
vous voudrez...

— Voulez-vous du poulet ?

— Du poulet, parfaitement.

Je lui répondis « poulet » comme j'aurais dit
autre chose ; elle m'aurait proposé du pain noir que
j'aurais crié amen ; je tenais surtout à lui donner le
moins de mal possible.

Je la suivis toujours des yeux, et je la vis par la
porte ensoleillée entrer dans le jardin comme dans
un nimbe d'or. Les poulets, habitués à recevoir d'elle
leur nourriture quotidienne, se précipitèrent à sa
rencontre. C'était un coup d'œil charmant...

Tout à coup, elle se pencha vers un de ces pou-
lets, le saisit par les ailes, ouvrit un horrible couteau
de cuisine, et crac... lui coupa le cou le plus adroite-
ment du monde ! Le poulet s'agita dans un spasme
suprême, et quatre ou cinq gouttelettes de sang tom-
bèrent à terre. Puis, après l'avoir soigneusement fait
égoutter, elle revint vers moi, son grand couteau à la
main, les doigts rouges de sang, sans que sa figure
manifestât la moindre émotion.

Moi, j'étais atrocement dégoûté.

— Eh bien, me dit-elle avec son sourire enchanteur, je vais maintenant le plumer.

— Ne plumez rien ! m'écriai-je avec horreur. J'ai changé d'avis.

Et, jetant mon écot sur la table, je me sauvai à travers les champs.

FAITS DIVERS



IL N'Y A PAS MAL DE JOURS qu'on est en tête-à-tête à la campagne aux environs de Paris. Il pleut depuis des éternités. Les allées du parc sont devenues des mares et les fleurs trop arrosées penchent tristement sur leurs tiges. Monsieur commence à s'ennuyer. Madame aussi, mais c'est à qui ne l'avouera pas, persuadé que l'autre s'exclamerait aussitôt, en disant :

— Ah ! je ne vous suffis plus maintenant, il vous faut des distractions !

On avait rêvé soleil, rayons, soirées embaumées, étoiles, que sais-je ! et c'est la pluie ! toujours la pluie !

Ce qui rend le supplice plus affreux encore, c'est qu'on pense qu'il existe, à une heure à peine, une excellente ville qui s'appelle Paris, où, malgré les torrents d'eau, le sol bitumé reste ferme, où les becs de gaz et la lumière Jablowskoff remplacent avantageusement les étoiles, où les cafés étincellent, où les théâtres vous font oublier la tristesse de la vie réelle par les splendeurs de leur mise en scène. Mon-

sieur pense qu'on joue des opéras et des féeries où l'action se déroule au milieu des paysages ensoleillés de l'Orient. Les bayadères, les houris, les odalisques exécutent des pas gracieux, sous le ciel bleu d'azur, en pleine lumière, au milieu des végétations exotiques...

Et dans la villa, l'eau tombe, tombe, tombe toujours.

Monsieur n'y tient plus. C'est précisément jeudi, jour de réception à la Présidence : c'est là un prétexte de voyage tout trouvé. L'action s'engage au dessert entre la fraise et le fromage à la crème.

— Vous savez, ma chère amie, qu'il faut absolument que j'aille à Paris ce soir.

— Comment ? fait Madame très étonnée.

— Hélas ! il y a réception à la Présidence, et il faut bien y paraître quelquefois, sans cela on finirait par n'avoir plus aucune relation dans le monde officiel.

— Mais il pleut à torrents ! Ce n'est vraiment pas un temps pour voyager.

— Hélas ! à qui le dites-vous ! Croyez-vous que je n'aimerais pas bien mieux rester ici tranquillement dans notre cher petit nid. Ah ! je sais bien de quelle

bonne soirée je me prive, sans compter que ces fêtes officielles sont toujours insupportables.

— Alors, vraiment, c'est indispensable.

— Pensez donc ! il y a près de trois semaines que je n'ai mis les pieds nulle part. Je suis si heureux que j'oublie tout le reste, mais c'est une grande faute de rompre ainsi avec le monde, et après on s'en mord les pouces.

— Allons, puisqu'il le faut, dit Madame en soupirant, je me résigne. À quelle heure reviendrez-vous ?

— Par le train de minuit quarante.

— Bien sûr ?

— Je vous le jure.

Là-dessus Monsieur donne un bon baiser à Madame, puis il se met en mesure de bien l'installer pour cette soirée qu'elle va passer seule. Il rapproche le fauteuil de la table, il y accumule les livres nouveaux, il place les journaux du soir bien à portée de la main ; il glisse un tabouret sous les pieds de Madame, attendrie de tant d'attentions. Les rideaux sont clos, la lampe éclaire bien, Monsieur peut se rendre dans sa chambre pour s'habiller.

Il dépose avec une joie évidente le veston de campagne sur un fauteuil, puis sonne le valet de

chambre pour procéder aux détails d'une toilette minutieuse et soignée.

C'est amusant de se remettre en habit, lorsqu'il y a quelque temps qu'on n'a pas quitté les *tout pareils* et les chemises de couleur. Monsieur se regarde dans la glace. Comme on a tort de se négliger ! Il n'est pas aussi jeune qu'à Paris. Évidemment la campagne vieillit. Pourquoi ? parce que l'on ne se soigne pas autant, on ne se rase pas d'aussi près, on porte des habits larges et des gilets qui ne contiennent plus l'embonpoint naissant, on a de grosses chaussures à fortes semelles qui alourdissent la démarche. Il est bon de temps à autre de redevenir soi-même et de remettre le froc, comme un soldat qui, en congé, rentre de temps en temps dans son uniforme.

Et, sur ces réflexions philosophiques, Monsieur se refait sur la nuque une raie magnifique ; il se pomponne, il se parfume ; la moustache a un peu perdu de son pli conquérant ; vite le petit fer pour retrousser les deux coins, et maintenant les escarpins vernis à lacets, les chaussettes de soie noire, le gilet en cœur, le frac avec la brochette de décorations ; Monsieur est rajeuni de dix ans. Il est gai, il fredonne les couplets de Granier :

J'ai cassé mes deux douzaines d'œufs,
Mais j'ai sauvé mon innocen...ce !

Tra déridera. Où ira-t-il? D'abord au Cercle, où l'on doit commencer à le croire mort. Là on verra un peu ce que font les petits camarades. À l'avance, il accepte leur programme. Il arrivera après le dîner, précisément au moment où les heureux mortels privés de famille et de foyer se demandent : – Qu'est-ce que nous ferons ce soir ? Au-dehors la pluie continue à fouetter les vitres. Monsieur rentre dans le salon. Madame s'est installée, le coude appuyé sur la table ; sa jolie tête, éclairée par la lampe, est penchée sur le journal » Elle lit...

Monsieur contemple ce tableau d'intérieur, puis, pour répondre à un remords intime, il dit : « Crois bien que s'il ne s'agissait pas de la Présidence, je ne bougerais pas par un temps pareil. Quelle corvée ! »

Et il endosse son pardessus noisette. Madame lit toujours.

Tout à coup, elle pousse un cri :

– Ah bien, mon ami, c'est heureux que j'aie lu les faits divers, je vous épargne votre corvée.

– Hein ? fait Monsieur un peu inquiet.

Et Madame lit triomphante : « Par suite de la mort de Sa Majesté la reine d'Espagne, il n'y aura pas réception ce soir à la Présidence. »

Patatras ! voilà tous les projets par terre. Mais il faut être stoïque. Madame guigne de l'œil l'effet produit par sa lecture, le moindre signe de regret ferait tout deviner. Monsieur prend son air le plus souriant (un sourire atroce) et dit :

— Ça c'est une chance ! Me vois-tu par cette pluie allant à l'Élysée et trouvant la grille fermée ? Chère petite femme, que je te remercie !

Et Monsieur embrasse Madame avec frénésie, et remet son veston !

Il y a certaines douleurs qu'il ne faut même pas chercher à dépeindre.

UNE PREMIÈRE À LA RENAISSANCE



I

JAMAIS, au grand jamais, on n'avait fait poser aussi longtemps Hector de Pignerolles !

Il y avait bien un mois, un grand mois qu'il faisait la cour à Mary Fabert, et, avouons-le, en pure perte. On lisait les lettres, on accueillait les bouquets, on recevait même Hector très amicalement, mais quand il voulait aller plus loin, et mettre la conversation sur un terrain plus positif, on ramenait par un détour habile l'entretien sur un sujet moins dangereux. Malgré cela, et probablement à cause de cela, Hector était amoureux fou de Mary Fabert.

Quant à celle-ci, Hector ne lui déplaisait certes pas ; au contraire, elle se sentait plutôt un faible pour lui ; mais à ce moment, elle était courtisée par le comte Taradel, président du Cercle des Truffes, et une candidature aussi sérieuse méritait un peu de réflexion. Le comte avait une fortune colossale, était admirablement posé, et, sans être de première jeunesse, n'avait certainement pas encore dépassé l'âge

où l'on peut se faire illusion sur l'amour qu'on inspire. D'un autre côté, Hector était charmant, plein de jeunesse, d'entrain, d'enthousiasme, connu pour ses succès, pour ses duels.

Et, dans le doute, la belle enfant s'abstenait.

Néanmoins, tout a une fin, et, à sa dernière visite, Hector fut si éloquent, si convaincu, que Mary Fabert lui dit en lui donnant le bout de ses doigts à baiser :

— Trouvez-vous à la première de la *Camargo*, et... nous verrons.

Nous verrons ! ces mots résonnèrent aux oreilles d'Hector comme une promesse presque certaine.

— Les premières finissent toujours très tard, et après la pièce on va souper. Une fois qu'elle aura soupé en tête-à-tête avec moi, ce sera bien le diable si je ne la reconduis pas un bout de chemin !... Et, sur ces idées couleur de rose, Hector se précipita vers la Renaissance, où il trouva la buraliste plongée dans la lecture d'une grande feuille surchargée d'écritures, de ratures et de pâtés.

— Bonjour, chère madame, dit Hector en envoyant son plus gracieux coup de chapeau à l'auguste préposée, qu'il ne connaissait nullement.

— Bonjour, monsieur, répondit celle-ci à tout hasard. Elle ne se rappelait pas du tout la figure d'Hector, mais elle voit tant de monde !...

— Avez-vous mon fauteuil pour la première de la *Camargo* ?

— Êtes-vous inscrit ?

— Non, mais je suis membre du Cercle des Truffes, et de tout temps...

— Ah ! les cercles, cela regarde le directeur. Voyez le directeur. Quant à moi, il ne me reste pas une place disponible.

— Pas même un strapontin ?

— Pas même un tabouret. Tout est pris par le service.

Jamais la Renaissance n'avait refusé un fauteuil au cercle, et comme, au résumé, la première n'avait encore lieu que dans cinq jours, il n'y avait pas besoin de s'inquiéter. Hector fit le tour par la rue de Bondy et demanda le directeur.

— Il est sorti, répondit une concierge affligée d'un fort accent alsacien.

— Sorti pour les autres, mais pas pour moi, je suis son ami, son vieil ami d'enfance, son camarade de collègue.

Un peu plus, il aurait dit son frère. Et il tendit sa carte à l'Alsacienne qui la lut, la regarda, la flaira, et la donna après examen à un garçon en casquette verte qui sommeillait près du poêle.

Eh attendant, Hector s'empara de la place restée vide au coin du feu, et se mit à causer, en bon camarade avec la farouche gardienne. Il faut avoir des amis partout. Il s'extasia sur les charges représentant Granier en Giroflée, Zulma Bouffar en Tzigane, Vauthier en Romadour, et du théâtre la conversation allait tourner à la politique, lorsqu'on vint le prévenir que le directeur l'attendait dans son cabinet.

Hector monta un escalier assez obscur, entra dans une salle tendue de papier grenat et se trouva en présence d'un petit monsieur souriant, frisé et moustachu, qui fut d'ailleurs des plus aimables.

— Mon Dieu, dit-il, je suis absolument débordé, ma salle est toute petite, et ce sont toujours les mêmes personnes qui veulent assister aux premières, qu'il s'agisse de la Renaissance ou de l'Odéon. Néanmoins, je n'ai rien à refuser au Cercle des Truffes, et je puis accorder une place, mais rien qu'une. Envoyez mardi matin retirer votre fauteuil.

Hector se confondit en remerciements et partit radieux. Il pouvait donc être sûr d'assister à cette première dont son sort allait dépendre.

II

Le mardi suivant, à midi, Hector envoyait son domestique retirer le bienheureux fauteuil.

— Vous demanderez, lui dit-il, le fauteuil réservé pour le Cercle des Truffles.

Une demi-heure après, le domestique revint, mais sans le fauteuil. Un monsieur très bien s'était présenté le matin à la buraliste en disant qu'il était le président du Cercle des Truffles, et celle-ci lui avait immédiatement remis le billet.

— Comment, s'écria Hector furieux, elle a donné mon fauteuil à un autre, et cet autre est précisément le comte Taradel ! C'est trop fort, jamais il ne voudra me le céder. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de voir le directeur à nouveau et de lui expliquer la méprise.

Il sauta en voiture et se fit conduire rue de Bondy. Sans sa conversation antérieure avec la concierge, et surtout sans le louis qu'il lui glissa en arrivant, il est probable qu'on ne l'eût jamais laissé passer. Quant à voir le directeur immédiatement, il ne fallait pas y songer.

Tout le personnel du théâtre était en l'air. Le domestique à casquette verte fit entrer Hector dans une vaste pièce où attendait déjà un public très élégant, puis il prit la carte qu'on lui tendait et disparut derrière une porte sur laquelle était écrit : Direction.

C'était un tohu-bohu indescriptible. Les gens de service, les machinistes allaient, venaient; la sonnette électrique faisait entendre son bruit strident, et la bande des quémandeurs augmentait toujours.

Tantôt c'était un commissionnaire portant une lettre *pressée et personnelle*; tantôt un domestique en livrée, calme, digne et nullement pressé; tantôt quelque petite femme de chambre à mine éveillée, et tout ce monde-là venait solliciter des places; c'était effrayant.

L'employé prenait toutes les lettres, mais ne rapportait jamais la moindre réponse.

Au bout de trois quarts d'heure d'attente, Hector énervé empoigna au passage l'homme à la casquette.

— Eh bien! et la réponse à la carte?

— Ah! votre carte au directeur?... Écoutez, à votre place, je m'adresserais au secrétariat.

— Le secrétaire est visible?

— Non, mais écrivez-lui un mot.

Hector rédigea sa demande au crayon, signa, donna cent sous au garçon et le vit disparaître derrière une porte sur laquelle était écrit : Secrétariat.

Au bout d'une heure et demie d'attente, au moment où Hector, de guerre lasse, allait se décider à partir, il fut introduit chez le secrétaire qui... lui conseilla de revenir le soir pour voir si, par hasard, il ne serait pas rentré quelque chose. En tous cas, on pourrait alors parler au directeur, ce qui, pour le moment, était naturellement impossible.

La situation devenait grave. Hector rentra chez lui un peu inquiet. Il fit sa toilette, très préoccupé, et endossa l'habit noir sans la moindre conviction. Un espoir lui restait : les marchands de billets. Au résumé, en payant suffisamment cher, on trouve toujours des places. À six heures, il visitait sans résultat cinq agences de théâtre et venait, en dernier recours, rôder autour de ta Renaissance.

On commençait à illuminer la façade. De grandes affiches jaunes faisaient danser sous les yeux d'Hector le titre : *La Camargo*, en lettres majuscules. C'était le moment où l'on rencontre devant le perron ces individus à linge douteux, à chapeaux défoncés, qui vous murmurent dans l'oreille : « Une stalle, mon ambassadeur ! »

— Je prendrai n'importe quoi, se disait Hector, même un strapontin, mémo un billet de parterre...

Malheureusement on n'apercevait pas la moindre tête patibulaire. Les gardes venaient de prendre leur poste, et les contrôleurs, en cravate blanche, s'étaient installés sur leur trône.

Hector se précipita au-devant d'eux.

— Vous teste-t-il quelque chose ? — Rien. — Monsieur le directeur ? — Il est sur le théâtre. — J'aurais à lui parler. — Alors, attendez, il va repasser par le vestibule.

C'était un espoir, Hector s'y cramponna. Il n'avait pas dîné, mais, avant tout, il ne fallait pas quitter le vestibule. Pour tromper la faim, il se fit apporter par le garçon quelques sandwiches et un verre de vin de Madère qu'il avala debout, mais sans perdre des yeux le contrôle, qui était littéralement assiégé.

Le public commençait d'ailleurs à arriver. Hector voyait avec rage passer tous ces groupes souriants n'ayant pas l'air de se douter de la valeur immense du petit papier qu'ils tendaient en entrant. Il craignit d'être vu, d'être interrogé, et d'être obligé d'avouer qu'il n'était pas eu règle. Précisément le comte Taradel, coiffé sur l'oreille, cravaté de blanc,

un bouquet de fleurs a la boutonnière, faisait son entrée.

— Hé, bonjour, Pignerolles, lui dit-il en lui tendant la main, enchanté de vous voir. On dit que c'est très gentil, cette *Camargo*. D'ailleurs, je me sens très bien disposé. Un directeur si aimable ! Figurez-vous qu'il m'avait fait réserver un fauteuil. Allons, à tout à l'heure.

Hector l'aurait étranglé ; mais s'il lui eût raconté son histoire, Tarudel aurait trop ri. Pour éviter de nouvelles rencontres, et sans quitter son poste, il se blottit dans un coin en relevant le grand collet de son pardessus. Il n'était que temps. Un élégant coupé venait en effet de s'arrêter devant la porte. Un petit groom, qu'Hector connaissait bien, sautait à bas du siège, ouvrait la portière, et Mary Fabert faisait son apparition. Elle était si jolie que le vestibule de la Renaissance s'en trouva comme illuminé. Au-dessus de sa pelisse de loutre apparaissait sa jolie tête coiffée d'un chapeau rose polichinelle allant merveilleusement avec le caractère mutin de sa physionomie. Ses grands diables d'yeux luttaient avantageusement d'éclat avec deux gros diamants qu'elle avait aux oreilles. Elle se sentait réussie, et cette conviction intime éclairait sa figure d'une satisfaction non dissi-

mulée. Qui sait ? Peut-être pensait-elle à l'ami Pigneroles, peut-être songeait-elle à la récompense promise...

Hector se disait tout cela, en la dévorant des yeux, tandis qu'elle montait, avec de jolis mouvements de hanches, le long de l'escalier en spirale, tout en ayant conscience de l'effet majestueux produit par sa longue traîne de faille rose. Il la vit disparaître par le foyer, fou de désir, amoureux comme jamais il ne l'avait été de sa vie, et continuant à attendre comme le messie le directeur ou une place lui tombant du ciel.

III

Mary Fabert fit une entrée triomphale dans sa baignoire d'avant-scène.

Après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble à la salle, elle disparut dans le fond de la loge pour se débarrasser de sa pelisse, puis revint s'installer bien en vue, avec son corsage Louis XV, ouvert en pointe sur la poitrine, et son bouquet de roses mousseuses, logé dans un jabot de dentelles. Ensuite, elle tira de sa poche un petit miroir d'or, soi-disant pour arranger ses mèches blondes, en réalité pour se laisser bien lorgner par tous les fauteuils d'orchestre.

Cela fait, elle leva les yeux pour juger de l'effet produit. C'était un vrai succès, et les lorgnettes étaient braquées sur la baignoire avec un ensemble étonnant.

Elle reconnut Comfort, Tournecourt, Précý-Bus-sac, souriant à l'un, envoyant un petit bonjour à l'autre. Puis, bien au centre, son fidèle Taradel, brillant, pimpant, étonnant de jeunesse. Mais où était Pignerolles ?

À son tour, elle se mit à lorgner, fouillant de l'œil l'entrée des couloirs, les galeries, les strapontins, les loges. Personne.

— Allons, se dit-elle en faisant une petite moue, il paraît qu'il n'est pas encore arrivé. Ce n'est certes pas montrer beaucoup d'empressement.

Cependant, la pièce avait commencé. Elle jeta un regard distrait sur la bande de ruffians commandés par le farouche Mandrin. Les deux pages du petit Duc passaient, bras dessus, bras dessous, fumant des pipes avec conviction et tâchant d'avoir l'air bien canaille.

ILS SONT TRENTE OU QUARANTE
DANS LA BANDE À MANDRIN.

Tout le monde suivait de la tête ce petit rythme si vivant, si cadencé ; elle regarda Taradel, qui avait complètement oublié les acteurs, la musique, la pièce et le reste, pour mieux la regarder. Ces riens-là font toujours plaisir.

Elle lui adressa un petit sourire pour sa peine et se mit à rechercher consciencieusement Hector.

— Pauvre garçon, où peut-il être ? Il est impossible qu'il ne soit pas venu, évidemment, je vais l'apercevoir pendant l'entr'acte. C'est égal, puisqu'il sait que je prends toujours la baignoire d'avant-scène, il aurait pu mieux se placer.

À ce moment, la toile tomba, et, quelques secondes après, Mary Fabert entendit frapper à la porte de la loge :

— Entrez ! fit-elle de sa plus douce voix. C'était Taradel, Taradel apportant des bonbons.

Taradel bavard, empressé, spirituel, lui racontant un tas de potins amusants sur la pièce, sur Petrola, sur le mariage de Delphine. Au milieu de ce flux de paroles, c'est à peine si elle put demander au comte s'il avait vu Pignerolles.

— Non, répondit effrontément celui-ci. Je crois qu'il va dans le monde, ce soir.

Et, comme on frappait les trois coups, Taradel retourna à sa place.

— Dans le monde ! se disait Mary Fabert. Eh bien, c'est aimable !

... Cependant Berthelier faisait son entrée avec ses pistolets, sa rapière et son fusil à tromblon, et racontait la route suivie pour arriver au château de Mandrin. Mary se mit à rire et ses yeux se rencontrèrent avec ceux du comte, qui riait également.

Elle remarqua qu'il avait de jolies dents. Quel bon garçon, et puis si amusant, connaissant si bien son Paris ! Hector est charmant ! mais il n'a pas cette rondeur, ce naturel. Les succès l'ont grisé...

À la fin du pas dansé et mimé par la Camargo, elle en arriva à trouver que l'absent était légèrement poseur. Au finale du second acte, il lui était devenu tout à fait, mais tout à fait indifférent. Pendant le deuxième entr'acte, elle espéra encore qu'il viendrait pour avoir au motus la satisfaction de lui faire une scène. Mais il continua de briller par son absence et Taradel, qui était revenu, fut si drôle, qu'elle le pria de rester dans sa loge pendant le dernier acte.

— Au moins, pensa-t-elle, si M. de Pignerolles vient, je suis fort aise qu'il me voie avec le comte.

Et, pendant ce temps, le malheureux Hector, torturé par la faim, fatigué d'être resté si longtemps immobile sur ses jambes, avait consciencieusement monté sa garde, interrogeant toujours l'horizon et ne voyant rien venir. Parfois, il remontait implorer les trois contrôleurs, qui lui rappelaient vaguement, sur leur tribunal, les trois juges des Enfers. Rhadamante lui souriait avec pitié, mais affirmait que la salle était bondée et qu'il n'y avait pas place pour une épingle.

Eh bien, il attendrait jusqu'à la fin. Il allait se placer résolument sur la route de Mary, et, quand elle passerait, il irait crânement au-devant d'elle, lui offrirait son bras, et lui raconterait en détail ses mésaventures. En attendant il tâchait en boutonnant son paletot, de dissimuler un peu le désordre de sa toilette. Enfin, cette interminable soirée s'acheva ! Un grand mouvement se produisit dans les couloirs et dans l'escalier, et au milieu d'un flot de curieux empressés, Mary Fabert apparut.

— Bonsoir, madame, dit Hector en se présentant bravement, et saluant très bas, non sans un certain battement de cœur.

La belle enfant leva les yeux : le pauvre Hector avait une si drôle de mine avec son collet de paletot

relevé, son nez rouge et son air transi, qu'elle partit d'un grand éclat de rire.

Et, remontant dans son coupé, elle disparut avec l'heureux Taradel.

Espérons qu'il y a une justice là-haut.

LE HUIT-RESSORTS



I

CERTES, rien n'aurait plus flatté Maxence que la victoire qu'il comptait remporter auprès de Lucie Régnier ; elle allait être bien toute à lui seul maintenant, et le dernier millionnaire qu'elle lui avait sacrifié, quoique assez commun et sentant l'exotique d'une lieue, valait bien tout le mal que lui, Maxence, s'était donné pour que celle qu'il trouvait la plus belle personne de Paris arrivât aux courses du Grand Prix avec une voiture digne d'elle. Que voulez-vous ! Quand on aime... Et notre ami Maxence était pris, mais tout à fait pris. Ce qu'il admirait surtout dans Lucie, c'était ce grand air si dédaigneux, ce port de reine qui faisait rêver, en la voyant, à je ne sais quelles fêtes triomphales ; c'était cette tournure, si réellement comme il faut, qui désespérait les petites amies.

Au fond, Lucie était plus enviée qu'aimée, et Maxence savait la joie qu'elle aurait à faire son entrée sur la pelouse de Longchamps avec un attelage

qui mettrait le sceau à sa réputation de femme élégante. C'est qu'en effet, même pour les huit-ressorts, il y a calèche et calèche, comme il y a fagot et fagot. La grande calèche vert foncé, doublée en satin gris perlé, avec ses deux chevaux mal appareillés, mais très enrênés pour enlever la disparate, avec les harnais plaqués de trop d'argent, avec ses deux domestiques en culottes de peau et en bottes à revers, celle-là, bien d'autres camarades de Lucie la possédaient ; mais, ce qu'il lui voulait, c'était le huit-ressorts de la femme du monde, dans lequel il n'y a pas une faute de commise, dans lequel la coupe de la voiture, la façon des livrées, la bonne tournure des hommes, la beauté des chevaux, la finesse du cuir des harnais, etc., constituent un ensemble sobre de détails, mais harmonieux à l'œil et ayant excessivement grand air.

Il commanda donc à son intention une calèche à caisse tête de nègre, très élevée sur quatre ressorts en cerceaux, donnant un doux balancement à la voiture, tout en étant indépendants des quatre ressorts ordinaires.

Il recommanda bien que les roues, très élevées, fussent d'un ton plus foncé que la caisse, avec un réchampi, ton sur ton, et large d'un demi-millimètre. La capote fut doublée en reps de soie assorti à la

caisse. Des soins tout particuliers furent consacrés à l'intérieur de la voiture, un véritable nid en satin noir, avec boutons de capiton bleu, qui devaient s'harmoniser admirablement avec les cheveux blonds de Lucie. Les galons de la fente et des cous-sins furent également à fond bleu entrecoupé d'une L et d'une R entrelacées.

Sous les pieds, un tapis de velours assorti au galon.

Le siège, très élevé, fut garni de velours à voiture du ton de l'intérieur et orné d'une galerie à l'anglaise. Les lanternes carrées, toutes noires, eurent le chiffre de Lucie sur les verres à biseaux.

Nulle part un cuivre apparent ; la poignée seule très simple, en plaqué plat, portait dans son milieu le chiffre.

Maxence suivit, jour par jour, chez le carrossier, les progrès de cette merveille ; en même temps il courait les marchands de chevaux et parvenait à trouver deux grands carrossiers de Norfolk bai-ce-ri-se, absolument semblables, sans une tache blanche, en un mot, entièrement zains. Les harnais furent choisis, très simples et très légers, mais en cuir à double piqûre. Le chiffre, en argent, fut posé sur les

œillères; on en posa également deux sur la sellette, deux sur la barre de fesse et un sur le hausse-col.

Comme frontaux, deux bandes de velours bleu recouvertes d'une légère gourmette serrée d'argent massif; enfin, les chaînes d'attelage furent en acier poli comme l'extrémité du timon.

Le cocher fut assez difficile à trouver. Il fallait un cocher gros, mais n'ayant pas trop de ventre, doué d'une figure ronde et d'un nez aquilin. Comment, en effet, porter la perruque poudrée et frisée en rubans avec un nez en trompette? Enfin, à grand'peine et à grands frais, Maxence parvint à engager un superbe cocher réunissant toutes les conditions voulues.

Quant au valet de pied, Maxence fit un véritable sacrifice. Tommy, le fils de son fermier, Tommy qu'il avait vu naître, qui avait grandi sur sa propriété et qui se serait jeté dans le feu pour lui, il se décida à s'en dessaisir en faveur de la belle Lucie.

Le samedi, veille du Grand Prix, Maxence fit la répétition générale. Lorsqu'il vit arriver devant la porte le huit-ressorts si élégant, si sobre, traîné par ses deux hauts steppeurs, ayant sur le siège les deux domestiques en grande livrée, c'est-à-dire avec l'habit marron coupé à l'anglaise, la culotte courte et les bas de soie bleus brodés au coin du chiffre de

Lucie, il ne put s'empêcher de s'avouer en lui-même que l'œuvre était réussie. Les chevaux avaient aux oreilles deux petits bouquets de violettes de Parme naturelles, bouquets qui brillaient également à la boutonnière du gros cocher et de Tommy ; ce dernier, poudré à frimas, avait une raie irréprochable jusqu'au milieu du dos. Au moment où il sautait en bas de la portière, Maxence remarqua son air un peu gêné.

— Qu'as-tu, Tommy, tu parais triste ? Est-ce le chagrin de me quitter ? Mais, tu sais bien, par le fait, que tu restes toujours à mon service.

— Non, monsieur, dit Tommy, seulement mes souliers neufs sont un peu étroits.

— Bah ! cela se fera, dit Maxence en riant.

On partit pour le boulevard Malesherbes. Lucie Régnier, debout sur son balcon, attendait l'attelage promis. Au reste, les écuries, remises, selleries étaient louées, et il n'y avait plus qu'à s'installer. La belle blonde ne put s'empêcher de frapper dans ses mains avec une joie d'enfant lorsqu'elle vit entrer sous sa voûte ce magnifique équipage.

— Mon cher Max, dit-elle en se jetant au cou de notre ami, que tu es gentil et comme je t'aime ! Ni Valentine, ni Delphine, ni Alice n'ont une voiture

semblable ! Tu me gâtes vraiment, et je ne sais comment te remercier.

— Mais, c'est bien simple ; en continuant à m'aimer encore plus.

— Ah ! tu sais bien que c'est impossible, dit Lucie avec élan.

Et elle embrassait Maxence avec une telle conviction, que ce dernier l'entraîna dans le boudoir pour continuer plus commodément la conversation...

Lorsque ces premiers transports d'une joie bien naturelle furent calmés, Lucie remit un peu d'ordre dans ses esprits et aussi dans quelques mèches éparses ; puis, rouge, animée, elle poussa un grand soupir de satisfaction, et dit à Maxence :

— Ce qui double le plaisir que j'aurai à aller au Grand Prix, dans cette calèche, c'est l'idée de m'y montrer avec toi.

— Ma chère enfant, dit Maxence, tu demandes là une chose impossible, Malgré tout le désir que j'aurais de ne pas te quitter, tout ce que je pourrai faire sera de te suivre à distance en tilbury. Le monde a certaines exigences auxquelles il faut savoir se soumettre.

— Ah! tu ne viendras pas? dit Lucie. Puis, elle parut réfléchir profondément.

— Voyons, ne prends pas cet air préoccupé, dit Maxence, je te promets de te rejoindre sur la pelouse. Et maintenant que fais-tu ce soir?

— Ce soir, dit Lucie, j'ai un grand dîner chez Valentine. Le Prince offre une fête à quelques compatriotes passant par Paris.

— Ah! fit à son tour Maxence devenu sérieux, encore des étrangers!

Et il s'en fut, content tout juste. Comment croire pourtant qu'après ce qu'il venait de faire...? Non, cela n'était pas possible.

II

Le lendemain, Maxence avait complètement oublié ses sots soupçons de la veille; il monta en tilbury et partit au grand trot prendre place dans la longue procession de voitures qui se dirigeait vers Longchamp. Le coup d'œil était charmant; dans les voitures découvertes, les femmes s'étaient enfin décidées à arborer des nuances tendres. Jusque-là elles avaient reculé, mais, ma foi, pour le Grand Prix, bien que le temps fût fort incertain, on avait sorti les étoffes légères et les couleurs de printemps : fraise et

vanille, groseille et pistache, café et melon, le tout se mariant de la façon la plus étrange et formant, tout le long de l'avenue, un ensemble chatoyant plein de fraîcheur et de gaieté.

Du haut de son siège élevé, Maxence cherchait de l'œil s'il n'apercevait pas l'attelage de Lucie. Tout Paris connaissait leur liaison et il n'était pas fâché de juger par lui-même l'effet produit et de savourer les jouissances d'amour-propre que devait forcément lui procurer le triomphe de son amie. Déjà il avait dépassé Delphine dans son huit-ressorts noir, avec ses domestiques porteurs de la cocarde jaune ; la Perle, avec son attelage noir et blanc et sa livrée anglaise ; Mary Fabert, dans son élégante Victoria ; Valentine Tribord, dont le trotteur portait fièrement la devise : « Tribord d'abord ! » etc., etc. ; mais il n'avait pas encore aperçu Lucie.

Tout à coup, en arrivant près de l'allée des Acacias, Maxence reconnut la silhouette de Tommy ayant l'air de plus en plus grognon et malheureux. C'était bien la fameuse calèche. Maxence rendit la main, et après deux ou trois passages d'obstacles qui furent des merveilles de coup d'œil et de dextérité, il parvint à se rapprocher de la voiture en question.

Là, un profond étonnement l'attendait : Lucie n'était pas seule ! Il y avait à côté d'elle un gros monsieur, à cravate voyante, avec des gants de peau de chien extravagants et couvert de bijoux. Ses cheveux noir-bleu frisaient sous un chapeau gris qui faisait paraître encore plus basanée la figure de son possesseur. C'était un *rastaquère* de la plus belle eau, et, de fait, un étranger seul, et de quelle catégorie encore ! pouvait assez ignorer nos usages pour se montrer en plein jour dans la même voiture que Lucie.

À moitié couché sur le satin capitonné de boutons bleus, il se rengorgeait, fier d'être assis à côté d'une aussi jolie femme, ravi d'être traîné dans une voiture qui faisait l'admiration des connaisseurs tout le long de la route.

Maxence était exaspéré ! Ainsi c'était pour que ce grotesque pût aller confortablement aux courses que lui, Maxence, s'était donné tant de mal. Tout le luxe dont il s'était plu à entourer Lucie, ne servait qu'à la faire passer pour la maîtresse d'un autre ! Non seulement elle le trompait, mais elle le rendait ridicule. Cela méritait une vengeance éclatante, mais laquelle ?...

Un moment, Maxence eut envie de pousser son tilbury de manière à raser le huit-ressorts et de tom-

ber sur le *rastaquère* à grands coups de fouet. Mais tout Paris assisterait au scandale et rirait de l'aventure. Il fallait trouver mieux. Il retint donc l'explosion de sa colère et laissa filer la calèche vers la cascade, certain de toujours la retrouver sur la pelouse.

Il arriva dans l'enceinte du pesage un peu pâle. En attendant le départ, tous les camarades étaient huchés sur des chaises, regardant la voiture de Lucie. On ne parlait que d'elle. – Avez-vous vu le nouvel équipage de Lucie ? C'est une merveille. – Elle a bien du goût cette fille-là. Elle a dû dénicher un nabab. C'est probablement ce Péruvien qui est avec elle. – Oui, mais la richesse ne suffit pas. Je vous assure qu'il n'y a pas deux voitures attelées comme cela sur le champ de courses. Elle a donc quitté Maxence ?

On juge de la colère de celui-ci ! d'autant plus qu'il ne trouvait aucun moyen de se venger sans un éclat ridicule.

Le Ciel lui vint en aide !

Après le Grand Prix, tandis que la foule enthousiaste se portait au-devant des chevaux pour acclamer le jockey Hudson, Maxence franchit la piste et se dirigea du côté des voitures. Il ne tarda pas à

trouver Tommy, pâle, défiguré, faisant véritablement peine à voir.

— Eh bien, Tommy, mon garçon, tu es malade ?

— Non, monsieur le marquis, mais ce sont ces souliers à boucles, mon pied n'y est pas encore fait et je souffre le martyre.

Ce fut un trait de lumière pour Maxence :

— Eh bien, mon garçon, dit-il, si tes souliers te gênent, il faut les ôter.

— Mais, monsieur le marquis, alors je serai nu-pieds !

— Aussi ne faut-il pas les ôter maintenant, mais seulement quand tu seras assis sur ton siège. Cela n'aura plus alors aucun inconvénient, et tu placeras tes souliers sur tes genoux. Je te l'ordonne expressément, je n'entends pas que tu sois forcé de quitter ton service quelques jours pour un méchant bobo... Encore une fois, sitôt sur le siège, ôte tes souliers, mais tiens-les tout le temps sur tes genoux, pour bien faire voir que tu as des chaussures...

Et, comme le superbe cocher, écarquillant les yeux et les oreilles, semblait peu goûter cet arrangement, Maxence les regardant fixement tous deux :

— Je l'exige absolument ! dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

En somme, c'était Maxence qui payait, et le superbe cocher dut laisser son jeune compagnon, tout ému de la bonté de monsieur le marquis, se mettre bien à l'aise les pieds à l'air.

III

Les courses étaient finies ; mails, victorias, charrettes anglaises, véhicules de toute sorte se précipitaient vers la cascade pour prendre rang dans cette importante cérémonie qu'on appelle un retour de courses. Maxence avait bien manœuvré. Son tilbury était juste derrière le huit-ressorts de Lucie, mais dans une file parallèle. Quant à Tommy, ses deux souliers à boucles posés sur les genoux, il paraissait en proie à une vive satisfaction.

Dans les premières voitures qui croisèrent en sens contraire, il y eut un cri d'étonnement, puis des éclats de rire ; bientôt le mouvement d'hilarité s'accrut. Dans toutes les voitures voisines, on se passait les lorgnettes, on se penchait, et à mesure qu'une nouvelle calèche arrivait à hauteur du huit-ressorts, c'était des exclamations suivies de cascades d'éclats de rire.

Lucie était un peu inquiète. Pourquoi riait-on ainsi ? Qu'était-il donc arrivé ? Devant elle, elle aper-

cevait les dos du cocher et du valet de pied, raides, impassibles sur leurs sièges, et ne voyait rien d'insolite. Est-ce que par hasard on riait de son compagnon de voyage !

Cette idée commençait à la tourmenter. L'histoire s'était répandue comme une traînée de poudre, et l'on riait depuis Longchamps jusqu'à l'Arc de-Triomphe. Les petites amies, enchantées, recommandaient à leur cocher de tâcher à tout prix de se rapprocher de la voiture de Lucie. C'était une vraie ovation. Sur les mails on voyait des gens qui se tor-daient de rire. Il y avait des gommeux qui en pleuraient. Tout le long de la route, la foule ironique et gouailleuse faisait la haie, les gamins s'étaient huchés sur les branches pour mieux assister au passage de la fameuse voiture.

Lucie entendait : – C'est rien rigolo ! – V'là une idée ! – Où y a de la gêne, y a pus de plaisir. – Pendant qu'il y était, il aurait dû ôter le reste, etc.

Lucie en arrivait à être atrocement énervée. À tout prix, il fallait rentrer au plus vite ; mieux valait encore perdre un retour de courses qu'essayer tout le temps ces sarcasmes dont la cause lui échappait.

— Jean, dit-elle au cocher, prenez les bas côtés de l'avenue de l'Impératrice et rentrez par l'avenue Friedland.

En vain le rastaquère protesta, trouvant que le triomphe n'avait pas assez duré. Le huit-ressorts se dirigea rapidement vers l'hôtel du boulevard Malesherbes.

À cinquante pas suivait Maxence. Lorsque la voiture s'arrêta pour attendre que le portier eût ouvert la porte cochère, Maxence rejoignit et tout à coup il cria à pleine voix :

— Tommy, maintenant tu peux remettre tes souliers !

— Merci, monsieur le marquis, répondit Tommy, qui se rechaussa aussitôt sur le siège.

Lucie, tout effarée, entrevit le mot de l'énigme en voyant Tommy déchaussé et ses souliers à la main.

Maxence tira son plus gracieux coup de chapeau à la belle enfant, puis partit au grand trot pour aller dîner au cercle.

Il était vengé.

LA DERNIÈRE GRISETTE



JEAN DE CORBIÈRE n'avait pas souvent quitté sa province. Il connaissait cependant un peu Paris, pour y être venu quelques jours par an, histoire de serrer la main à quelque ancien camarade de la rue des Postes ou de donner signe de vie à quelque membre du Cercle de l'*Union*; mais, en somme, la plus grande partie de sa jeunesse s'était écoulée dans le Loir-et-Cher, chassant le petit lapin sur ses terres ou courant le cerf dans la forêt de Russie dont il était un des principaux actionnaires.

Grand, mince, d'une force peu commune, il avait des yeux noirs très doux qui contrastaient avec sa barbe drue et ses cheveux frisés comme l'Hercule Farnèse. Très brave garçon, ne connaissant la vie que par ses bons côtés, il était resté, malgré ses trente ans, très naïf, très simple, conservant intactes une foule de croyances que l'on ne rencontre plus guère dans les grandes villes. Il croyait encore à l'amour désintéressé, à la grisette, au quartier Latin. Comme littérature, il en était resté à Paul de Kock et à Murger; il était intimement persuadé qu'on trouvait en-

core à Paris une race de filles spéciale, capables de tous les dévouements, vous aimant pour vous-même. Que de fois, au milieu des moissonneuses grossières du Blaisois, n'avait-il pas entrevu par la pensée ce type de Mimi Pinson dont il s'était fait un idéal !

À Paris, ses camarades se fussent bien gardés de le détromper. Corbière, avec ses idées d'autrefois et ses respects attendris, les amusait énormément, et ils eussent été désolés de lui enlever ses illusions.

Un jour, Corbière, en arrivant au Cercle, trouva, dans le salon de correspondance, Boisonfort qui rangeait avec amour des piles de cartes.

— Voici des petits cartons roses qui vont faire bien des heureuses, dit Boisonfort en serrant la main de son ami.

— De quoi est-il question ? demanda Corbière.

— Mon cher, tout bonnement d'un bal de grisettes.

Et il lui tendit une carte sur laquelle était écrit :

BAL DES GRISETTES

ON NE SERA REÇU QU'EN JUPE COURTE ET EN PETIT BONNET.

— Comment, dit Corbière émerveillé, vous allez donner un bal aux grisettes du quartier Latin ?

— Mon cher, elles vont y venir toutes. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre chez les couturières, chez les blanchisseuses, chez les modistes. On ne travaille plus avec conviction, les têtes sont à l'envers. Jenny n'arrose plus son pot de giroflées et Maria ne renouvelle plus le millet de ses oiseaux.

— Ce sera très curieux. Et, ma foi, si je ne repartais pas après-demain pour Blois...

— Tu ne peux pas manquer cela. Tu verras quelles bonnes petites, quel cœur, quel désintéressement ! Tiens ! rien que d'y penser, je suis attendri.

— Voyons un peu ta liste. Qu'est-ce que c'est que celle-là : Lucie Régnier ?

— Une petite bouquetière ravissante, elle soutient un vieux père en vendant des bouquets de violettes.

— Et Delphine Bonisy ?

— Un ange, mon cher, elle gagne sa vie en copiant des manuscrits de pièces.

— Pas possible ! Et celle-là, Caroline Lemercier ?

— Une jolie fille, très naïve, elle est dans la dentelle.

Un peu plus, Corbière allait arriver à une invitation adressée à la Perle, mais heureusement il s'arrêta.

— Mon ami, s'écria-t-il, je recule mon départ. Il ne sera pas dit que je n'aurai pas, une fois dans ma vie, contemplé de près ces grisettes dont on m'a tant parlé. Où le bal a-t-il lieu ?

— À l'Hôtel Continental, car elles n'auraient jamais osé franchir le seuil de notre Cercle ; mais, un hôtel, c'est un endroit neutre.

— À quelle heure faut-il venir ?

— Pas plus tard que minuit, car à une heure, une heure et demie, je crois bien que tout sera fini. Tu comprends, il ne faut pas qu'elles se couchent trop tard à cause du travail du lendemain.

— C'est juste. Mon cher, je serai là à minuit sonnant.

Là-dessus Corbière partit enchanté. Quant à Boisonfort, il prit le papier du Cercle et écrivit le petit mot suivant :

« Ma bonne Caro.

» Veux-tu être pour une soirée Jenny Vouvrière ? Il s'agit de respecter les illusions d'un bon jeune homme qui croit encore à l'authenticité des grisettes.

» Tu serais tout à fait gentille de ne pas mettre trop de rouge à tes lèvres, et de laisser tranquille pour cette fois le petit signe noir que tu as sous l'œil gauche. Quant à la tenue, pas de bijoux bien entendu, et pas de petit bonnet en point d'Alençon. À propos, je lui ai dit que tu travaillais dans la dentelle. Lucie Régnier nous donnera la réplique et sera bouquetière.

» C'est convenu, n'est-ce pas ? Je t'embrasse à la pincette et suis toujours

» Ton pauvre chien,

» GUY DE BOISONFORT

» N. B. — Bien que ces choses-là te soient indifférentes, je crois de mon devoir de te prévenir que le bon jeune homme a trois cents bonnes mille livres de rente au soleil. »

Le samedi suivant, Boisonfort faisait son entrée vers minuit, au bras de Lucie Régnier, costumée avec la plus extrême simplicité.

Il y avait eu d'ailleurs, au départ, une légère discussion. Lucie n'ayant voulu qu'à grand'peine se séparer d'une paire de gants de peau de Saxe à trente-deux boutons.

— Je t'assure, avait affirmé Boisonfort, que jamais les grisettes n'ont porté de ces gants-là !

— Eh bien, elles avaient mauvais goût, voilà tout, avait répondu Lucie.

Cependant, en se rappelant qu'elle était bouquetière, elle consentit à mettre des gants paille à six boutons... des horreurs ! Dans le vestibule on avait placé en vedette le fidèle Pascal, le maître d'hôtel du Cercle, avec ordre absolu de ne laisser passer que les personnes bien et dûment invitées.

— Ah ! monsieur, dit-il en prenant le pardessus de Boisonfort, quel métier ! Voilà plus de dix dames qui arrivent et me jurent, sur la tête de leur mère, qu'elles ont oublié leur invitation sur leur cheminée. Que faire ?

— Ah ça, Pascal, j'espère bien que vous allez être énergique ! Soyez ferme, que diable, vous êtes ici pour ça !

Et il entra dans la grande salle des fêtes, brillamment illuminée, étincelante avec ses glaces, ses dorures, ses colonnes de marbre. Dans chaque encoignure, des massifs de fleurs. Au fond, sur une estrade, l'orchestre de Derteuffel. Assises sur les banquettes et formant çà et là des groupes gracieux, des grisettes étaient déjà arrivées, portant la jupe courte

à tons clairs et le petit bonnet traditionnel. On avait profité de l'occasion pour arborer des bas de soie, brodés à *côte de melon*, de nuances exquises, et je crois qu'en cherchant bien on eût trouvé sur bien des petits souliers des boucles en diamants.

Quant à Caroline, elle avait suivi les prescriptions de la lettre, et ses cheveux aplatis sur le front lui donnaient l'air très virginal. Néanmoins, elle avait conservé aux oreilles deux brillants gros comme des noisettes.

— Ma bonne Caro, lui dit Boisonfort, tu vas être gentille et enlever immédiatement tes boucles d'oreilles, sans cela jamais mon provincial ne te prendra pour une ouvrière en dentelle.

— Mon cher, je veux bien vous obéir, mais vous n'entendez rien au chic qui consistait précisément dans le contraste entre ma toilette simple et mes deux brillants.

Guy n'essaya pas de discuter, car le grand Corbière faisait majestueusement son entrée dans le bal, en ouvrant de gros yeux en même temps étonnés et ravis.

— Comme elles sont toutes jolies et gracieuses ! pensait-il. C'est extraordinaire que les soucis de la

vie et la besogne quotidienne ne les aient pas plus déformées.

— Mon cher ami, lui dit Boisonfort, je te présente mademoiselle Caroline Lemercier et mademoiselle Lucie, la bouquetière.

Corbière se rappela immédiatement le dévouement filial de la pauvre fille et s'inclina en lui disant :

— C'est beau, mademoiselle, de soutenir ainsi son vieux père. C'est le comble du dévouement.

— Ah ! vous travaillez aussi ce jeu-là, dit Lucie, le comble de la piété filiale ; eh bien, savez-vous le comble de l'irrévérence ? c'est de fourrer un parapluie dans l'œil à sa grand'mère et de l'ouvrir avec fracas.

— Quelle horreur ! dit Corbière.

— Eh bien, faisons-nous un tour ? demanda Lucie en prenant le bras du nouvel arrivant.

Boisonfort offrit son bras à Caro et l'on se mit en marche.

Le petit bal commençait à être très gai.

À vrai dire, la tenue générale commençait à étonner un peu Corbière. Ce n'était pas tout à fait le coup d'œil qu'il avait rêvé.

— Dis donc, demanda-t-il à Boisonfort, es-tu bien sûr qu'elles soient toutes des grisettes ?

— Mon Dieu, il y a peut-être une ou deux belles petites qui se sont glissées en fraude, mais c'est tout à fait l'exception...

À ce moment, un roulement de tambour retentit.

Les danses s'arrêtèrent, et Tosté, monté sur l'estrade, annonça qu'on allait tirer une petite tombola. On demandait pour amener les numéros la main de la fille la plus honnête. Lucie s'avança bravement, et Corbière trouva, en effet, qu'on ne pouvait mieux choisir. Le premier lot était un lézard en diamants.

— Une drôle d'idée, dit Corbière à Caro, je suis sûr que vous auriez mieux aimé une robe.

— Un peu, mon neveu, mais alors de chez Worth.

— Voyons le lézard ! criait-on. Oh ! mince ! J'en ai un autrement beau que cela !

— Il ne vaut pas cinquante louis ! etc. ». Corbière commençait à se méfier. Néanmoins les deux amies se tenaient très bien. Ces deux-là, au moins, devaient être réellement des grisettes.

— *Avas tavu gavagnavé ?* demanda Lucie.

— *Daves naveflaves ?* répondit modestement Caro, en baissant les yeux.

— Comment, elles parlent javanais ? Pour le coup, la confiance de Corbière fut très ébranlée. Lu-

cie, cependant, connaissant la belle situation du châtelain, se faisait aussi gentille que possible et lui racontait des détails édifiants sur son père, sur sa vie et ses privations.

— Vous avez bien raison, disait Corbière, et il n’y a qu’aux filles comme vous qu’on peut réellement s’attacher. Ainsi, moi qui vous parle, j’ai la cocotte en horreur.

— Ah ! dit Boisonfort en riant.

— Pour moi, rien de plus odieux que cet amour vénal, que ce trafic de l’âme et du corps, que ces baisers menteurs, que ces caresses artificielles. Pour ma part, cela m’a toujours levé le cœur.

— Ah ça, mais il m’ennuie, pensait Lucie froissée. Boisonfort, très inquiet de la tournure que prenait la conversation, proposa d’aller souper, ce qui fut accepté avec enthousiasme. Arrivé dans le cabinet particulier, Caro, se laissant aller à ses instincts dominateurs, prit la carte et commanda sans sourcilier au maître d’hôtel un admirable petit souper. — Il n’y avait pas une faute d’orthographe.

— Ah ! c’est ainsi, se dit Corbière tout à fait fixé, eh bien, tu vas voir. Garçon, ce souper serait évidemment malsain pour l’estomac de ces dames qui ne sont pas habituées à des mets aussi épicés. Moi,

je sais ce qu'elles aiment. Servez-nous une soupe au fromage, une choucroute, une bonne salade mâche et betterave et un livarot coulant. Comme vin, mâçon ordinaire. Allez!

Le garçon s'inclina, tandis que les deux amies faisaient une assez triste figure devant le menu annoncé. Caro avait bien envie de se révolter, mais le moyen d'avouer sa position sociale devant un monsieur qui continuait à déblatérer sur les hétaires (sic). S'il n'y avait pas eu les trois cent mille francs annoncés, comme Lucie, de son côté, l'eût envoyé promener avec sa choucroute et son livarot! Elle continua donc à jouer son rôle de son mieux. Le vertueux châtelain paraissait tout à fait sous le charme, et lorsque, le souper fini, il lui proposa de venir visiter en détail son pied-à-terre de garçon, la belle Lucie accepta en disant qu'elle serait bien aise de voir un bel appartement.

— Vous savez, dit Corbière, c'est très simple.

— Bah! dit Lucie, tout me semblera joli auprès de ma petite *chambrette*.

Chambrette! l'appartement de Lucie, boulevard Malesherbes! Ils partirent bras dessus, bras dessous. Arrivée chez Corbière, Lucie crut devoir s'extasier

devant chaque bibelot et contempler longtemps d'un œil humide les oiseaux de la volière.

— C'est ma seule distraction, dit-elle.

Ce soir-là, elle en eut bien d'autres, et le lendemain, rentrée chez elle, un domestique lui remit le petit billet suivant :

« Mademoiselle,

» Vous m'avez dit qu'après avoir soigné votre pauvre père, votre principale distraction était de soigner les oiseaux. Après avoir longtemps cherché ce qui pourrait vous être le plus agréable, je crois avoir trouvé. Accrochez mon envoi à la fenêtre de votre chambrette.

» Bien respectueusement à vous,

» JEAN DE CORBIÈRE. »

La lettre était accompagnée d'une petite cage contenant un des serins qu'elle avait admirés la veille.

Corbière s'est d'ailleurs bien rattrapé depuis, et Lucie, en somme, n'a pas eu à se plaindre. Mais c'est égal, un moment elle a eu bien peur d'avoir été prise au sérieux.

LE MENU DE L'ÉMIR



I

SHERE-ALI, émir de l'Afghanistan, commençait à être vraiment très inquiet. Les Anglais, conduits par le général Browne, avaient forcé le fameux défilé de Khybere et s'étaient emparés du fort d'Ali-Musjid, considéré jusque-là comme imprenable. Le général Roberts, à la tête d'une autre colonne de 10 000 hommes, s'avancait par le défilé de Khurum ; enfin, il y avait au sud un diable de général Stewart qui marchait sur Candahar à pas de géant.

Cela devenait grave.

Et encore, si Shere-Ali avait pu se consacrer entièrement aux préparatifs de défense, s'il avait eu sa tête à lui, rien n'était désespéré ; mais pour cela, il eût fallu avoir la paix dans son intérieur. Or, l'intérieur de l'émir était pour le moins aussi troublé que l'Afghanistan. Cet intérieur se composait de trois cent soixante-treize femmes de nationalités, mœurs et coutumes diverses, rassemblées dans le harem de Caboul. De plus, Shere-Ali avait eu l'idée

malheureuse d'adjoindre à ces trois cent soixante-treize femmes une chanteuse italienne nommée Lucia Palagola, qui était bien la créature la plus fantasque qu'on eût jamais connue.

Ardente, vive, impérieuse, elle avait su rapidement prendre la plus grande influence sur le cœur du vieux souverain. Il était devenu éperdument amoureux, si amoureux qu'il négligeait complètement le reste du harem, ayant assez à faire avec les exigences de la belle Lucia. Celle-ci, sans bien se rendre compte si elle était pour quelque chose dans cet état normal, trouvait son seigneur et maître légèrement abruti. Pour un peu, elle eût quitté Caboul ; mais elle avait pris patience tant que Yakob-Ali Khan, fils de l'émir, était resté à la cour.

C'était un grand jeune homme, au teint bistré, à la barbe soyeuse, dont toutes les manières contrastaient avec la barbarie de son père. On prétendait même qu'il nouait des intelligences avec l'Angleterre, et Shere-Ali le voyait d'assez mauvais œil.

Ce fut encore bien pis lorsqu'il lui sembla s'apercevoir que Lucia avait pour lui certaines complaisances. Les eunuques noirs avaient en effet l'ordre de laisser passer à toute heure du jour et de

la nuit le fils de l'émir. Malgré sa toute-puissance, le vieux souverain eût été incapable de suffire aux caprices sans cesse renouvelés des trois cent soixante-treize femmes, qui, en dehors des rares apparitions de leur seigneur et maître, n'avaient guère d'autres distractions que les plaisirs de la table et les raffinements de la cuisine.

Bien entendu, Shere-Ali, dans cette libérale permission accordée à son fils, avait excepté la favorite Lucia ; mais comme il arrive toujours en pareil cas, les deux jeunes gens n'en éprouvèrent qu'un plus vif désir de se voir.

Un soir que Shere-Ali était enfermé avec l'ambassadeur Nawab Hulein Hussan Khan, apportant un nouvel ultimatum de Lord Lytton, le vice-roi des Indes, Yakob-Ali Khan crut l'occasion favorable. Il insinua au chef des eunuques noirs qu'il allait rendre ses devoirs à la petite Georgina ; celle-ci n'avait pas reçu le mouchoir depuis au moins six semaines, et les confitures à la rose et la cuisine même la plus raffinée ne lui suffisaient plus.

Le chef des eunuques ouvrit donc la porte avec empressement à l'héritier présomptif en le félicitant de sa bonne idée et en lui déclarant qu'il ne pouvait mieux tomber. Puis, il se retira discrètement, et

Yakob-Ali se trompa de chambre et arriva chez Lucia, qui, avons-nous besoin de le dire, le reçut à bras ouverts, tandis que la petite Georgina continua à grincer des dents.

Malheureusement le messager anglais demanda des choses impossibles. Il voulait Candahar, Jellalabad, la construction d'un pont à Sukkhour. Que sais-je encore ? Bref, Shere-Ali lui dit tranquillement :

— Mon ami, si je n'avais pas pour vous une amitié toute spéciale, je vous ferais immédiatement empaler. Je vous donne quarante-huit heures pour repasser immédiatement la frontière. Allez !

Nawab Hulein Hussan Khan vit les gros sourcils gris de l'émir, froncés d'une façon si menaçante, qu'il n'insista pas davantage et reprit au galop la route de Peshawar. Quant à Shere-Ali, après avoir passé sa main sur son front nu comme une bille d'ivoire, pour en chasser les soucis du trône, il tâcha de diriger son esprit vers des choses plus agréables et sa pensée se reporta immédiatement vers la belle Italienne. Il jeta un regard du côté du harem et aperçut de la lumière à la fenêtre de sa bien-aimée.

Évidemment elle l'attendait.

Suivi de ses deux fidèles serviteurs, Wali Mohamed et Mir Akhar, Shere-Ali traversa le jardin, soule-

va une lourde portière, apprit du chef des eunuques que Yakob Khan était chez Georgina et... le trouva étendu sur le divan de Lucia Palagola. Le désordre des coussins, le trouble de Yakob Khan et surtout l'animation du teint de Lucia, habituellement pâle, tout prouvait la culpabilité des deux jeunes gens.

Shere-Ali oublia immédiatement Roberts, Browne, Stewart, l'expédition et le reste. D'une voix tonnante, il ordonna à ses deux serviteurs de s'emparer de son fils et de le jeter dans la prison de la citadelle. Quant à lui, il resta en tête-à-tête avec l'Italienne, tandis que Yakob Khan, entraîné par les gardes, envoyait à sa bien-aimée les baisers les plus désespérés.

II

Mais Lucia était une maîtresse femme. Shere-Ali n'était pas depuis plus d'un quart d'heure en tête-à-tête avec elle qu'il se roulait à ses pieds en l'appelant : étoile de l'Orient, perle de Caboul et phare des croyants. D'ailleurs, les diverses émotions de la soirée l'avaient complètement épuisé et, ses litanies terminées, il s'étendit à son tour sur le divan, dans l'attitude nonchalante d'un souverain très fatigué.

Lucia regarda cette figure patriarcale, cette barbe blanche, ce front chauve et comprit que la vie en tête-à-tête avec ce vieillard allait devenir impossible.

— Vous dites que vous m'aimez ? lui dit-elle brusquement.

— Si je t'aime ! reprit l'émir.

Et il voulait recommencer les litanies.

— Eh bien, vous allez remettre immédiatement votre fils en liberté.

Shere-Ali redevint très froid.

— Ma chère Lucia, c'est tout à fait impossible, et, pour peu que vous continuiez à vous intéresser encore à ce misérable, je le ferai coudre dans un sac et jeter demain dans l'Indus.

Lucia vit qu'il n'y avait pas à insister ; elle réfléchit un instant et son parti fut bien vite pris. Pendant son séjour à Caboul, elle avait pu amasser une fortune considérable et l'envoyer à Constantinople.

Les colonnes anglaises approchaient, Yakob-Ali Khan était en prison... il n'y avait plus qu'à partir.

Aussi, le lendemain matin, quand son seigneur s'éveilla, elle lui annonça son départ ; elle avait, disait-elle, à aller régler, à Constantinople, quelques affaires d'intérêt.

— Je serai revenue dans deux mois au plus tard, dit-elle de sa voix la plus harmonieuse.

Le pauvre émir se répandit en lamentations. Tout l'abandonnait à la fois : ses soldats désertaient, son fils le trahissait, la favorite partait. Il n'avait d'ailleurs aucun moyen de la retenir, car elle n'était pas esclave, elle !

— Au moins, lui dit-il, promets-moi de m'écrire tous les jours.

— Mon pauvre ami, ce me sera bien difficile, au milieu de toutes les occupations que je vais avoir. Songez que, par amour pour vous, j'ai beaucoup négligé mes affaires tous ces temps-ci.

— Je veux que chaque jour tu me donnes signe de vie d'une façon quelconque.

— Eh bien ! lui dit Lucia en riant, je vous télégraphierai tous les jours le menu de mon dîner.

Shere-Ali fut enthousiasmé.

— Bravo ! s'écria-t-il. Ce jour-là, toute ma maison militaire, tout mon harem mangeront le menu que tu auras envoyé, et je me réjouirai à l'idée qu'à la même heure nous nous nourrissons des mêmes substances. Ce sera une espèce de communion morale.

— Voilà qui est convenu, dit l'Italienne, et, dans deux mois, je serai de retour parmi vous, les Anglais

seront vaincus, et vous aurez retrouvé votre maîtresse. J'espère bien qu'alors vous délivrerez ce pauvre Yakob.

— Peut-être, mais, de toute façon, je l'enverrai loin de Caboul, dans quelque ville du Midi.

Le lendemain, Lucia Palagola s'embarquait sur la rivière de Caboul; en passant, elle jetait un regard de commisération sur le gibet où se balançait le corps du chef des eunuques et sur la citadelle où Yakob-Ali Khan était prisonnier. Elle revit par la pensée la vie bizarre qu'elle avait menée dans ce pays, où elle avait vécu en souveraine au milieu de tout ce luxe oriental, et enfin surtout, elle pensa à ce pauvre garçon qui payait de sa liberté l'amour qu'il avait eu pour elle. En tout cas, elle se promit bien, dès son arrivée à Constantinople, de chercher tous les moyens possibles pour le sauver.

Une fois Lucia partie, un peu de calme rentra au harem. Les trois cent soixante-treize femmes se réjouirent à l'idée, bien vite répandue, qu'on allait recevoir d'Europe des menus délicieux, rédigés par un cuisinier français. Les conseillers du roi, Wali Mohammed et Mir Akhar, espérèrent que l'émir allait peut-être s'occuper un peu plus sérieusement des affaires

de l'État, et, de fait, il arrivait au grand conseil avec des idées plus nettes.

En effet, Shere-Ali rédigea un grand manifeste où il prêchait la guerre sainte, passa trois revues, écrivit au général russe Kaufmann pour lui demander assistance, et diminua un peu, par ces mesures tardives, le mécontentement du peuple ; ce mécontentement avait en effet encore augmenté depuis l'emprisonnement de Yakob Khan, qui avait toujours été très populaire, et un soulèvement était à craindre.

Un beau jour, Shere-Ali, radieux, reçut un télégramme de Constantinople. C'était un menu ainsi composé :

POTAGE À LA REINE,
SAUMON SAUCE GENEVOISE,
FILETS À LA CRÉOLE,
CANETON AUX ORANGES,
CAILLES EN CAISSE,
FOIES GRAS,
ASPERGES EN BRANCHES,
GLACE ALHAMBRA.

— Mir Akhar ! cria-t-il d'une voix éclatante. Mir Akhar !

Le chef de la maison militaire accourut.

— Aurions-nous, Majesté, remporté une grande victoire ?

— Mieux que cela : Lucia Palagola a tenu sa promesse ; elle a envoyé son menu. Tiens, mon ami, lis cela, et écoute bien ce que je vais te dire :

J'entends que ce menu soit copié à la lettre, et j'ordonne, sous les peines les plus sévères, que la cour et le harem ne mangent pas d'autres plats que ceux qui me seront ainsi télégraphiés chaque jour de Constantinople.

Wali Mohamed sortit pour distribuer les ordres de l'émir, et Shere-Ali, resté seul, se prosterna vers l'orient en murmurant :

— Allah est grand ! nous aurons la communion morale.

III

Pendant huit jours, les menus se succédèrent avec une régularité merveilleuse. Toute la cour était en liesse, le harem ne murmurait plus, la maison militaire ne faisait plus la moindre opposition, et la joie eût été complète si les nouvelles de la guerre eussent été meilleures.

Bref, peu à peu, on commençait à oublier le pauvre Yakob-Ali Khan dans son palais, et Mir

Akhar visitant un jour le jeune prince ne put lui cacher qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il recouvrât jamais sa liberté.

— Et d'où vient ce revirement général ? demanda le pauvre Yakob.

— Monseigneur, on ne pense qu'aux menus envoyés de Constantinople par l'ancienne favorite Lucia Palagola.

Et il lui expliqua la situation. Le prince ne répondit rien ; seulement, quelques jours après, Lucia recevait le petit mot suivant :

« Ma bien-aimée,

» De grâce, cesse d'envoyer tes menus. C'est la seule chance que j'aie de redevenir libre.

» YAKOB. »

— Comment, dit Lucie étonnée, mais il me semble, au contraire, que l'émir sera d'autant plus furieux de mon départ que je n'aurai pas tenu ma promesse, et je ne vois pas en quoi cela pourra le rendre plus tendre pour son fils. Enfin, essayons toujours.

Elle sonna son cuisinier et lui ordonna de ne pas télégraphier à Caboul le menu du jour.

— Madame, répondit le cuisinier, je suis désolé, mais il vient de partir.

Et sortant un petit papier de sa poche, il lut d'une voix qu'il tâchait de rendre modeste :

POTAGE BISQUE,
TIMBALE DE HOMARD,
POULARDES TRUFFÉES,
ASPIC DE FOIE GRAS,
BUISSONS D'ÉCREVISSES SAUCE POIVRADE,
TRUFFES SOUS LA SERVIETTE,
PUDDING CABINET.

— Il me semble que ce menu est bien épicé ! dit Lucia.

— Mon Dieu, Madame, une fois par hasard, cela relève l'appétit. Il est évident que ce n'est pas un menu qu'on pourrait impunément manger tous les jours.

— Enfin, souvenez-vous de ne rien télégraphier jusqu'à nouvel ordre.

À Caboul, le dernier dîner fut fort apprécié. Il y avait longtemps qu'on n'avait mangé quelque chose d'aussi relevé. La sauce poivrade surtout eut un réel succès. Mais le lendemain, à cinq heures, Ben Maoud, le cuisinier en chef, se présenta devant Mir

Akhar, le chef de la maison, et lui annonça qu'il n'avait pas reçu le menu du jour.

— Diable ! dit l'Afghan en réfléchissant à la colère du roi s'il apprenait cet oubli. Puis, se rappelant les ordres péremptaires qu'il avait reçus :

— Eh bien, dit-il, refais le dîner d'hier, et continue-le jusqu'à nouvel ordre.

À la cour et au harem, on fut bien un peu étonné le deuxième jour de remarquer les mêmes plats ; mais enfin, comme tout était fort bon, on ne se plaignit pas.

Le troisième jour, cependant, tout le monde commença à murmurer ; les trois cent soixante-treize femmes du harem déclarèrent qu'elles avaient l'estomac en feu, et la maison militaire devint d'une irritabilité extraordinaire. En outre, les nouvelles étaient mauvaises, les troupes anglaises du colonel Roberts s'étaient emparées de la position de Peiwer Kotal qu'on croyait imprenable.

Pendant ce temps Ben Maoud, suivant les ordres de Mir Akhar, continuait à servir le même menu.

Le huitième jour, une révolte générale éclatait dans le palais et se propageait dans Caboul. Shere-Ali, déguisé en esclave, était forcé de se réfugier à

Tashkend auprès des Russes. Yakob-Ali Khan était délivré de prison et prenait les rênes du pouvoir.

Il n'était que temps, toute la cour était bien malade. Le soir même, un télégramme de remerciements partait pour Constantinople, et Yakob-Ali tâchait de ramener un peu de calme dans tous ces esprits surexcités. Malheureusement, les effets produits par ce régime sont terribles ; – la révolution est au palais, et il pourrait bien se faire que Yakob n'aille un de ces jours rejoindre à Péra celle qui l'a sauvé.

On dit que l'Afghanistan a désormais horreur du régime du sabre, et désire, lui aussi, comme émir, un monsieur en habit noir.

À TRAVERS LA FÊTE DE L'OPÉRA



I

POURQUOI le capitaine Pouraille tenait-il autant à être l'un des commissaires de la grande fête de l'Opéra ? Il n'y avait pas là, croyez-le bien, une question d'art, car il était le premier à vous avouer qu'il n'entendait rien à ces choses-là ; mais il avait appris que Louise Favrelle, du Vaudeville, devait tenir la boutique de la Czarda hongroise. Or, depuis trois mois qu'il était à Paris, Pouraille était devenu très amoureux de la jolie actrice des *Tapageurs* : le congé du capitaine expirait le jour du Grand Prix et le dimanche soir il devait prendre le train pour aller rejoindre son escadron de cuirassiers à Commercy. Il n'y avait donc plus une minute à perdre, et Pouraille espérait, non sans raison, que sa qualité de commissaire pourrait, pendant cette dernière nuit du samedi, avancer beaucoup ses petites affaires.

D'abord, il n'avait pas absolument perdu ses trois mois. Louise Favrelle, à force de le voir rôder autour d'elle, avait fini par lui témoigner une cer-

taine sympathie. Elle ne l'avait jamais reçu chez elle, mais plusieurs fois elle lui avait permis de venir dans sa loge lui présenter ses hommages, *entre le 2 et le 3*. C'était déjà beaucoup. De leur côté, les organisateurs de la fête avaient pensé que les insignes de commissaire feraient fort bien sur la vaste poitrine de celui qu'on appelait le beau Pouraille lorsqu'il était sous-lieutenant de carabiniers en 1869. Sa haute taille, ses habitudes de commandement pouvaient dans la foule être d'un grand service, et quelques jours après avoir formulé sa demande, il recevait sous pli une carte de circulation signée du Comité et un petit bouquet de mimosa orné d'un ruban rouge et vert qui constituait les insignes du commissariat.

Le bouquet était très joli, sans doute, et le *rouge hongrois* faisait merveille; mais ce qui fut le plus agréable au capitaine, ce fut la carte de circulation. Cette bienheureuse carte permettait d'entrer partout, de couper les files, de passer où personne ne passait; bref, elle donnait à son heureux possesseur les plus agréables privilèges.

Maintenant, comme tout plaisir s'achète, je dois dire qu'il fut obligé d'assister à deux séances préliminaires dans le cabinet de M. Garnier à l'Opéra. Il faisait très sombre dans ce grand cabinet et l'on y

passa trois heures à discuter les valeurs diverses des *pizzicati* de Cappella ou du *brindisi* de Lucrezia Borgia pour la composition du festival. Tandis que MM. Gounod, Massenet, Delibes, Saint-Saëns et Guiraud expliquaient leur avis motivé, Pouraille s'ennuyait ferme, mais l'idée de Louise le soutenait dans cette douloureuse épreuve.

— Capitaine, lui dit enfin le président du Comité, ainsi que vous en avez exprimé le désir, vous faites partie du groupe 8, Czarda hongroise ; chef de groupe, M. Tosté ! Il faudra vous trouvera l'Opéra à onze heures, pour offrir le bras aux dames vendeuses du Vaudeville et les conduire à leur boutique.

Ces bonnes paroles pouvaient faire oublier l'ennui de tous les *pizzicati* et des *brindisi*, et Pouraille partit enchanté, après avoir obtenu de M. Tosté l'autorisation de se consacrer exclusivement à la boutique de la belle Louise Favrelle.

Le grand jour arrivé, Pouraille remplaça triomphalement à son habit son ruban de chevalier par le bouquet enrubanné et partit pour l'Opéra en fredonnant abominablement faux les petits airs les plus gais du monde. Tout Paris était en l'air. Les cafés étaient illuminés, les restaurants avaient établi des marquises devant l'entrée et de grandes pancartes

annonçaient que les salles du souper resteraient ouvertes toute la nuit.

L'aspect de la place était féérique. Une foule de cinq ou six mille personnes s'était rangée sur les trottoirs et formait la haie jusqu'à la rue Auber et la rue Halévy. La façade de l'Opéra était brillamment illuminée par deux cordons de gaz et des foyers de lumière électrique éclairaient le groupe de Millet. Deux grands mâts étaient plantés devant la façade et portaient un cartouche sur lequel on lisait : *Paris-Szegedin*. Par les hautes fenêtres, on voyait étinceler les lustres, et l'Opéra, ainsi éclairé, ressemblait à un château des contes de fées.

Pouraille se sentait attendri en gravissant les marches du perron et faisait toutes sortes de réflexions philosophiques : – Oui, disait-il, la charité est une belle chose ! Ce sera la gloire de notre époque d'avoir imaginé ce libre échange des peines et de joies... et patati et patata. Au fond de tout cela, il entrevoyait la gracieuse silhouette de Louise Favrelle.

Arrivé à l'avant-foyer, devant la mosaïque, il trouva Tosté qui avait déjà réuni tout l'état-major du groupe 8 : Parabère, Bormont, Précy-Bussac, Boisonfort et plusieurs autres. Pimpant, souriant, frisé au

petit fer, il donnait ses instructions à ses commissaires.

— Ainsi, messieurs, c'est bien convenu, disait-il, il faudra toujours au moins un commissaire devant chaque boutique et l'un ne pourra partir se promener dans la fête que lorsqu'il aura été remplacé par l'autre. Les promenades ne devront pas dépasser une demi-heure.

Les commissaires approuvèrent, chacun se promettant *in petto* d'être plus canaille que son voisin.

— Maintenant, continua Tosté, je vous rappelle que Parabère donne le bras à M^{lle} Tassin, Précyc-Busac à Juliette de Montlhéry, Boisonfort à Blanche Derson, Pouraille à Louise Favrelle; quant à Bormont... il sera en supplément et ouvrira la marche.

Bormont cria à l'injustice, et l'on descendit le grand escalier pour aller recevoir ces dames. Pouraille ne se sentait pas de joie, son rôle commençait. En passant devant la musique de la garde républicaine rangée en bas de l'escalier, il rencontra le colonel Tournecourt qui causait avec Sellenick :

— Hé! bonjour, mon bon Pouraille, toujours dans les honneurs. Commissaire! sacrebleu, vous vous en payez du galon! Et, dites-moi, toujours à Commercy?

— Toujours, mon colonel, dit Pouraille qui aurait bien voulu s'en aller.

— Commercy, bonne Ville ! Il y a des madeleines, — pas trop repenties ? Hein ! mon gaillard ! Et comment va Briquemolle ?

— Briquemolle va très bien.

— Et Berluron, ce brave et digne Berluron ?...

À ce moment, un grand mouvement se fit dans le vestibule, Pouraille poussa un cri et se précipita vers les vendeuses qui faisaient leur entrée. Il arriva juste à temps pour voir Bormont offrir son bras à la belle Favrelle, Celle-ci était plus jolie que jamais : elle avait revêtu pour la circonstance un costume tzigane noir et or qui s'alliait merveilleusement avec son type brun et sa haute taille ; des sequins d'or étaient enroulés dans ses cheveux et formaient au-dessus des sourcils une espèce de bandelette, un corsage noir sans manches moulait ses formes admirables, de gros bracelets d'or au poignet et à l'avant-bras étaient réunis par une chaîne dite *à l'esclavage*. Elle était ainsi merveilleusement belle, et ce ne fut pas sans un vif battement de cœur que Pouraille se précipita au-devant d'elle, s'excusant d'avoir été en retard et vouant à tous les diables Tournecourt, Briquemolle et le brave et digne Berluron.

— Voulez-vous me donner l'autre bras? Demanda-t-il.

— Merci, mon cher ami, lui dit-elle avec son plus charmant sourire, mais il faut que je porte ma traîne.

Pouraille s'inclina et suivit tristement le cortège dans l'avant-foyer, tandis que la musique des Tziganes, rangée dans la loggia, entamait la marche de Rakokzy. Bormont, triomphant, mena Favrelle jusqu'à la petite boutique n° 15, toute tendue de satin rouge, au-dessus de laquelle était écrit : *Czarda hongroise. Vins de Hongrie.*

II

Ce fut avec une joie indicible que Pouraille s'installa dans la bienheureuse boutique entre la blonde Tassin et la brune Favrelle. Sur le comptoir de marbre encombré de verres de formes diverses et de vin de Champagne, se dressaient deux tonnelets de bière offerts par la Société des Brasseurs de France.

Enfin, Pouraille allait donc pouvoir commencer à faire sa cour. Il mit d'abord vingt-cinq louis dans l'escarcelle de la jolie vendeuse, qui lui dit en riant que, pour ce prix-là, il aurait le droit de boire toute la nuit de la bière à sa soif; mais il fallait travailler,

se rendre utile, déboucher les bouteilles, attirer les consommateurs.

Pouraille, enchanté, se mit à s'occuper du service, tandis que les clients se pressaient devant la boutique. Louise Favrelle s'amusait énormément ; le poing appuyé sur la hanche, elle versait à tout venant des verres de bière ou de vin de Champagne, avec de jolis mouvements de bras et faisait payer le plus cher possible. Les louis succédaient aux louis. Pouraille avait l'œil à tout, rangeant les verres, cherchant les bouteilles.

— Mon bon Pouraille ! vite, donnez-moi du vin de Champagne, vite du tokay, vite du johannisberg. Merci ! vous êtes un ange !

Elle riait, rouge, animée, montrant les plus belles dents du monde, prenant au sérieux son service de cabaretière, tandis que Pouraille se sentait des envies folles de lui sauter au cou et de l'embrasser. Dès qu'il apercevait un ami, il l'interpellait dans la foule, et celui-ci, bon gré, mal gré, était obligé d'apporter son écot. Quand ils paraissaient hésitants, Louise avait une façon bien simple de les décider, elle disait à Pouraille :

— Non, pas celui-là, il a l'air trop désagréable ! Et alors, le monsieur désigné, voulant prouver qu'il

était aussi agréable que n'importe qui, se précipitait la bouche en cœur, buvait n'importe quoi et payait tout ce qu'on voulait. La famille Rainer venait d'entamer ses airs tyroliens. Au loin, au milieu du brouhaha de la foule, on entendait le fracas de la kermesse.

— Nous ferons un tour dans la grande salle ? demanda Pouraille à l'oreille de Louise.

— Oui, dit-elle, parce que vous avez été bien gentil, mais plus tard, quand j'aurai beaucoup vendu. Ah ça, dites donc ! je n'ai plus de verres propres ! Il faut m'en faire apporter d'autres.

— J'y cours, dit Pouraille ; et prévenant Tosté de son absence, il se précipita vers le buffet du foyer. Au milieu du tohu-bohu, il eut beaucoup de peine à obtenir ce qu'il demandait ; enfin, après avoir perdu un bon quart d'heure, il revint vers la boutique, suivi d'un garçon portant un grand panier avec de nouveaux verres.

Il ne trouva plus que la blonde Tassin.

— Ah ça, où est Favrelle ? demanda Pouraille interloqué.

— Mon cher, dit Tosté, elle voulait vous attendre, mais j'ai exigé qu'elle allât faire un petit tour ; elle se

fatiguait trop. Elle est partie au bras de Précý-Bussac et doit être au café chantant.

Pouraille se dirigea vers le café-concert et n'y parvint qu'après s'être perdu plusieurs fois. Là, dans une salle comble, au milieu d'un nuage de fumée, il aperçut sur une estrade mademoiselle Bonnaire chantant :

V' LÀ LE TRAMWAY QUI PASSE,
TOUT LE LONG, LE LONG DU BOULEVARD.

Puis, dans un coin, riant aux éclats, Louise Favrelle assise très près de Précý-Bussac.

— Ah ! mon pauvre ami, lui dit-elle en lui tendant la main, ne croyez pas que j'aie oublié ma promesse, mais on m'a absolument obligée à me reposer. Du reste, vous n'y perdrez rien, et nous allons ensemble aller voir la kermesse.

Et, s'appuyant gentiment sur son bras, elle se dirigea avec lui vers la grande salle, tandis que Pouraille essayait au milieu du bruit de lui expliquer qu'il n'avait tenu à être commissaire que pour se rapprocher d'elle. Mais Louise ne l'écoutait plus. Elle regardait avec une joie d'enfant cette grande kermesse qui donnait absolument à l'oreille l'impression d'une fête de campagne, une fête où

tous les badauds auraient été en habit noir et où toutes les boutiques foraines auraient été tenues par les plus jolies femmes de Paris. C'était un tapage étourdissant, un concert inouï de mirlitons, de pistons, de crécelles, d'orgues de Barbarie appelant les promeneurs aux chevaux de bois et aux diverses baraques.

— Voyons, continuait Pouraille tout à son idée, n'aurez-vous pas un peu de pitié pour un pauvre garçon qui vous aime depuis si longtemps ?

— Moi ! mais il me semble que je suis très aimable pour vous.

— Vous pourriez l'être bien plus encore ! Si vous vouliez...

La conversation commençait bien : malheureusement *Thérèse Valbrezègue*, marchande de marrons glacés – tout chauds, – charmante dans son costume des *Charbonniers*, aperçut sa petite amie et l'appela pour lui vendre un marron glacé. Cinq louis, c'était donné. On alla ainsi à la *Boutique japonaise*, à la *Jolie parfumeuse*, à l'*Œil du destin*. On acheta des cigarettes russes à la *Bonne ferme*, et l'on but à l'*Assommoir au Champagne* ; le portefeuille de Pouraille se vidait bon train, mais Louise avait l'air de tant

s'amuser ! C'était de l'argent bien placé. Les mains pleines de bibelots, elle entraînait l'heureux commissaire de groupe en groupe, et lui laissait peu à peu prendre de petites familiarités. Il était si gai, si bon garçon ! et, au fait, pourquoi l'avait-elle fait attendre ? Certes, dans sa vie elle avait été bien moins cruelle pour des gens qui ne le valaient pas. Elle en était là de ses réflexions qui tournaient décidément tout à fait à l'avantage de Pouraille, lorsqu'on arriva devant l'estrade où les artistes du Palais-Royal avaient établi leur parade.

— Sais-tu, demandait Daubray à Milher, pourquoi les hiboux sont tous ce soir sur le toit de l'Opéra ?

— Ma foi non, répondait Milher.

— C'est parce qu'ils trouvent que la fête est chouette.

Et les lazzis continuaient, une cascade de fou rire.

La gaieté rend bonne. Louise se pencha vers Pouraille et lui dit, en lui frôlant l'oreille de ses lèvres :

— Écoutez, monsieur le carabinier, si vous continuez à être aussi gentil que cela toute la soirée, mais là, bien gentil...

À ce moment, Tosté fit son apparition :

— Ah ça, mon cher, êtes-vous fou ? Et la farandole ? Qui voulez-vous qui fasse place à la farandole, sinon les commissaires ?

— Eh bien, et mademoiselle Favrelle ?

— Ne vous en occupez pas. Je vais la reconduire à sa boutique ; mais courez vite à votre poste.

III

Pouraille, navré, se précipita au-devant de la farandole qui avait déjà parcouru la scène en formant un immense 8. Il se plaça bravement, avec Parabère et Comfort, en tête des porteurs de maïs et se mit, non sans peine, à frayer un passage aux tambourinaires, aux fifres, aux coryphées et aux sujets du corps de ballet. On eût dit un immense serpent tout bariolé de couleurs éclatantes, évoluant au milieu d'un grand lac aux eaux noires. Pouraille luttait courageusement, sa large poitrine ouvrant comme un sillage dans la foule ; mais son plan était fait, et il était absolument décidé, en arrivant au foyer, à lâcher la farandole pour rejoindre la boutique numéro 15.

Là, une petite déception l'attendait : l'inévitable Bormont l'avait remplacé dans le service des bou-

teilles, et semblait peu disposé à rendre la place. Mais une heureuse diversion s'opéra. Tosté, qui n'oubliait pas une minute ses devoirs de chef de groupe, accourut, effaré, annoncer à Bormont que le feu était au foyer et qu'il fallait immédiatement courir chercher les pompiers.

— Le feu ! s'écria Pouraille. Mademoiselle, vous ne pouvez rester ici.

Et passant son bras vigoureux autour de la taille ronde et flexible de la belle Favrelle, Pouraille l'entraîna hors de la boutique et eut le plaisir, en descendant l'escalier, de rencontrer Bormont porteur d'une grande échelle et escorté de deux pompiers qui accouraient haletants.

Louise se laissait enlever ; à son insu elle éprouvait un certain plaisir à se sentir portée dans les bras de ce robuste garçon. Avec un gaillard semblable, on pouvait se lancer au plus épais de la foule, certaine d'être toujours protégée et respectée. Elle se penchait sur son épaule un peu plus peut-être qu'il n'eût été nécessaire, et Pouraille, l'ayant effleurée de sa moustache, la sentît frémir de la tête aux pieds.

— Si tu voulais, lui dit-il tout bas, nous nous en irions tout de suite...

Louise le regarda un moment, puis, tout à coup, comme prenant un grand parti :

— Eh bien, écoutez, je ne dis pas non, mais il est encore de trop bonne heure et je veux rester encore un peu à la fête.

— Je t'adore, lui dit Pouraille enthousiasmé. Et, de fait, il sentait son cœur envahi par une joie profonde. La phrase de Louise était claire. Il ne retournerait pas à Commercy sans avoir atteint le but si ardemment désiré ! De son départ, d'ailleurs, il s'était bien gardé de souffler mot, car Louise n'était pas la femme du caprice d'un soir, et il était absolument nécessaire qu'elle crût à une liaison de longue durée. Bras dessus bras dessous, ils assistèrent à la vente à la criée. Tandis que mademoiselle Legault, costumée en commissaire-priseur avec une toque d'avocat crânement inclinée sur l'oreille, annonçait les objets sur l'estrade, Louise s'amusait à surenchérir pour le plaisir de crier.

Pouraille se trouva ainsi possesseur d'un coussin brodé par mademoiselle Legault elle-même, d'un pâté de foie gras et d'un *Boldini* qui lui fut adjugé pour la modeste somme de dix-sept cents francs.

La vente était terminée, et Pouraille espérait pouvoir enfin partir, mais Louise tenait absolument

à assister au tirage de la tombola. La tombola terminée, Louise se trouve avoir soif. Pouraille, résigné, court chercher une glace et la rapporte après un voyage des plus périlleux. Cette fois, c'est bien arrêté, elle se décide à partir. Elle endosse sa sortie de bal toute garnie de cygne, et descend le grand escalier en se serrant contre Pouraille le plus amoureusement du monde.

Le groom de Pouraille est là, mais la voiture n'est pas commode à retrouver. On attend encore un grand quart d'heure avant de le voir revenir. Enfin, le groom reparaît, chapeau bas, et nos deux amoureux montent ensemble dans la voiture, qui part au trot. Il fait grand jour, et, comme le froid du matin la saisit, Louise se pelotonne contre le capitaine, et, les yeux mi-clos, repose sa tête un peu fatiguée sur son épaule. C'est dans cette demi-somnolence qu'elle arrive à l'hôtel, rue Murillo.

La voiture s'arrête et Louise ouvre brusquement les yeux :

— Tiens, nous sommes arrivés ! Ah ça, quelle heure peut-il bien être ?

— À peine six heures, dit Pouraille.

— Six heures ! Ah ! mon pauvre ami, je ne puis vous laisser monter. Je vais au Grand Prix et il faut

absolument que je me réveille à onze heures. Allons, dites-moi bonsoir bien gentiment et allez vous coucher.

— Mais, dit Pouraille ahuri, tu m'avais promis...

— Voyons, soyez raisonnable et avouez vous-même qu'il est trop tard. Ne soyez pas enfant, et si vous êtes sage, je vous écrirai bientôt de venir me voir. Allons, bonsoir, mon ami, je tombe de sommeil.

Et, lui donnant un dernier baiser, la belle Louise Favrelle sauta en bas du coupé et rentra à l'hôtel. La porte se referma sur elle.

— Allons, se dit le pauvre Pouraille, c'était écrit : Les carabiniers n'ont pas de chance. — Toujours trop tard.

Le soir même il repartait à Commercy.

BIEN NOTÉ !



MONOLOGUE

L'INTÉRIEUR d'une riche église plongée dans une demi-obscurité contre laquelle luttent le jour filtrant à travers les vitraux et la clarté douteuse des cierges. Foule immense. Dans la chaire, le Révérend Père X... prononce un sermon dont quelques phrases arrivent par bribes.

LUI (*Derrière un pilier. Très mal assis, n'ayant qu'une chaise, portant par conséquent son chapeau et sa canne sur ses genoux, et ayant à peine la place nécessaire à ses jambes*). – C'est égal! C'est une drôle d'idée qu'elle a eue de me donner rendez-vous ici! Elle prétend arriver ainsi à ma conversion et me faire, de cette façon, avaler, bon gré mal gré, quelques bonnes paroles que je n'aurais jamais entendues sans cela. Il est vrai que c'est compensé par le plaisir de la voir à la sortie, mais tout de même, je suis joliment mai! J'ai une jambe qu'il m'est impossible d'allonger et je commence à sentir les pi-

cotements qui présagent l'engourdissement général. Si encore j'étais près d'elle, je ne me plaindrais qu'à moitié, mais outre que cela serait compromettant, elle prétend que je lui donnerais des distractions.

Moi, au contraire, je lui reproche de ne pas m'en donner assez !

La voilà là-bas près du maître-autel, la tête plongée dans les deux mains; ses cheveux blonds émergent au-dessus de l'entrecroisement des doigts. C'est amusant de regarder ces petites mèches folles qui se tordent sur le cou et de se dire qu'on a été souvent fourrager par là. Quelle charmante femme, mais quel drôle de caractère et quel singulier mélange de profane et de sacré ! Avec cela l'amour immodéré des difficultés. Il y a des femmes qui adorent un homme leur arrivant par la fenêtre au risque de se rompre cent fois le cou et de se faire arrêter par la police, et qui le recevraient très froidement s'il montait tout bonnement par l'escalier. Qui sait, moi aussi, c'est peut-être pour cela que je l'ai aimée. Cette bizarrerie... Ah ! elle a vu que j'étais distrait et m'adresse un regard de reproche. Voyons, tâchons d'écouter et de nous faire bien noter.

LE RÉVÉREND. – mes frères, ne peut-on s'écrier avec le Psalmiste :

« QUUM INFIRMIOR, TUNC POTENA SUM!
« JE NE SUIS JAMAIS PLUS PUISSANT QUE LORSQUE JE PARAIS
PLUS FAIBLE. »

LUI. – Je trouve que ce Psalmiste avait des idées tout à fait extraordinaires, et moi je sais bien que ce ne sont pas les jours où je parais le plus éreinté que je suis le plus brillant. Évidemment c'est une métaphore, mais il aurait dû éclaircir davantage. Au premier moment on ne comprend pas bien. Comme mon éducation pourtant a été négligée! Gédéon? Deborah?? Barac??? Encore Gédéon, j'ai une vague idée de trompette qui abattait les murs de Jéricho; ce devait être un Wagner de ce temps-là, auteur d'une musique de l'avenir quelconque... Mais ce Barac? complètement inconnu.

Il faudra que je lui demande cela à la sortie. Encore bien lointaine la sortie, mais un bien bon moment! C'est la délivrance. Les deux lourdes portes de bronze grincent sur leurs gonds et s'ouvrent à deux battants, et immédiatement l'air, le soleil, la vie entrent dans la cathédrale et l'inondent de clartés. Alors elle se lève et passe à côté de moi, les yeux baissés, d'un pas lent, majestueux et hautain. Elle tourne à gauche du parvis, et moi je ne dois l'aborder que quand elle s'est retournée. C'est absurde, mais

à partir du moment où l'on ouvre les portes, j'ai un battement de cœur !... C'est drôle, j'irais tout bonnement à elle, en bon garçon, mon chapeau à la main, lui dire : « Bonjour, Madame », elle trouverait tout le charme rompu, et cependant il est bien évident que le hasard aurait pu nous faire rencontrer... Bing ! elle me lance un deuxième regard tout à fait menaçant cette fois. Voyons, écoutons !

LE RÉVÉREND. – Je ne vous dis pas, mes frères : changez vos yeux en deux fontaines de larmes comme David, frappez votre poitrine comme le publicain, déchirez vos habits et couvrez-vous de cendres comme le roi de Ninive, et donnez la moitié de vos biens comme Zachée...

LUI. – Encore un que je ne connais pas, ce généreux Zachée ? J'aime la morale de ce révérend. Elle est douce et pratique. C'est un homme de son temps. Il comprend qu'on ne peut vraiment plus se couvrir de cendres, ni se coudre le corps dans un sac ; et comment combiner ces exigences avec les recherches de notre civilisation actuelle, nos *tobs*, nos *shampoings* ? Tout cela n'était pas raisonnable et une réforme était nécessaire. Cela me fait penser qu'il faudra que je passe chez Alexandre me faire rafraîchir le derme

par une friction hindo-balsamique, – je trouve que je faiblis un peu du cheveu.

Elle écoute avec un recueillement profond. Évidemment ce discours qui m'intéresse si peu éveille en elle toutes sortes d'idées grandes, nobles, généreuses, mais alors avec cela, comment expliquer?... Je sais bien qu'en Espagne on tire le rideau devant la madone et tout est dit, mais, nous autres, nous avons beaucoup de peine à comprendre ce petit mélange, quelque piquant qu'il soit. Non pas qu'elle trouve que cette liaison soit un crime, ni qu'elle gâte à chaque instant notre bonheur par des récriminations et des remords. Non, elle va tout droit son petit bonhomme de chemin, faisant le plus de bien possible sur sa route, convaincue des indulgences infinies du Créateur pour la créature et ayant sur certains points une morale tout à fait particulière.

LE RÉVÉREND. – Rappelez-vous ces fameuses paroles : *Remittentur ei peccata milita quoniam dilexit multum!*... Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. Parole admirable, étonnante, merveilleuse, extraordinaire, sublime! parole qui éclaire d'un jour tout nouveau les horizons lointains des peuples réunissant dans une même étreinte la religion et l'amour, l'amour sanctifié, l'amour,

principe de la pénitence. Aimez, telle est la loi et les prophètes !...

LUI. – Elle m’envoie un regard triomphant. Ceci rentre tout à fait dans sa façon de voir. En même temps, comme j’écoutais, j’ai eu un petit sourire approbateur. Je vais être bien noté. Du reste, ce passage m’intéressait; il suffit qu’il y ait amour dans une phrase pour qu’elle me fasse dresser l’oreille. De plus en plus engourdie, ma pauvre jambe ! Ah ! tout n’est pas rose dans le métier d’amoureux. Quand je pense que nous pourrions à l’heure qu’il est aller nous promener tous les deux sous les grands arbres, respirer l’air embaumé du printemps, et marcher côte à côte dans les sentiers fleuris avec des touffes de lilas sur notre chemin, et qu’il faut écouter ici l’histoire de Gédéon et de Barac !

Le tout, c’est de se faire bien noter, voilà. Après, cela ira sur des roulettes, mais il faut qu’elle ait d’abord une bonne impression. Tiens, je n’avais pas remarqué cette petite fossette qu’elle a près de la bouche, c’est très gentil. Elle ne veut pas croire qu’elle a le collier de Vénus. Tout le monde sait qu’il faut avoir le cou absolument rond pour avoir le collier de Vénus.

Dieu que j'ai chaud ! Elle ne sait pas ce qu'elle me fait souffrir, et je crois, ma parole, que les femmes, ça n'a pas besoin de respirer. C'est pourtant assez haut de plafond ici, et cependant on manque d'air. Je me demande pourquoi dans ce vitrail de couleur on n'a pas pratiqué un petit vasistas, en prenant un personnage sans importance ; je ne dis pas qu'il aurait fallu couper la tête de l'ange, mais celle de l'âne ou du bœuf aurait pu, il me semble, être à charnières pour donner un peu d'air.

LE RÉVÉREND. – Oui, mes frères, n'oubliez pas que la vie n'est qu'un passage. *Vita brevis*. Il faut souffrir dans le monde ou dans l'éternité, et la religion retire aux riches ce que la fortune a refusé aux pauvres. La terre est une vallée de larmes, la souffrance est notre lot...

LUI. – À qui le dit-il ? Moi j'ai une jambe ankylosée. Impossible de déranger cette vieille qui est devant moi, et qui paraît méditer profondément... à moins qu'elle ne dorme. Il n'y a rien qui ressemble plus au sommeil que la méditation. Moi-même si je ne luttais pas, je me sens envahi par une pesanteur de tête !... C'est extraordinaire comme cette parole cadencée s'élevant et retombant graduellement, comme ces périodes ronflantes, comme ces gestes

arrondis vous bercent et vous enveloppent d'une espèce de magnétisme somnolent. Et il parle, il parle toujours, et je ne vois pas du tout pointer sa conclusion.

LE RÉVÉREND. – Car, disons-le bien haut, les lampes d'Israël ne sauraient s'éteindre qu'il n'en sorte une épaisse fumée qui se répand au loin et va ternir tout l'éclat et tout l'or du tabernacle; les colonnes du temple ne plient jamais sans entraîner avec elles le reste de l'édifice et, je puis le dire sans figure, les vices des grands de la terre sont comme des étendards funestes de désertion élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus!*

LUI. – *Signum in nationibus!* Quel latin! On m'aurait compté cela comme un solécisme chez Labadens... Qu'est-ce que c'est que ces lampes qui fument et ces colonnes qui ploient?... Ce n'est pas ma faute, mais cette éloquence est soporifique en diable... Je ne l'entends plus que comme dans un rêve... Mes idées s'embrouillent... ma tête divague... Certainement elle a le collier de Vénus. *Signum in nationibus...* Amen... (Il s'endort).

UNE HEURE APRÈS.

L'église est complètement déserte. – La nuit vient.

On ferme.

LE BEDEAU. – Allons, monsieur, monsieur! réveillez-vous!

LUI (rêvant). – Le collier de Vénus. *Signum in nationibus.*

LE BEDEAU. – Il dort bien! Monsieur, il ne s'agit pas de Vénus. Il faut que je ferme l'église. Vous n'avez pas l'intention de coucher ici.

LUI (bondissant). – Saperlipopette! je crois bien. Ah çà, le sermon est donc fini! Le Révérend?

LE BEDEAU. – Mais, monsieur, il y a deux heures que tout le monde est parti.

LUI. – Ciel! j'ai dormi tout ce temps-là! Eh bien, maintenant me voilà bien noté!

LIBRE !!!



NEU F HEURES... Maxence se réveille... Pourquoi donc la nuit a-t-elle été si mauvaise, et comment ne reçoit-il pas le bon baiser auquel on l'a habitué chaque matin ? Le grand lit est vide et froid. À travers ses paupières mi-closes, il aperçoit vaguement des armes suspendues à la muraille... et un grand diable de guerrier japonais qui monte la garde à son chevet... Mais oui, c'est sa chambre ! Il n'y a pas couché depuis si longtemps qu'il ne la reconnaisse plus.

— Ah çà, pourquoi suis-je chez moi, et non chez elle ? — se dit-il.

Et tout à coup, la lumière se fait, les idées lui viennent claires, nettes, et il revoit par la pensée toute la soirée de la veille. Ou s'est querellé dans le petit nid de Ville-d'Avray. Mon Dieu, au commencement, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, mais Lucie est très vive, et, quand elle s'emporte, elle ne sait plus trop ce qu'elle fait ni ce qu'elle dit.

Maxence, au reste, se rend justice, il a été parfaitement calme et digne. Il a pris sa canne, son cha-

peau, et, sans tourner la tête, il a ouvert la grille et il est parti.

Lucie n'avait qu'un mot à dire, elle ne l'a pas dit, et, ma foi, il a pris le dernier train et est rentré à Paris.

Ainsi, le voilà libre ! complètement libre !

Comme cela semble bon, après trois mois de séquestration complète dans la villa des Roses ! Était-elle absorbante, cette Lucie !

C'est à peine si Maxence pouvait voir de temps en temps sa famille ! Elle l'avait fait rompre avec tous ses amis. Un enterrement complet !

Parbleu ! il y avait eu de bons moments, et, sans cela, la situation n'eût pas duré aussi longtemps. Mais il est bien évident que cette vie-là ne pouvait pas continuer toujours. Elle lui a fourni l'occasion d'une rupture... Tout est pour le mieux !

Et sur cette bonne pensée, il se lève presque joyeux :

— Je veux que la journée soit complète, dit-il. Aujourd'hui, je ne me refuse absolument rien. Il y a trop longtemps que je mène une vie pot-au-feu, et je vais fêter ma délivrance ! Quelle *noce*, mes enfants !

Et, tout en s'habillant, il fredonne d'une voix abominablement fausse :

À MOI LA FOLIE
DES INSTINCTS PUISSANTS
ET LA FOLLE ORGIE
DU CŒUR ET DES SENS!

Un peu triste cependant l'appartement. Tous les bibelots sont rangés. Il n'y a pas sur les tables ce désordre joyeux qui régnait à Ville-d'Avray, et révélait les caprices d'une jolie femme. Dans les vases, les feuilles des plantes vertes sont couvertes de poussière. C'est bête, les habitudes ! Maxence causait toujours, tout en faisant sa toilette, et cela lui semblait tout drôle d'être seul. Lucie lui préparait tout, choisissant elle-même la chemise la mieux empesée, le costume du jour, les boutons de manchettes, la cravate de nuance assortie au costume. Elle était là, tournant autour de lui, rieuse, bavarde, avec son peignoir de cachemire bleu, d'où émergeaient les bras nus, et ses petits cheveux blonds, tout ébouriffés, qui lui tombaient sur le nez. Pour sa coiffure, il y avait toujours une discussion grave : Lucie voulait que les mèches de Maxence fussent collées et ramenées plus bas sur le front :

— Ce n'est pas viril ! protestait Maxence, tu me coiffes comme un enfant de chœur.

Et il finissait toujours par céder. Allons, allons ! il faut chasser tous ces souvenirs-là. Ce qui est fini est fini, et il ne faut plus penser qu'à bien employer ce premier jour de liberté.

Onze heures. – Maxence sort avec joie de ce triste appartement. Dans la rue, il lui semble qu'il respire mieux. Il éprouve un véritable plaisir à marcher à son pas, libre, sans entraves ; il peut maintenant lorgner les femmes qui passent, et même les suivre dans le cas où elles en vaudraient la peine.

– La fantaisie, les aventures, il n'y a encore que cela, pense-t-il. Si je rencontre une jolie fille, je l'inviterai à déjeuner, car avant tout je tiens à ne pas rester en tête-à-tête avec moi-même.

Il descend vers les boulevards et ne rencontre pas la moindre jolie fille. Des bandes d'Anglais impossibles, avec des gainsborough bossués et des plumes en saule pleureur. Dans les rues, pas une figure de connaissance ; en revanche, toute la banlieue de l'Europe, des étrangers en chemise de flanelle et en vestons quadrillés de nuances atroces ; parfois, au milieu des voitures de la chaussée, une longue procession de mails sales dans lesquels sont empilés des cinquantaines de *british esquires*. Quelques-uns sont

coiffés d'une petite calotte blanche qui est proche parente du bonnet de coton.

— Mon Dieu, que Paris est laid à cette époque de l'année et surtout en temps d'Exposition! soupire Maxence. Vite, sauvons-nous au café Anglais. Il y aura probablement là quelque ami d'autrefois.

Il entre. Jadis Auguste, le maître d'hôtel, se précipitait au-devant de lui pour lui arracher sa canne et son chapeau, tout en lui demandant des nouvelles de sa santé. Mais Auguste est débordé.

Il y a tant de clients qu'il ne sait plus à qui entendre.

C'est déjà assez difficile de s'expliquer avec les gens qui veulent bien manger, mais qui ne savent pas un mot de français.

Maxence trouve un coin et se commande un fin déjeuner. Il l'arrosera d'une bonne bouteille de Ponté-Canet. Rien de tel pour faire voir la vie en rose. Malheureusement on parle allemand à côté de lui, et cette langue a toujours eu le don de l'exaspérer.

Avec cela, la cuisine est bien épicée, et il y a tant de monde que les garçons, malgré eux, vous font attendre un quart d'heure entre chaque plat.

Ah ! les bons petits repas de Ville-d'Avray, servis dans le jardin ! Quelle imagination déployée par Lucie pour découvrir les plats qu'il préférerait ou pour en inventer de nouveaux ! Assise en face de lui, elle avait une façon si élégante de servir, de découper, avec de jolis mouvements de bras, lui cherchant toujours le meilleur morceau, se fâchant lorsqu'il ne mangeait pas, et si heureuse lorsqu'il daignait reprendre d'un plat ou trouver quelque chose de bon. Quelle différence avec le service distrait et le sourire banal de ces garçons qui ne se soucient pas plus de vous que du premier Yankee venu !

Ah çà, pourquoi toutes ces réflexions ? Est-ce qu'il serait assez bête pour regretter sa liberté avant même d'avoir su en jouir ? C'est la solitude qui lui pèse. Il faut absolument aller voir une amie d'autrefois. Maxence cherche dans ses souvenirs : Lucie Daumenil est en Picardie ; Tribord, en Russie ; Léa Coco, en Belgique ; la Perle elle-même remplit ses devoirs de châtelaine dans son castel de Beau-séjour... Tout à coup il pense à Camille ; elle a toujours eu horreur de quitter Paris, et il y a de grandes chances de la trouver.

Deux heures. – Maxence arrive boulevard Malesherbes. Le cocher, qui lave une Victoria dans la

cour, lui dit que madame est chez elle et qu'il n'a qu'à monter.

Il traverse les deux salons qui sont pour lui de vieux amis et salue au passage quelque bibelot offert jadis. Y a-t-on dansé dans ce salon-là ! En somme, c'était le bon temps ! Quelle vie ardente, exubérante, folle ! On n'aimait guère, mais il s'agissait bien d'aimer, on n'avait pas le temps ; n'importe, c'était diablement amusant.

On le fait entrer dans le boudoir. Il attend un grand quart d'heure, tandis que des bruits de voix se font entendre à travers la porte. Évidemment c'est bien bon d'arriver et de trouver une petite femme bien à soi qui vous attend, ne pense qu'à vous, et vous jette ses deux bras autour du cou. Avec les femmes comme Camille, on n'a jamais qu'une parcelle de leur existence, mais en somme c'est peut-être plus gai, cela engage moins...

Maxence attend toujours, il finit par s'impatienter !

Enfin il entend : *Good bye, dearest!* puis un baiser, et un bruit de bottes vernies descendant l'escalier de pierre.

La portière se soulève. Camille apparaît :

— Tiens! c'est toi, mon vieux Max, Comment vas-tu?

Eh quoi! c'est là cette Camille qu'il trouvait si jolie autrefois? Sa figure n'est pas encore faite, la simple couche de poudre de riz jetée à la hâte ne suffit pas à dissimuler les rides précoces; autour des yeux, portant encore la trace du fard indien de la veille, il y a, ma foi, presque une patte d'oie. Les cheveux blonds sont noirs à la racine et suffisamment en désordre pour laisser supposer une partie des raisons qui ont forcé à faire attendre; d'ailleurs une simple robe de chambre assez chiffonnée et passée à la hâte.

— Tu me pardonnes de te recevoir comme cela, n'est-ce pas? mais tu es un vieil ami, et puis j'ai si peu de temps!

Évidemment cela voulait dire qu'elle n'avait pas à se gêner pour lui.

— Pourquoi si peu de temps? demande Maxence.

— Dame, tu comprends, une année d'Exposition, cela n'est pas le moment de s'endormir sur le rôt, et je n'ai pas une minute à moi. Tu ne vas pas me croire, je ne me suis pas payé un caprice depuis au moins deux mois.

— Diable! fait Maxence, pour dire quelque chose.

— Les affaires sont les affaires. Ainsi, tu sais que j'ai toujours eu un faible pour toi; eh bien, dans un quart d'heure, je vais être obligée de te mettre à la porte.

— Veux-tu que je m'en aille tout de suite?

— Non, reste, je t'assure que cela me fait plaisir de te revoir, cela me rappelle de bons moments, je t'ai beaucoup aimé dans le temps! Tu te souviens de nos baluchons du jeudi? Veux-tu une cigarette?

Maxence est éccœuré. Il reste cependant dix minutes pour ne pas avoir l'air froissé, tandis que Camille lui raconte ses petites affaires, et suppute les bénéfiques probables de la saison. Pouah! Il redescend à la hâte et se croise sous la voûte avec un superbe Turc, coiffé d'un fez.

— Comment, la Turquie aussi! pense Maxence. Ah çà, mais Camille ne lit donc pas les journaux!

Cinq heures. — À tout hasard, Maxence saute en voiture et se fait mener au Bois. Dans le défilé de cinq à sept ce sera bien le diable s'il ne trouve pas quelque ancienne connaissance.

Le tour du lac est à peu près désert. Beaucoup de fiacres remplis d'Arabes en burnous blanc. La prin-

cesse X..., en robe de mousseline rose, a toujours son air enfantin et étale ses grâces dans un grand landau traîné par quatre chevaux nains. À six heures, arrivée au grand trot de quelques demoiselles du Helder et de Peter's qui ont loué pour une heure une Victoria devant le Grand-Hôtel. Il faut pendant ce temps avoir été jusqu'au lac, et être revenue sur les boulevards. Si cela rapporte un dîner et le reste, ce n'est pas un mauvais placement.

Enfin à six heures et demie seulement apparition de Valentine couchée dans un magnifique huit-ressorts.

— Sauvé! pense Maxence. Et il salue le plus gracieusement du monde, au moment où les voitures se croisent, espérant trouver là l'emploi de sa soirée.

— Quelle joie de vous trouver encore à Paris!

— Le général ne peut pas quitter son service à l'Élysée.

— Est-on un peu libre?

— Pas une minute, mon cher; tenue comme on ne l'est pas. Au revoir!

Et le huit-ressorts s'éloigne au grand trot. Jusqu'ici la journée a été assez triste. Bast! dit Maxence, Paris n'est pas gai le jour; je prendrai ma revanche ce soir.

La nuit vient peu à peu. Une brume humide tombe des arbres, la voiture reprend au grand trot le chemin de l'Arc-de-Triomphe, tandis que les réverbères commencent à briller çà et là. Maxence, malgré lui, pense que c'est l'heure où il reprenait le train pour aller à Ville-d'Avray lorsque ses affaires l'avaient appelé à Paris. Lucie venait l'attendre à la gare. Dès la sortie du tunnel, il apercevait son buste gracieux penché par-dessus la barrière. Et comme elle s'accrochait gentiment à son bras pour aller dîner!...

— Cocher! dit brusquement Maxence, vous m'arrêterez chez Ledoyen.

Huit heures. — Maxence choisit une petite table, à côté d'une assez jolie fille, dont le torse est moulé dans un habit de velours grenat. Le chapeau Devonshire est placé un peu trop en arrière, mais enfin l'ensemble est satisfaisant. La chère enfant, d'ailleurs, ne demande qu'à causer et ouvre bravement le feu en demandant la salière, bien qu'elle en ait une devant elle.

Maxence fait réunir les deux tables. — Qui sait : le cadre est gentil. Il y a de l'air, de la verdure ; à travers les branches des arbres on aperçoit la fontaine dont le jet d'eau retombe en pluie d'argent ; sa voi-

sine est jeune, bien faite... Il commande un petit dîner léger, mats choisi, bisque, cailles en caisse, etc. Mais, à chaque chose commandée, la demoiselle fait la moue.

— Non, voyez-vous, moi je n'aime pas toutes ces saletés-là.

Enfin, elle se décide, touche un peu à tous les plats apportés, mais ne mange de rien ; en revanche, elle se bourre de pickles, de cornichons, et de salade de céleri dont elle s'est fait apporter un pied immense par le garçon. Avec cela, elle coupe son pain, mange mal, et de temps en temps, sans savoir pourquoi, rit bruyamment, d'un rire forcé, vulgaire, bête, qui fait retourner tous les dîneurs des autres tables.

À l'entremets, Maxence l'a déjà prise en horreur. Quelle différence avec Lucie !

À ce moment, son invitée trouve qu'une demoiselle voisine la regarde avec insolence, et entame une discussion avec elle.

— Hé ! vous, dites donc, là-bas ! quand vous aurez fini de me fixer !

La demoiselle interpellée répond. Malgré Maxence qui essaie de s'interposer, on en arrive bientôt aux gros mots. La foule monte sur des chaises, et la petite table devient le point de mire de

tout le restaurant. Maxence paie à la hâte et s'enfuit au moment où ces dames sont tout près d'en venir aux cheveux.

Neuf heures. – Maxence s'en va furieux à travers les Champs-Élysées. Musard est à deux pas. Peut-être rencontrera-t-il quelque femme du monde, quelque ménage passant par Paris. Cela lui permettra d'attendre l'heure de Mabilie, car il est absolument décidé à aller souper en joyeuse compagnie. Il entre. Dans le grand jardin, il n'y a pas vingt personnes. On dirait une vaste nécropole. Au centre, l'orchestre joue dans le désert des mélodies qui paraissent lugubres. Ça et là, grelottant sous les arbres, quelques groupes de gens absolument inconnus. Près du buffet un monsieur s'est endormi, sa tête balance avec accompagnement de ronflements qui ressemblent à un râle. Maxence se sauve à Mabilie. Au moins là, il y a la foule, l'illumination, la lumière crue du gaz, c'est la vie! En entrant dans l'avenue Montaigne il lui semble qu'il échappe à un cauchemar.

Dix heures. – Enfin, je touche au port! s'écrie Maxence en entrant à Mabilie. Il se dirige résolument vers la petite allée de gauche, où sont ordinairement assis les membres du petit cercle, et les dames appar-

tenant à la haute galanterie. Il retrouve les bandes d'étrangers sales et dépenaillés déjà aperçus sur les boulevards. Ils ont envahi toutes les allées, occupent toutes les chaises. C'est une cohue épouvantable au milieu de laquelle de pauvres femmes effarées, prises brutalement, poussées, chiffonnées, ne savent plus à qui entendre. Maxence ne veut pas se l'avouer à lui-même, mais il s'ennuie atrocement.

Malgré lui, sa pensée se reporte vers Ville-d'Avray. Pour se donner un prétexte de sortie, il trouve qu'il manque d'air et machinalement, sans presque s'en douter, il reprend le chemin de la gare Saint-Lazare.

Tout à coup il aperçoit la place du Havre, les arcades, et dans le fond de la cour le cadran lumineux qui marque onze heures trente. La voilà donc cette gare où il est venu si souvent avec elle! Dire qu'il n'aurait qu'à prendre le train, et qu'une demi-heure après il serait dans ses bras!... Mais alors ce serait perdre à nouveau cette chère liberté...

— Bah! s'écrie-t-il tout à coup, c'est lâche, c'est bête, mais je n'y tiens plus.

Et il saute dans le train.

Arrivé à Ville-d'Avray, il monte la petite rue bordée de jardins. La nuit est noire. Malgré lui, en

approchant de la maison, il sent son cœur battre. Qui sait ? Elle est peut-être partie ? Elle aussi aura voulu profiter de sa liberté. S'il allait trouver le nid vide et l'oiseau envolé ! Aussi, pourquoi montrer une susceptibilité absurde et risquer de perdre quelque chose de si bon !

La route est tout embaumée des parfums du seringat du parc. La villa n'est pas loin. Il arrive devant la grille, et voit avec joie une lumière filtrer à travers les feuilles. La fenêtre est grande ouverte. Auprès de la table, sur laquelle est posée une lampe, Lucie regarde la pendule. – Ses yeux sont rouges... très rouges... – Tout à coup elle entend le craquement du sable ; elle se lève, s'avance sur le perron, pousse un cri, et saute en sanglotant au cou de Maxence L... Et entre deux baisers :

– Je savais bien que tu reviendrais !

FIN

TABLE



LE DOMINO BLANC.
GRANDES MANŒUVRES.
LA PERLE DE CIRCASSIE.
UN DUEL INTERCONTINENTAL.
INFANTERIE OU CAVALERIE.
UNE HAINE DE FAMILLE.
NUIT D'AMOUR.
LA PURIFICATION.
LE MOYEN INFALLIBLE.
PETITE FERME, PETIT JARDINET.
LE CADRE.
LE LENDEMAIN.
LA BOUCLE.
LES NUANCES DU SENTIMENT.
LE TABLEAU D'ÉGLISE.
OUS' QU'EST MON CASQUE !
UNE DÉCOUVERTE.
MONSIEUR !
LE POULET.
FAITS DIVERS.
UNE PREMIÈRE A LA RENAISSANCE.
LE HUIT-RESSORTS.
LA DERNIÈRE GRISETTE.

LE MENU DE L'ÉMIR.
A TRAVERS LA FÊTE DE L'OPÉRA.
BIEN NOTÉ.
LIBRE !!!